

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉTUDE CRITIQUE
DU CONCEPT D'IDENTITÉ SEXUELLE :
SCIENCE, SOCIÉTÉ ET *QUEER*

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
ANNICK BEAUREGARD

MAI 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Pour leurs précieux conseils, je tiens à remercier mon directeur Luc Faucher et les autres membres du jury Marc Djabalah, Vincent Guillin et Christian St-Germain.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----|
| REMERCIEMENTS | ii |
| RÉSUMÉ | v |
| INTRODUCTION | 1 |
| L'androgynie et la nature humaine | 1 |
| Pistes de réflexions philosophiques et clarification conceptuelle | 4 |
| Présentation des chapitres | 15 |
| CHAPITRE I | |
| 1 CRITIQUE DE LA CONCEPTION SCIENTIFIQUE | 18 |
| 1.1 La catégorisation des athlètes olympiques | 18 |
| 1.2 Le regard scientifique et l'identité sexuelle | 24 |
| 1.3 Histoire des conceptions scientifiques | 25 |
| 1.4 Analyse critique de diverses dimensions scientifiques | 31 |
| 1.4.1 Physionomie et glandes internes | 31 |
| 1.4.2 Gènes | 36 |
| 1.4.3 Intersexualité | 42 |
| 1.4.3.1 Occurrences de l'intersexualité | 42 |
| 1.4.3.2 Réaction médicale et gestion de l'intersexualité | 43 |
| 1.4.4 Hormones | 50 |
| 1.4.5 Le cerveau | 73 |
| 1.5 Retour sur la critique de la conception scientifique | 89 |
| CHAPITRE II | |
| 2 APPORTS DES SCIENCES HUMAINES | 94 |
| 2.1 Le choix de la mixité à l'école | 95 |
| 2.2 Des liens entre sciences de la vie et sciences humaines | 98 |

| | | |
|----------------------|---|-----|
| 2.3 | Cognition | 103 |
| 2.4 | Tests d'aptitudes | 109 |
| 2.5 | Répercussions des études et des théories | 115 |
| 2.6 | Les mots, les attentes | 118 |
| 2.7 | Jeux et emplois | 126 |
| 2.8 | Transsexualisme | 139 |
| 2.9 | Retour sur les apports des sciences humaines | 145 |
| CHAPITRE III | | |
| 3 | EXPLORATION SUR LE <i>QUEER</i> ET LA CRÉATIVITÉ | 149 |
| 3.1 | <i>Égalia</i> , la garderie où on lutte contre les stéréotypes du genre | 150 |
| 3.2 | Continuum | 152 |
| 3.3 | Performativité et discours | 153 |
| 3.4 | Politique, histoire et corps | 161 |
| 3.5 | <i>Queer</i> | 163 |
| 3.6 | Le mode de vie <i>queer</i> et la philosophie comme mode de vie | 169 |
| 3.7 | Retour sur l'exploration du <i>queer</i> et de la créativité | 174 |
| CONCLUSION | | |
| | Retour sur la réflexion et sur la thèse centrale | 177 |
| | Retour sur les sections | 178 |
| | Récapitulation et ouverture | 184 |
| BIBLIOGRAPHIE | | |
| 1 | Livres | 186 |
| 2 | Articles de revues | 190 |
| 3 | Articles de journaux numériques | 194 |
| 4 | Sites internet | 197 |
| 5 | Documents audio-visuel et conférences | 200 |
| 6 | Ouvrages secondaires | 201 |

RÉSUMÉ

Ce mémoire consiste en une analyse du concept d'identité dans la société occidentale des dernières décennies. L'identité sexuelle occupe assurément une place centrale dans la vie privée et publique, puis dans la définition de ce qu'est l'humain.

Néanmoins, on se demandera s'il est nécessaire que l'identité sexuelle soit précisée, fixée et renforcée aussi systématiquement. On remettra en cause l'impératif de la bi-catégorisation dans la reconnaissance de l'être humain. On s'interrogera également sur la violence qui est faite aux personnes qui sont hors des normes sociales ou médicales en matière d'identité sexuelle. Puis, on doutera de la capacité des sciences de la vie à fournir le critère servant à la définition suffisante de ce que sont l'homme et la femme.

Cette réflexion s'inscrit dans de grands débats philosophiques : nature/culture, corps/esprit, essentialisme/constructivisme, réalisme/nominalisme, inné/acquis, déterminisme/liberté. On est aussi amené à se questionner sur la fonction des normes régissant la flexibilité et la création de l'identité sexuelle.

Je traiterai du sexe comme étant de l'ordre de la situation et devant être étudié avec la grille du genre et des enjeux de pouvoir. Pour que le concept d'identité sexuelle corresponde davantage à cette réalité humaine, je proposerai une redéfinition de ce concept. Je soutiendrai donc la thèse que *l'identité de l'individu en est une de genre et cette identité inclut les dimensions sexuelles et les préférences au niveau des attirances*. Cette décentralisation et cette dénaturalisation du sexe pourrait contribuer à diminuer le poids des normes binaires selon lesquelles on est d'un sexe ou de l'autre et du genre qui en découlerait. Parallèlement à ce travail critique, une exploration somatique pourrait favoriser l'expression d'une plus grande part du potentiel de diversité et de créativité humaine sur le plan de l'identité et pratiques sexuelles.

Pour mener cette analyse du concept d'identité sexuelle, je procéderai en trois étapes principales. Je débiterai par une étude critique de la conception qu'en élaborent les sciences de la vie. J'enchaînerai avec une étude des apports des sciences humaines à l'égard de son développement. Finalement, j'entreprendrai une étude exploratoire sur sa version *queer* et sur la créativité.

Je constaterai que le genre est un système politique qui est déjà en place lorsqu'on traite de la différenciation (et de la domination) entre les sexes. Autrement dit, le genre aurait historiquement toujours teinté notre regard sur le sexe.

Androgyne ; bi-catégorisation ; binaire ; construction sociale ; corps ; diversité ; éducation somatique ; genre ; hermaphrodisme ; hétéro-centrisme ; identité sexuelle ; intersexualité ; normes ; performativité ; pouvoir ; *queer* ; sexe ; stéréotypes ; subversion ; transgenre ; transsexualisme.

INTRODUCTION

Dans ce mémoire, nous allons analyser le concept d'identité sexuelle. En introduction, je soulèverai d'abord quelques interrogations autour de la notion d'identité sexuelle à partir d'une brève présentation du mythe de l'androgynie originaire de l'humain, proposé par le poète comique Aristophane dans le dialogue *Le Banquet* de Platon. Nous aborderons ensuite quelques pistes de réflexion et de clarification conceptuelles afin de mettre en lumière la nature problématique du concept d'identité sexuelle prévalant dans la société occidentale. Je proposerai ensuite la thèse que l'identité de l'individu en est une de genre et cette identité inclut les dimensions sexuelles et les préférences au niveau des attirances. Ce fil conducteur du mémoire nous amènera à reconnaître en filigrane la tension corps-esprit, l'articulation nature-culture, les enjeux des luttes de pouvoir et le caractère pragmatiste de la philosophie. Je les thématiserai et les utiliserai pour faire avancer ma démarche. Je clorai la section introductive en présentant la structure des trois chapitres qui orienteront l'analyse de l'identité sexuelle par les dimensions : critique des sciences de la vie, apports sciences humaines et exploration du mouvement *queer*, c'est-à-dire d'un développement qui ouvrira vers la créativité et la diversité en matière d'expériences somatique, identitaire et sexuelle.

L'androgynie et la nature humaine

Autour de discussions philosophiques sur l'amour, lors d'un banquet aux allures poétiques, Aristophane, un des interlocuteurs mis en scène par Platon,

prononce son éloge de la beauté en se référant à l'androgynie originaire de l'humain. Il veut nous amener à ainsi comprendre ce qu'est l'amour.

Mais d'abord, il faut vous apprendre ce qu'était la nature de l'être humain et ce qui lui est arrivé. Au temps jadis, notre nature n'était pas la même qu'aujourd'hui, elle était d'un genre différent.

Oui, premièrement, il y avait trois catégories d'êtres humains et non pas deux comme maintenant, à savoir le mâle et la femelle. Mais il en existait encore une troisième qui participait des deux autres, dont le nom subsiste aujourd'hui, mais qui, elle, a disparu. En ce temps-là en effet il y avait l'androgyné, un genre distinct qui, pour le nom comme pour la forme, faisait la synthèse des deux autres, le mâle et la femelle. Aujourd'hui, cette catégorie n'existe plus, et il n'en reste qu'un nom tenu pour infamant. (...)

En outre, chacun avait deux sexes et tout le reste à l'avenant (...)

La raison qui explique pourquoi il y avait ces trois catégories et pourquoi elles étaient telles que je viens de le dire, c'est que, au point de départ, le mâle était le rejeton du soleil, la femelle un rejeton de la terre, et le genre qui participait de l'un et de l'autre un rejeton de la lune, car la lune participe des deux. (...)

Quand il [Zeus] avait coupé un être humain, il demandait à Apollon de lui retourner du côté de la coupure le visage et la moitié du cou, pour que, ayant cette coupure sous les yeux, cet être humain devînt plus modeste (...)

Quand donc l'être humain primitif eut été dédoublé par cette coupure, chaque morceau, regrettant sa moitié, tentait de s'unir de nouveau à elle.

(...) C'est donc d'une époque aussi lointaine que date l'implantation dans les êtres humains de cet amour, celui qui rassemble les parties de notre antique nature, celui qui de deux êtres tente de n'en faire qu'un seul pour ainsi guérir la nature humaine. Chacun d'entre nous est donc la moitié complémentaire d'un être humain, puisqu'il a été coupé, à la façon des soles, un seul être en produisant deux ; sans cesse donc chacun est en quête de sa moitié complémentaire. Aussi tous ceux des mâles qui sont une coupure de ce composé qui était alors appelé " androgyné " recherchent-ils l'amour des femmes et c'est de cette espèce que proviennent la plupart des maris qui trompent leur femme, et pareillement toutes les femmes qui recherchent l'amour des hommes et qui trompent leur mari. En revanche, toutes les femmes qui sont une coupure de femme ne prêtent pas la moindre attention aux hommes ; au contraire, c'est plutôt vers les femmes qu'elles sont tournées, et c'est de cette espèce que proviennent les lesbiennes. Tous ceux

enfin qui ont une coupure de mâle recherchent aussi l'amour des mâles. Aussi longtemps qu'ils restent de jeunes garçons, comme ce sont de petites tranches de mâle, ils recherchent l'amour des mâles et prennent plaisir à coucher avec des mâles et à s'unir à eux. Parmi les garçons et les adolescents ceux-là sont les meilleurs, car ce sont eux qui, par nature, sont au plus haut point des mâles. Certaines personnes bien sûr disent que ce sont des impudiques, mais elles ont tort. Ce n'est pas par impudicité qu'ils se comportent ainsi ; non, c'est leur hardiesse, leur virilité et leur allure mâle qui font qu'ils recherchent avec empressement ce qui leur ressemble. En voici une preuve éclatante : les mâles de cette espèce sont les seuls en effet qui, parvenus à maturité, s'engagent dans la politique.

(...) En entendant cette proposition (...) de s'unir avec l'être aimé et de se fondre en lui, de façon à ne faire qu'un seul être au lieu de deux. Ce souhait s'explique par le fait que la nature humaine qui était la nôtre dans un passé reculé se présentait ainsi, c'est-à-dire que nous étions d'une seule pièce : aussi est-ce au souhait de retrouver cette totalité, à sa recherche, que nous donnons le nom d' " amour " .¹

Notre conception du sexe, du genre, de la sexualité ou des identités sexuelles est-elle comparable au mythe qui est proposé par Aristophane dans *Le Banquet* de Platon ? Parmi les auteurs d'intérêt, Castel, dans son traitement de l'intersexualité, jette un pont entre l'approche médicale et le mythe. Ainsi, en « [r]êvant de la fusion bisexuelle d'Hermès et d'Aphrodite, on appelle " hermaphrodites " les intersexuels, comme si la bonne forme restait coincée dans leur chair, que tel un ciseau de sculpteur, le bistouri du chirurgien parviendrait à dégager² ». Il n'est pas sûr que le regard que nous portons sur le monde et sur nous-mêmes soit vraiment scientifique. « Ne projetons-nous pas sur les intersexuels un mythe de l'hermaphrodite, renforcée en sous-main par une endocrinologie qui a historiquement sexualisé les noms d'hormones comme si une molécule pouvait être féminine ou masculine³ ? » En fait, les entités nommées homme et femme sont peut-être le fruit de notre imaginaire collectif. Qu'est-ce qui justifie notre conviction selon laquelle la masculinité et la féminité sont des opposés variant de façon inversement proportionnelle ? « Comment endiguer cet imaginaire qui

¹ Platon, « Le Banquet », in *Œuvres complètes*, dir. Brisson, Paris, Flammarion, 2008, p. 122-125.

² Pierre-Henri Castel, *La métamorphose impensable : Essais sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, Paris, Gallimard, 2003, p. 74.

³ *Id.*

considère qu'un vice de masculinité est une bonne indication de féminisation⁴ ? » Par ailleurs, les figures de l'hétérosexuel et de l'homosexuel sont probablement des inventions. Il est possible que « l'imaginaire que les scientifiques doivent produire pour se représenter la réalité puisse parfois avoir les mêmes dimensions que présentent les mythes dans toutes les sociétés⁵ ». La mythologie, la science et la philosophie servent à représenter le monde dans lequel nous vivons. Ils sont porteurs de notre compréhension, mais aussi de nos craintes et de nos aspirations. La démarcation entre la croyance et la connaissance n'est pas toujours nette. À titre d'exemple, on peut se demander s'il y a véritablement deux sexes opposés. Existe-t-il une telle chose qu'une orientation sexuelle ? Le genre est-il une expression psychique et sociale des gonades ? À quoi se réfère-t-on quand on parle du féminin et du masculin ? Cela découle-t-il de la nature de l'humain ? La question de la nature humaine nous mène sur un terrain fertile de réflexion au sujet de la nature et la culture. Or, il n'est peut-être pas non plus approprié de porter un regard dichotomique sur ces notions. C'est probablement à tort que nous opposons le naturel et le culturel. On peut penser que ce nœud est responsable de la confusion et de l'incohérence qui touchent notre conception de l'identité sexuelle. Lorsque nous prenons l'humain comme objet d'étude, sommes-nous effectivement capables de reconnaître ce qui résulte de l'organisation sociale contingente ? Se pourrait-il que notre rapport à la réalité soit inadéquat en raison de cette présumée distinction entre nature et culture ?

Pistes de réflexions philosophiques et clarification conceptuelle

Être un homme, être une femme, est-ce un phénomène naturel ou culturel ? Certes, il serait aisé de dire que ce phénomène découle, probablement, à la fois de déterminismes naturels et d'influences culturelles. Néanmoins, est-on capable de distinguer la part provenant de la nature de celle qui est tributaire de la culture ? Y

⁴ Castel, *La métamorphose impensable*, p.74.

⁵ Catherine Vidal, *Féminin Masculin : Mythes et Idéologies*, Paris, Belin, 2006, p. 31.

a-t-il des interactions entre la nature et la culture, et en saisissons-nous toute la mesure ? N'y a-t-il que la nature qui soit déterminante ? L'est-elle indépendamment de la culture ? La culture ne cause-t-elle que des influences facilement modifiables ? Quand on cherche à comprendre la dichotomie entre homme et femme, est-il plus éclairant de se pencher sur les traits biologiques ou bien sur l'histoire de la domination et de l'asservissement ? Ces questionnements rappellent de grands débats philosophiques qui sont souvent résumés par les oppositions essentialisme/constructivisme, réalisme/nominalisme, inné/acquis, déterminisme/liberté. Évidemment, en analysant le concept d'identité sexuelle, nous serons appelés à nous inscrire dans ces confrontations. De surcroît, la clarification de ce concept pourra nourrir ces débats, et possiblement témoigner d'une pensée qui éclaire d'un jour nouveau ces oppositions.

On cherchera à comprendre d'où proviennent vraiment les spécificités sexuelles, quel est le noyau de ce déterminisme, quelle est la clef de ce conditionnement ou encore s'il s'agit de choix. D'aucuns affirment que l'identité sexuelle est enracinée dans le corps, la physiologie, la neurologie. On peut plutôt considérer que l'identité sexuelle est un rôle social qui est joué, un chapeau que l'on porte tous les jours sans vraiment savoir pourquoi. Certes, on pourrait dire que l'identité résulte d'une dialectique entre la nature et la société ou, en d'autres termes, « d'une dialectique entre le substrat biologique de l'individu et son identité socialement produite⁶ ». Mais comment distinguerons-nous alors les limitations tributaires de l'organisme de celles qui sont tributaires de la culture ? Ces limitations s'articulent-elles de la même façon chez chaque personne ? On peut s'intéresser au jeu qui est laissé au sujet dans cette articulation. Epstein explique : « *people make their own identities, but they do not make them just as they please*⁷ ». Dans cette optique, une meilleure compréhension des limitations, comme une bonne maîtrise des règles du jeu, pourrait être favorable à la créativité

⁶ P. L. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridien Klincksieck, 1986, p. 245.

⁷ Steven Epstein, « Gay Politics, Ethnic Identity: The Limits of Social Constructionism », In *Forms of Desire Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy*, sous la dir. d'Edward Stein, New York, Garland, 1990, p. 268.

et la liberté de chacun. Epstein précise : « *a theory of sexual identity formation, therefore, must be able to identify a wide range of potential developmental strategies by which individuals, in relation with significant others, compare (or fail to compare) their experiences and feelings against their comprehension (or lack of comprehension) of existing sexual and gender typologies*⁸ ». Lorsque le diagnostic de trouble de l'identité sexuelle est posé, qu'est-ce que cela implique ? À qui la faute ? Quand une personne veut changer de sexe, qu'est-ce que ça signifie ? Où réside la cause ? Mais d'abord, il importe de se demander : est-on d'un sexe ou de l'autre ?

J'existe car j'ai un sexe

En philosophie, on a longtemps cru que le « moi philosophique » n'avait pas de sexe. Lorsque cela a été possible, certaines personnes qui, elles, avaient un sexe, sont venues affirmer que l'universel avait en fait toujours été le masculin. Ceci est manifeste quand on considère la référence à l'Homme. Il en est aussi qui pensent que « ce qui précède l'objectivation conceptuelle du moi, est éminemment sexualisé (...) même si, en philosophie, on ne s'intéresse jamais à cela⁹ ». Pour certains, le fait d'être homme ou femme est un critère même de l'humanité. Castel affirme qu'« on ne sait pas ce qu'on invoque comme humanité ni comme " droit de l'homme " quand on supprime un critère de l'humanité des individus immédiatement donné avec la grammaire et dans la reconnaissance spontanée de chacun par chacun¹⁰. » C'est comme s'il était impensable d'être humain sans être un homme ou une femme. On remarque le même phénomène lors d'une naissance. On demande immédiatement si c'est un garçon ou une fille. On dirait qu'on ne saurait pas parler de l'enfant autrement. Ce n'est pas seulement la communication qui paraît impossible sans l'identification masculine ou féminine, ce serait même la pensée. « Pourquoi penserait-on moins ou autrement s'il y avait trois sexes, ou aucun ? (...) s'il y a des choses dont on commence à douter, touchant notre existence concrète, alors penser, raisonner, ne veut plus rien

⁸ Epstein, « Limits of Social Constructionism », In *Forms of Desire*, Stein, p. 271.

⁹ Castel, *La métamorphose impensable*, p. 16.

¹⁰ *Ibid.*, p. 124.

dire¹¹», ajoute Castel. Il semble que cette affirmation pourrait être remise en question. Pourquoi un lien est-il tracé entre la dichotomie sexuelle et la possibilité de raisonner ? Chez les philosophes, ce lien n'est pas fait ou du moins Castel n'en nomme pas qui le fassent. Qu'est-ce qui fait en sorte que certains considèrent la différenciation masculine et féminine comme étant une « condition absolue de l'identité des êtres humains¹² » ? Il faudrait justifier cette nécessité ontologique d'être un homme ou une femme dès la naissance et de le demeurer à jamais. « Sans jamais s'altérer, cette catégorisation vaut absolument. *Être hors sexe, c'est donc n'être plus humain*. Un tel énoncé est factuel *et* normatif. C'est une parole fondatrice¹³. » S'il y a des penseurs pour accorder autant d'importance au fait que l'identité sexuelle soit masculine ou féminine, il n'est peut-être pas si étonnant que les personnes dont l'identité sexuelle est ambiguë ou différente des normes, soient victimes de tant de violence. Ces subjectivités seraient perçues comme étant dérangeantes, voire inhumaines, car elles ne sont pas conformes à un critère fondamental de l'humanité, le fait d'être un homme ou une femme. Castel soutient qu'« il n'y a de subjectivité humaine que sujette à cet ordre¹⁴ ». Savons-nous pourquoi il faudrait être un homme ou une femme pour être humain ? Quel est le propre de l'humain qui soit porté par cette identification sexuelle ?

Normalisation

L'entreprise de normalisation des identités sexuelles est particulièrement violente. Les gens dont le sexe paraît ambigu à la naissance sont opérés, on entaille leur chair pour les faire correspondre à l'image que l'on attend d'un sexe ou de l'autre. Les personnes qui affichent l'allure des stéréotypes du sexe opposé sont exposées aux coups, au viol, au meurtre. Puis, les individus qui éprouvent de l'attrance pour une personne du même sexe sont aussi sujets à ce type de sort. « Parallèlement aux suicides et aux meurtres d'homosexuels et de transsexuels, mentionnons quelques exterminations massives. " Au cours des années 1930-

¹¹ Castel, *La métamorphose impensable*, p. 188.

¹² *Ibid.*, p. 299.

¹³ *Ibid.*, p. 334.

¹⁴ *Ibid.*, p. 119.

1940, l'Allemagne nazie a exterminé 250 000 homosexuels, hommes et femmes"¹⁵. » De plus, il arrive aussi que l'on tue des bébés ou que l'on provoque des avortements systématiques à cause du sexe de l'être en devenir. Dans certaines cultures, il est préférable qu'une naissance soit sous le signe de la masculinité et cette tendance est assez répandue pour poser problème. « " Au passage de ce nouveau siècle, on pouvait estimer entre trente et cinquante millions, le nombre d'embryons avortés " parce qu'il s'agissait de bébés féminins. Par exemple, en Chine, " plus de douze pour cent des fœtus féminins sont avortés ou dissimulés ". Ces pratiques ont lieu, comme l'affirment les Nations Unies, " en Inde, au Pakistan, au Bangladesh et en Corée ". La guerre n'a pas été déclarée aux femmes, pourtant " jamais auparavant une telle mortalité n'était survenue à une aussi grande échelle "¹⁶. » Toute cette violence fait clairement apparaître que l'identité sexuelle occupe une place cruciale dans la vie humaine et montre très bien l'urgence d'étudier ce concept.

En plus, la vie en société est truffée de renvois à l'identité sexuelle. On en retrouve en surabondance dans le langage, les symboles, l'aménagement public, la pédagogie, la mode, les attirances sexuelles, la publicité, les livres de contes, bref, partout où il y a de la vie, et même chez les personnages représentant des objets inanimés ou des êtres imaginaires. On précise systématiquement l'identité sexuelle de toute personne, être ou chose, que ce soit pertinent ou non. Il est étonnant que l'on utilise cette marque identitaire avec autant d'insistance, mais que l'on soit si peu habile à en expliquer les tenants et les aboutissants. Voilà encore quelques raisons marquant l'importance de se pencher sur le concept d'identité sexuelle.

L'identité

L'identité est à la fois ce que la personne reconnaît comme la définissant elle-même, et la manière dont autrui reconnaît la personne en la définissant. L'identité est au chevauchement du personnel et du social, de l'introspection et du monde

¹⁵ Martine Rothblatt, *L'apartheid des sexes*, Bourron-Marlotte (Fr.), Ronan Denniel, 2007, p. 114.

¹⁶ *Ibid.*, p. 114-115.

extérieur, de la subjectivité et de l'intersubjectivité, du privé et du public. On remarque bien cette situation lorsqu'on considère l'identité sexuelle. En effet, l'identité sexuelle d'une personne est apposée, une fois pour toutes, sur les papiers médicaux et légaux comme l'acte de naissance et le passeport. Cependant, elle est également posée par la personne qui, à chaque jour, inscrit sa marque dans les sphères intimes et politiques, en produisant, notamment par ses gestes, ce qu'est son identité sexuelle. Dans cette optique, on peut se demander si « l'identité sexuelle est (...) substantiellement liée à l'identité tout court, et à ce que l'état civil prétend refléter de façon non problématique comme étant de l'ordre de la " nature " ¹⁷ » ? Encore faut-il se rappeler que « la " nature ", y compris dans ce qu'on en perçoit de plus évident, n'est pas l'instance immuable qu'on croit, et elle reçoit le soutien idéologique des représentations dominantes de la nature (religieuse, politique, sociale) qui la constituent en référence absolue ¹⁸ ». On a déjà souligné un trait problématique du concept de l'identité sexuelle ; à savoir si cette dimension de l'humain est donnée ou bien si elle est acquise. Quoi qu'il en soit, il apparaît que l'identité sexuelle occupe une place centrale dans le milieu privé et public. On peut illustrer le rôle de l'identité sexuelle comme étant le « timonier de la personnalité ¹⁹ ». On peut estimer que la réflexion sur la différence sexuelle est la question de notre époque ²⁰.

Dans les champs des sciences de la vie comme des sciences humaines, on mise sur la distinction entre les concepts de sexe et de genre pour palier à ce dilemme sur l'attribution du caractère inné ou acquis de l'identité sexuelle. « Le concept d'identité de genre, sentiment d'appartenance au sexe biologique et au sexe déclaré à l'état civil, date des années 50 ²¹. »

Cette distinction semble maintenant faire partie de la vision culturelle dominante en Occident. Ainsi, le sexe définirait la personne comme étant un

¹⁷ Castel, *La métamorphose impensable*, p. 94.

¹⁸ *Ibid.*, p. 95.

¹⁹ *Ibid.*, p. 72.

²⁰ « The philosopher Luce Irigaray has claimed that the question of sexual difference is the question for our time. » (Judith Butler, *Bodies that matter: On the discursive limits of sex*, New York, Routledge, 1993, p. 167.)

²¹ Claude Esturgie (Préf. de Marcela Iacub), *Le genre en question ou questions de genre*, Paris, Léo Scheer, 2008, p. 14.

homme ou une femme, et cela serait mis en lumière par l'approche biologique, c'est-à-dire scientifique et objective, portée sur l'humain. D'autre part, la personne est qualifiée par les groupes sociaux comme étant de genre masculin ou féminin. Il est important de noter qu'il y aurait une corrélation directe entre le sexe biologique « homme » et le genre social « masculin », de même qu'entre le sexe biologique « femme » et le genre social « féminin ». Le genre devrait toujours, ou à tout le moins « normalement », être l'expression du sexe. Il ne s'agirait pas là d'une norme sociale, mais bien d'une conséquence naturelle du fait d'être soit un homme ou une femme. Dans notre culture, il est posé que le genre est tout aussi naturel que l'appareil génital. Ma prétention est justement à l'effet du contraire. On comprend bien dans ce contexte, le caractère paradoxal de la pratique d'apprendre aux garçons à se comporter de façon masculine et aux filles à se comporter de façon féminine. Il est plus qu'étonnant que tant d'énergie, de pression, de coercition soient exercées autour des enfants qui, dit-on, ne – jouent – pas bien leur rôle masculin ou féminin. Pour mieux saisir ces réflexions qui ont trait à l'apprentissage d'un genre que l'on affirme pourtant être naturel ou découlant de la nature, je vais élaborer davantage au niveau de la différence entre le sexe et le genre.

Le sexe

En anglais, le sexe, c'est à la fois un ensemble de pratiques érotiques et une dimension de l'être de tout individu. La première définition est attribuée à la sexualité en tant qu'action que l'on effectue ou d'actes que l'on accomplit. La seconde est rattachée à la notion de genre et d'identité sexuelle, comme étant des caractéristiques que l'on *a* ou que l'on *est*. Le sexe est souvent associé à l'intimité, à la force de la nature, au soi profond. Le sexe est plus rarement associé à la culture, aux enjeux politiques, à la socialisation. Or, il importe de prendre cette distance face au sexe et d'être en mesure de le poser en tant qu'objet d'analyse historique, pour saisir l'ampleur de ce qui est contingent en lui. Il n'est pourtant pas évident de le faire. En effet, « comment écrire l'histoire d'une forme de pensée et d'expérience qui va tellement de soi qu'elle paraît naturelle et

inévitable²² » ? De plus, cela paraît contrariant pour bon nombre de personnes, car se retrouve alors mise « en morceaux la rassurante stabilité d'une nécessité prétendument intemporelle²³ ». Tout de même, les esprits curieux se demanderont ce qu'un tel bouleversement de notre conception du sexe apportera comme effet. « L'effet visé devrait susciter une irritation plus générale ». Bien sûr, cela ne saurait nous suffire, il faut arriver à « donner naissance au travail critique de la pensée sur soi », à « un travail sur nos limites, qui puisse nous permettre de penser différemment²⁴ ». Je ne crois pas que l'on puisse cerner la pensée de manière isolée. Je considère au contraire que les raisonnements et les pratiques corporelles vont de pair ; les secondes ne font pas que découler des premiers. J'estime que les pratiques corporelles participent au développement des raisonnements. Nos expériences dépendent des concepts auxquels nous avons accès. « [N]otre individualité, l'identité obligatoire de chacun est l'effet et un instrument du pouvoir » – « nous sommes individualisés, au fond, par le pouvoir lui-même²⁵. » Cette articulation de la pensée et du corps nous ramène à la sphère politique. Dans ce cadre, il est pertinent d'analyser notre système de pensée pour comprendre comment ses concepts et les règles qui les lient, participent à la création de l'espace du pensable dans lequel émerge le sexe, notre sexe²⁶. Un exemple qui témoigne bien de ce phénomène est la confrontation de notre conception de l'orientation sexuelle avec la vie des Grecs et Romains de l'Antiquité. « Notre découpage des conduites sexuelles entre homo- et hétéro-sexualité n'est absolument pas pertinent pour les Grecs et les Romains. Cela signifie deux

²² Arnold I. Davidson, *L'émergence de la sexualité : Épistémologie historique et formation des concepts*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 10.

²³ *Id.*

²⁴ *Ibid.*, p. 11.

²⁵ Michel Foucault, « Folie, une question de pouvoir », in *Dits et écrits*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1994, p. 663, dans *Ibid.*, p. 10.

²⁶ « D'écrire une histoire de l'émergence d'un nouveau système de concepts et de montrer comment ceux-ci sont liés de l'intérieur par un ensemble de règles pour former ce que nous pourrions concevoir comme un espace conceptuel déterminé. Nous voulons savoir quels concepts, liés de quelles façons particulières » (Davidson, *Émergence de la sexualité*, p. 135.) « Un style de raisonnement particulier est essentiellement constitué par un ensemble de concepts interdépendants ou liés. Ces concepts sont associés par des règles spécifiables pour former ce que nous pourrions considérer comme un espace conceptuel déterminé, un espace qui établit quels énoncés il est possible de faire ou non avec ces concepts. » (*Ibid.*, p. 235.)

choses : d'une part, qu'ils n'en avaient pas la notion, pas le concept, et, d'autre part, qu'ils n'en avaient pas l'expérience²⁷. » On ne catégorisait pas de façon binaire ces pratiques érotiques en les liant à une identité ou une orientation sexuelle.

Le genre

En français, le genre est un terme très polysémique. Dans certaines langues il y a un genre neutre, dans d'autres langues on peut compter une panoplie de genres, puis il est aussi des langues dans lesquelles il n'y a ni masculin ni féminin. Dans la grammaire française, le genre se présente sous la forme masculine et féminine. Les noms sont répartis dans l'une ou l'autre de ces catégories, de façon arbitraire, à l'exception des références au sexe biologique. En ce sens, il est généralement admis que le sexe anatomique serait un constat factuel et que le genre en serait une représentation. Néanmoins, il ne faudrait pas tomber dans ce piège, piège qui fait croire qu'en retirant le genre du sexe, on arriverait à un sexe donné, naturel, pré-social. Le genre sert de division sociale, il structure les rapports. C'est aussi un système signifiant qui structure la pensée et les expériences. « Dans les sociétés modernes occidentales, les oppositions suivantes sont structurées par la dichotomie féminin-masculin : faiblesse-force, sensibilité-rationalité, altruisme-individualisme, don-calcul, tradition-modernité, concret-abstrait répétition-innovation²⁸... » Le sexe n'échappe pas au pouvoir structurant et signifiant du genre, le sexe est déjà social. En d'autres termes, « [l]e genre ne désigne plus simplement les " rôles de sexes " individuels mais le système qui engendre ces sexes en les distinguant²⁹ ». En résumé, « le genre n'exprime pas la part sociale de la division mais il est cette division », « le genre précède et détermine donc les sexes, qui en font partie », plus explicitement : « le genre n'est

²⁷ Michel Foucault, « Entretien », in *Dits et écrits*, vol. 4, Paris, Gallimard, p. 286, dans Davidson, *Émergence de la sexualité*, p. 307.

²⁸ Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard, *Introduction aux Gender Studies*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008, p. 6.

²⁹ *Ibid.*, p. 21.

pas simplement un système de différenciation mais aussi un système de domination³⁰ ».

Pourquoi différencier sexe et genre

À la lumière de ces considérations sur les définitions du sexe et du genre, on est amené à remettre en question la conception de l'identité sexuelle qui distingue ces deux notions. Il est évident que le fait de tracer une opposition de type nature/culture ou science/société, entre les concepts de sexe et de genre, permet une certaine explication des fluctuations des caractéristiques relatives à un genre ou à un autre au sein du groupe des hommes et du groupe des femmes. On peut penser que la nature attribue un sexe fixe d'homme ou de femme à chaque être, tandis que la société impose un genre masculin ou féminin qui n'atteint pas la netteté de la distinction biologique fondamentale, c'est-à-dire que le genre demeure toujours plus flou, plus malléable, moins réussi que l'attribution nette et hautement distinctive du sexe.

La conception d'une opposition de type nature/culture ou science/société entre les concepts de sexe et de genre, permet également de faire entrer dans les sphères de la psychiatrie ou de la psychologie, les troubles de l'identité sexuelle. En ce sens, on est soit un homme ou une femme de par son corps physique, mais il arrive que notre psychisme soit troublé et ne s'accorde pas avec le genre masculin ou féminin correspondant au sexe attribué. L'individu éprouve un malaise, il a un problème personnel, et on cherchera le traitement adéquat à sa maladie mentale. N'est-il pas paradoxal que la solution médicale à cette situation s'avère régulièrement être l'opération chirurgicale du corps, visant à le faire correspondre mieux au sexe que la personne croit être dans son esprit ? Si la médecine voyait effectivement dans le trouble de l'identité sexuelle, tel que catégorisé dans le *Manuel Diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM)*³¹, une maladie d'ordre mentale ou psychiatrique, pourquoi chercherait-elle

³⁰ Bereni, *Introduction aux Gender Studies*, p. 22.

³¹ Ce manuel est publié par l'Association Américaine de Psychiatrie.

à modifier le corps pour le faire correspondre à la lubie de l'esprit, plutôt qu'à soigner l'esprit malade ?

Énonciation de la thèse centrale

Que peut bien être le lien entre le corps et l'esprit dans cette conception occidentale de l'identité sexuelle ? Serait-ce justement ce couple corps-esprit qui serait à l'origine des problèmes rencontrés dans l'explicitation du concept d'identité sexuelle ? Est-ce qu'une redécouverte de notre rapport occidental au senti et aux catégories pourrait nous permettre de concevoir différemment ce qu'est l'identité sexuelle, et ultimement de la vivre autrement ?

Dans cette optique, je proposerais une refonte conceptuelle des notions d'identité sexuelle, de sexe et de genre. Puisque « le sexe est de l'ordre de la situation » et qu'il « ne s'explique que dans le contexte des batailles autour du genre et du pouvoir³² », *je considère que l'identité de l'individu en est une de genre et cette identité inclut les dimensions sexuelles et les préférences au niveau des attirances*. Une des motivations de ce travail conceptuel est de favoriser un développement plus créatif de l'identité de genre. De pair avec une exploration somatique, cette décentralisation du sexe, de même que sa dénaturalisation, pourront permettre l'émergence de nouvelles subjectivités et expériences. Certes, nous considérons que la liberté créative du sujet, en plus de nourrir la diversité sociale, est en soi une richesse à cultiver. Elle peut rendre possible le vécu de sensations découlant de rapports au corps et à autrui plus complexes, plus authentiques, plus enrichissants. On pourrait même dire que la refonte de l'identité sexuelle en une identité de genre constitue un patrimoine de l'humanité à explorer. La plus grande part de créativité et de liberté qui est reconnue au sujet dans la conception de l'identité de genre, correspondrait à une vision de l'humain comme étant actif, doué de sens critique, et apte à exercer une certaine volonté à travers la conscience des choix qu'il peut faire.

³² Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe : Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992, p. 26.

Présentation des chapitres

Dans ce mémoire, je vais donc soutenir que nous devrions redéfinir le concept d'identité sexuel puisqu'une identité de genre au sein de laquelle sont incluses les dimensions sexuelles et les attirances correspondrait davantage à cette réalité humaine tout en favorisant davantage la créativité à l'égard de nos identités et pratiques.

Résumons à grands traits la démarche que nous suivrons pour mener cette démonstration. Le développement sur l'identité sexuelle se fera en trois parties principales, à savoir : une étude critique de la conception qu'en élaborent les sciences de la vie ; une étude des apports des sciences humaines à l'égard de son développement ; et enfin, une étude exploratoire sur sa version *queer* et sur la créativité. Chacun de ces trois chapitres débutera par la discussion d'un enjeu d'actualité. Il s'agit respectivement de la catégorisation des athlètes olympiques, du choix de la mixité à l'école, puis de la nouvelle garderie *Égalia* en Suède. Ainsi, nous nous intéresserons au concept d'identité sexuelle prévalant dans la société occidentale des dernières décennies, même si nous procéderons aussi à des rétrospectives historiques. Les auteurs auxquels nous nous référerons plus particulièrement sont Callahan, Fausto-Sterling, Fine, et Laqueur pour la critique du point de vue des sciences de la vie, puis Fine, Hacking et Stein³³ pour les apports des sciences humaines, et finalement Foucault, Butler et Dorais pour l'exploration *queer*. Je ne caractériserai pas les obédiences idéologiques des auteurs que j'utilise. Chacun œuvre dans un domaine différent et leur variété m'a semblée utile à ma démarche.

Le premier chapitre

On se tourne habituellement vers les sciences de la vie pour obtenir des réponses aux questions au sujet de l'identité sexuelle ; aussi commencerons-nous

³³ Stein est le directeur de publication d'un ouvrage collectif sur la construction sociale réunissant entre autres des textes de Davidson, Dynes, Epstein, Hacking, Tiefer et de lui-même.

notre examen par la critique de ce domaine. Au début de cette section, après avoir introduit le regard scientifique sur l'identité sexuelle, nous parcourrons une brève rétrospective historique des conceptions scientifiques du sexe. Le sujet sera ensuite traité en étapes, selon les angles de la physiologie et des glandes internes, des gènes, de l'intersexualité, des hormones et du cerveau. L'analyse de cette section sera complétée par des considérations critiques globales sur la conception scientifique de l'identité sexuelle.

Le deuxième chapitre

Nous verrons ensuite comment les études des sciences humaines peuvent ajouter un éclairage, en élaborant particulièrement sur la notion de construction sociale. Nous traiterons succinctement de liens entre les sciences de la vie et les sciences humaines, puis nous nous intéresserons aux apports des sciences humaines, avec pour angle de visée : la cognition, les tests d'aptitudes, les répercussions des études et théories, les mots et attentes, les jeux et emplois, puis le transsexualisme. Cette section se terminera par un approfondissement des réflexions sur la construction sociale.

Le troisième chapitre

Nous ouvrirons finalement les horizons de la créativité et de la diversité dans la constitution de l'identité sexuelle, particulièrement en étudiant la notion de *queer*. Le *queer* est représenté à la fois au niveau du militantisme politique ou communautaire et au niveau de la théorie académique ou universitaire. Cette pensée critique et ce mouvement lutte contre les normes binaires de sexe, de genre et de sexualité. Dans cette optique, on considère que la sexualité n'est pas privée, elle est imbriquée à la sphère publique, tant sur le plan du corps, des idées, des médias, etc. Le *queer* vise particulièrement les fondements *hétéro-centristes*³⁴ de la conception des sexes, des identités et des orientations. « Il ne s'agit pas de figer de nouvelles identités (sous-cultures) mais bien de montrer les différentes

³⁴ L'hétérosexualité comme étant la norme, le moule, le schème à travers lequel toute relation est appréhendée

dimensions de pouvoir qui traversent la vie des individu-e-s [*sic*], et d'exposer les implications multiples de chaque positionnement social³⁵ ». Évidemment, nous nous pencherons plus en détail sur les fondements théoriques et l'orientation pratique du mouvement *queer*. Nous débuterons l'exploration du *queer* et de la créativité par la notion de continuum. Nous aborderons ensuite la performativité et le discours, puis la politique, l'histoire et le corps. Après avoir explicité la notion de *queer*, nous traiterons de l'esthétique de l'existence, du souci de soi et de la philosophie comme mode de vie, pour finalement revenir sur l'exploration du *queer* et de la créativité dans l'élaboration de l'identité sexuelle.

Bref, après avoir été confrontés aux failles des définitions naturelles de l'identité sexuelle humaine, nous tenterons de voir les ponts dressés par les études sociales et historiques sur l'identité sexuelle. En s'inspirant des lacunes mises en lumière par la critique des sciences de la vie, et des pistes de réflexion ouvertes par les sciences humaines, nous saisirons le sens dans lequel s'inscrit l'approche *queer* de l'identité sexuelle. Nous reconnaitrons alors la portée du travail d'analyse conceptuelle fait par les porteurs du mouvement *queer*. Bien entendu, dans la mesure où la réflexion philosophique sert de fondement à l'action, nous aborderons quelque peu le volet pratique et politique de ce mouvement. Comme nous le verrons, il s'agit, selon les tenants de cette approche, de pousser l'incorporation de l'articulation conceptuelle jusqu'à ce que se développe un mode de vie.

³⁵ Sylvie Tomolillo, *Queer : Ce n'est pas normal !* [En ligne] <http://www.multisexualites-et-sida.org/presentation/queer.html> (page consultée le 27 septembre 2011)

CHAPITRE I

CRITIQUE DE LA CONCEPTION SCIENTIFIQUE

Puisque l'on se tourne habituellement vers les sciences de la vie en référence aux questions d'identité sexuelle, je débiterai mon examen par la critique de la conception scientifique. Afin de mettre en contexte le sujet, je vais d'abord présenter un enjeu d'actualité. Il s'agit de la catégorisation des athlètes olympiques. Après avoir parcouru une brève rétrospective de l'histoire des conceptions scientifiques du sexe, je traiterai de divers angles d'approche de ce qu'il convient de nommer le « regard scientifique » sur l'identité sexuelle. Dans ce cadre, je décrirai certaines caractéristiques comme la physionomie et les glandes internes, les gènes, les hormones, puis le cerveau. Nous serons amenés à nous pencher sur l'intersexualité (ce terme a remplacé celui d'hermaphrodisme qui comportait des connotations ontologiques de troisième genre/sexe ; d'aucuns avancent que le terme d'intersexualité a l'avantage d'être politiquement correct). L'intersexualité nous renseigne en effet sur l'attitude scientifique dominante. Finalement, je conclurai par des considérations critiques globales sur la conception scientifique de l'identité sexuelle.

1.1. La catégorisation des athlètes olympiques

On rencontre dans les médias des situations qui soulèvent la question de l'identité sexuelle. En fait, dans diverses dimensions de la vie, le concept

d'identité sexuelle s'avère être une notion problématique. Certains cas sont particulièrement frappants. Celui des litiges entourant les tests qui visent à certifier l'identité sexuelle des athlètes qui participent aux compétitions de grande envergure, comme les Jeux Olympiques, a notamment attiré notre attention. Pourquoi les autorités se retrouvent-elles dans l'embarras ? Serait-il possible que les tests ne soient pas concluants ? Il est étonnant que l'opinion publique ne s'agite à ce sujet qu'au moment de l'annonce d'une contestation de médaille, puis que son intérêt se tarisse rapidement et qu'on semble oublier ce qui est vraiment en jeu derrière cette contestation. L'enjeu, n'est pas, il me semble, les lacunes dans nos procédés d'identification de l'identité sexuelle, mais plus fondamentalement notre façon même de définir ou de penser les identités sexuelles.

Le cas de Caster Semenya a reçu une attention médiatique soutenue, suite aux jeux mondiaux d'athlétisme de Berlin en 2009. Cette athlète sud-africaine a remporté la médaille d'or de la course des 800 mètres féminins. « Féminin? », pouvait-on lire dans un journal montréalais, « Pas si vite. En tout cas, moins vite que la dame court¹ ». Cette remise en question repose sur le fait que les tests de l'*International Association of Athletics Federations (IAAF)* ne révélaient pas que Semenya était une femme. Comme elle a échoué les tests, on s'est demandé si elle méritait sa médaille et s'il était juste² de la laisser participer aux compétitions dans la catégorie des femmes. Divers journaux du monde ont annoncé que Semenya était hermaphrodite³. Pendant plusieurs semaines, l'*IAAF* a refusé de se prononcer, et même de communiquer avec l'athlète, car on considérait qu'il fallait attendre les résultats, puis en discuter en réunion à huis clos, d'abord. Est-ce donc

¹ Jean Dion, « Madame monsieur », *Le Devoir*, 20 août 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/263478/madame-monsieur>

² Tel que rapportée dans un journal montréalais : « "S'il s'agit d'un phénomène naturel et que l'athlète a toujours été une femme ou a toujours pensé qu'elle en était une, il n'y aurait pas de tricherie", a déclaré [le] porte-parole [de l'*IAAF*]. Vous voyez, rapport à cette époque formidable? Suffit de se croire femme pour en être une. » (*Id.*)

³ « Les informations parues dans la presse indiquant que les tests ordonnés par la Fédération internationale d'athlétisme (IAAF) démontrent que la championne du monde du 800 mètres Caster Semenya est hermaphrodite ». (Presse en Afrique du Sud, « Semenya serait hermaphrodite », *Le Devoir*, 12 septembre 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/266673/semenya-serait-hermaphrodite>)

si compliqué de déterminer quel est le sexe d'une personne ? Dans les journaux locaux, on pouvait apprendre que Semenya avait passé des tests, mais que les résultats ne seraient disponibles que quatre mois plus tard⁴. Certes, il ne faut pas tant de temps pour traiter les tests en laboratoire. En fait, ce délai concernerait plutôt l'analyse des tests. Il semble que les résultats ne permettent pas de prendre une décision immédiatement et qu'il faille réfléchir longuement. Or, on s'attend pourtant à ce qu'en sciences de la vie les résultats fournissent une réponse définitive et claire, surtout lorsqu'on ne pose ce qui semble n'être qu'une simple question de routine. On privilégie la méthode scientifique à cause de la rigueur par laquelle les tests mènent à des résultats nets et sans équivoque. La période de plusieurs mois attribuée à la prise de décision nous révèle plutôt que celle-ci dépend de discussions, de pourparlers, d'échanges d'opinions⁵.

Les personnes responsables dans ce processus de prise de décision, impliquant diverses analyses et délais, en sont-elles venues, au fil de leur réflexion, à se demander : qu'est-ce qui distingue l'homme de la femme ? Pour leur part, les comités des Jeux Olympiques et des jeux mondiaux semblent avoir quelques difficultés à trancher la question⁶. Pourtant, n'est-ce pas à ce niveau

⁴ « Les journaux locaux ont rapporté que Semenya avait subi des tests à la clinique Medforum de Pretoria le mois dernier, ce que la clinique n'a ni confirmé, ni infirmé. » « L'IAAF a seulement indiqué que les résultats de ces tests étaient à l'étude et qu'une décision concernant son admissibilité à prendre part à la compétition chez les dames serait probablement rendue en novembre. » (Agence France-Presse, « Les autorités sud-africaines voulaient faire subir des tests à Semenya », *La Presse-Cyberpresse*, 18 septembre 2009, [En ligne], <http://www.cyberpresse.ca/sports/autres-sports/athletisme/200909/18/01-903319-les-autorites-sud-africaines-voulaient-faire-subir-des-tests-a-semenya.php>)

⁵ « Il ajoute que ceux-ci [les résultats] doivent d'abord être examinés par les experts de la fédération. Cela prendra donc plusieurs semaines avant que l'IAAF ne puisse en parler à l'athlète elle-même, précise Davies [le porte-parole de l'IAAF], lui-même n'étant pas au courant des résultats. Aucun avis ne sera rendu avant une réunion de l'IAAF en novembre à Monaco. » (Presse en Afrique du Sud, « Semenya serait hermaphrodite ».)

⁶ Après avoir fait subir « dix mois d'examens humiliants » à Caster Semenya « pour déterminer son identité sexuelle », « les examens ont conclu qu'elle était bien une femme, mais qu'elle présentait une hyperandrogénie », (Laura Raim, *JO : le nouveau test de féminité très contesté*, [En ligne], <http://sante.lefigaro.fr/actualite/2012/08/01/18718> (Page consultée le 29 décembre 2012)) c'est-à-dire que son taux de testostérone est plus élevé que celui de la moyenne des femmes. Mais « d'ailleurs, le COI se garde bien de chiffrer précisément la limite officielle du taux féminin "normal" ». (Id.) « On peut se demander si cela ne signifie pas que certaines athlètes, comme Caster Semenya, ont dû suivre des traitements pour réduire artificiellement leur production de testostérone afin d'être sûres d'être conformes à la moyenne féminine », explique Anaïs Bohuon. » (Id.)

d'organisations internationales que l'on trouve la fine pointe de la technologie et son application rigoureuse, tout comme les ressources financières ? Si de telles organisations éprouvent des difficultés de catégorisation sexuelle, il y a fort à parier que ces difficultés sont répandues à d'autres niveaux dans la société et dans la vie privée. L'identité sexuelle d'une personne serait-elle une question d'opinion ? Ainsi, l'identité sexuelle relèverait d'un consensus ?

Suite au délai prolongé avant qu'une décision ne soit rendue au sujet de Semenya, il serait légitime de se demander si ce dernier n'a peut-être pas été causé par le fait que l'Association n'avait pas les résultats nécessaires, mais plutôt par le fait que celle-ci ne voulait pas accepter les résultats tels qu'ils étaient⁷. En ce sens, il faudrait reconnaître que les résultats remettent en cause le fondement même de la question. En effet, il y a peut-être un biais dans notre manière d'interroger le corps et ses composantes au sujet du sexe. Le problème était de savoir si Semenya est un homme ou une femme. Or, dans toute leur éloquence, les résultats, c'est-à-dire l'absence de données concluantes et toute la confusion semée par le flou de l'interprétation, annihilent le caractère évident de la question, si ce n'est pas le sens de la question elle-même. À tout le moins, on peut dire que ces résultats ébranlent suffisamment les définitions des termes clefs de cette question, de même que les significations sous-jacentes à la façon de la poser, pour marquer l'importance de la réexaminer. Il faudrait peut-être revoir le mode dichotomique, revoir la définition des termes, revoir nos intentions à travers ce besoin de catégoriser. Quoi annoncer alors ? L'IAAF a préféré le silence. Pourquoi ?

Pourtant on n'en est pas à une première, les tests portant sur le sexe ayant débuté aux Jeux Olympiques de 1966. Depuis qu'ils sont en vigueur, plusieurs personnes y ont échoué. Il faut aussi savoir que les méthodes utilisées pour ces tests ont changé à plusieurs reprises⁸. L'identité sexuelle d'une personne serait donc une question sur laquelle il serait difficile de trancher ? Ne suffit-il pas de se

⁷ « L'IAAF a bien reçu les résultats des tests concernant la sportive, a expliqué son porte-parole, Nick Davies, dans un courriel à *l'Associated Press*. Mais [...] » (Presse en Afrique du Sud, « Semenya serait hermaphrodite ».)

⁸ « Ces tests n'ont cessé de changer de méthode de mesure que l'on mettait à jour leur inefficacité. » (Raim, *JO : le nouveau test de féminité*.)

mettre nu devant un médecin pour qu'on juge de la chose ? Il semble que non, car la vue des organes génitaux ne permet pas nécessairement de conclure quant au sexe de la personne. Les tests faits sur les chromosomes qui portent les marqueurs du sexe ne le permettent pas non plus. De même, les échantillonnages hormonaux ne sont pas toujours concluants⁹, et l'analyse des organes internes non plus. À l'IAAF, on a recours à un endocrinologue, un gynécologue, un spécialiste de médecine interne, un psychologue, et un expert du genre. Encore là, on ne parvient pas toujours à trancher. Ces chercheurs sont-ils tous incompetents ou bien a-t-on affaire à une énigme insoupçonnée de l'humanité ? Ce mystère n'est peut-être pas aussi insoupçonné qu'il y paraît, considérant que l'on retrouve beaucoup d'écrits de médecins de l'Antiquité au sujet de l'hermaphrodisme. « Hermaphrodisme », voilà bien un terme qui a été évacué des discours contemporains. Pourquoi ? Est-ce parce qu'il y a moins d'hermaphrodites qu'avant ? Ou bien s'efforce-t-on de faire disparaître cette catégorie, parce qu'elle bafouerait la limpidité des deux catégories absolues que sont l'Homme et de la Femme ? Est-ce la nature qui s'exprime ainsi ? Serait-ce que l'on tord la voix de la nature pour qu'elle corresponde à notre vision du sexe humain¹⁰ ? À tout le moins, on peut dire qu'à travers cet aperçu au sujet de la catégorisation sexuelle

⁹ Suite aux événements entourant le cas de Caster Semenya, la méthode privilégiée pour les prochains Jeux Olympiques sera celle de l'évaluation du taux de testostérone. Or, « de l'avis de nombreux experts, aucun critère unique ne permet d'établir une différence entre les hommes et les femmes, et le critère hormonal n'est pas plus pertinent que les précédents ». (Raim, *JO : le nouveau test de féminité*.) Comme le rappelle Anaïs Bohuon, « la différence de taux est en effet parfois plus importante entre deux hommes qu'entre un homme et une femme ». (*Id.*) De plus, « la testostérone est un marqueur peu fiable », puisque « les concentrations moyennes de testostérone dans le sang (...) varient notablement selon les jours, la période de la vie, le statut social et, surtout, l'intensité de la pratique sportive de chacun(e) ». (Anaïs Bohuon, « Jeux Olympiques : Une redéfinition inappropriée de l'athlète féminine », *Pour la Science*, no 418 (août 2012), p. 16)

¹⁰ Par exemple, « même si l'hyperandrogénie représentait un atout, pourquoi faudrait-il le sanctionner ? poursuit Anaïs Bohuon. Les athlètes de haut niveau ont souvent, par définition, des caractéristiques naturelles hors normes. Chercher à les normaliser sur un critère en particulier n'a aucun sens. On ne pénalise pas Michael Phelps parce qu'il a de très grands pieds, ou Jeannie Longo parce qu'elle a un cœur qui bat très lentement." Cibler la testostérone chez les femmes est d'autant plus injuste que "certains hommes ont des taux plus élevés que la moyenne, et ils ne sont jamais inquiétés", ajoute Anaïs Bohuon. » (Raim, *JO : le nouveau test de féminité*.) Soulignons aussi que « les femmes présentant une hyperandrogénie auront à corriger leur production d'androgènes en en réduisant artificiellement les concentrations sanguines ». (Bohuon, « Jeux Olympiques : une redéfinition », p. 16.)

des athlètes, nous avons rencontré une sérieuse embûche. « Que faire des athlètes qui ne répondent pas aux normes qui définissent la bicatégorisation sexuée ? Comment légiférer, mais plus encore, définir ce qu'est une " vraie femme " autorisée à concourir¹¹ ? » Il apparaît que notre manière de voir les choses en matière d'identité sexuelle ne fonctionne pas toujours. Il arrive en effet qu'on se retrouve dans l'embarras au moment de décider si une personne est un homme ou une femme. Et cette difficulté, qui n'est que la pointe de l'iceberg, nous a amené à constater que nous n'avons peut-être pas de véritable critère pour différencier l'homme et la femme. Ce problème peut à son tour entraîner une réflexion, à savoir qu'il n'y a possiblement pas deux¹² catégories sexuelles, significativement distinctes et opposées¹³.

Ainsi, la présentation de l'enjeu d'actualité de la catégorisation des athlètes olympiques a soulevé plusieurs questions ou problèmes portant sur l'application de la conception scientifique de l'identité sexuelle. Considérant qu'on passe « d'une question sportive à une question médicale », le comité olympique remet « aux médecins le pouvoir dans la gestion des questions touchant à l'identité sexuée ». On attend habituellement des sciences de la vie des réponses nettes et objectives ; analysons alors de façon critique comment sont fondées les connaissances scientifiques en matière d'identité sexuelle.

¹¹ Anaïs Bohuon, *Sport, sexe et genre : La bicatégorisation sexuée, l'inanité d'un projet ?* [En ligne], <http://biosex.univ-paris1.fr/dossiers-thematiques/sport-sexe-et-genre/> (Page consultée le 29 décembre 2012)

¹² On pourrait dire : « qu'il n'y a possiblement pas – que – deux catégories sexuelles », au sens où il pourrait y en avoir trois, mais on préfère dire de façon plus générale et inclusive : « qu'il n'y a possiblement pas deux catégories sexuelles », au sens où il pourrait y en avoir trois et aussi au sens où il pourrait n'y en avoir qu'une s'étendant sur un spectre de variations individuelles diversifiées.

¹³ Même si, on tente de soutenir « encore au XXI^e siècle, [que] l'activité physique et sportive des femmes ne doit pas brouiller la stricte séparation des sexes par les performances, les records et les morphologies ». (Bohuon, « Jeux Olympiques : une redéfinition », p.14.)

1.2. Le regard scientifique et l'identité sexuelle

L'autorité en matière d'attribution et de reconnaissance d'identité sexuelle est, de nos jours, souvent considérée comme étant médicale. En effet, quand on veut déterminer l'identité sexuelle d'une personne, on s'attend assez spontanément à ce que les sciences de la vie, via ses représentants de la branche de la biologie humaine que sont les médecins, soient à même de déterminer quel est le sexe de chaque individu. Si l'on procède de cette manière, c'est que l'on considère que le sexe de l'humain est un objet d'étude naturel, de telle sorte que des scientifiques puissent déterminer objectivement ce qu'il est. Il est aussi généralement présumé que le sexe est naturellement produit en deux versions qui sont distinguables par des différences biologiques innées. Bref, le sexe d'un individu est déterminé par la nature, et le médecin est apte à différencier les sexes « homme » et « femme » à partir de critères scientifiques.

Puisque dans les médias, comme dans la vie de tous les jours, nous sommes rarement confrontés à la problématique de l'identification du sexe des individus, on pourrait croire qu'il est aisé de classer entre les cases « homme » et « femme » l'ensemble des humains. Cet exercice scientifique est rencontré lors de chaque naissance humaine, autant dire plutôt souvent. C'est aussi un enjeu majeur, étant donné que la mention du sexe d'homme ou de femme est répétée sur toutes les pièces d'identité officielles et dans tous les formulaires administratifs. Contrairement à d'autres dimensions de l'identité personnelle à l'égard desquelles on accorde la possibilité de fluctuation, de changement au cours de la vie, cette dimension de l'identité qu'est le sexe est gravée une fois pour toute, elle suit la personne toute sa vie durant et même par delà : elle est immuable. De plus, nous utilisons en tout temps des marqueurs linguistiques pour systématiquement témoigner du sexe des individus dont on parle ou à qui l'on s'adresse. Nous avons donc des raisons de croire que si c'était un enjeu problématique, nous le saurions, ou à tout le moins ce serait su dans la communauté scientifique.

Quelle surprise ce serait d'apprendre qu'il n'y a pas de critère rigoureux permettant de différencier l'un et l'autre sexe ; d'autant plus que cette constatation nous amènerait à remettre en cause l'existence effective des catégories « homme » et « femme », et par le fait même le statut de leurs membres en règle. Elles ne seraient pas la simple traduction de la voix de la nature. S'appuyant sur les sciences de la vie, notre manière de concevoir l'identité sexuelle, en termes de couple d'opposés fermement différenciés, serait dès lors inadéquate. Il est possible que nous ayons failli dans l'appréciation de la complexité de la dimension sexuée de l'organisme humain ; qu'il y ait plus de diversité que ce que notre grille conceptuelle dichotomique ne nous le laisse penser. Se pourrait-il donc que la réalité sexuelle soit d'une nature autre que la représentation que nous en avons ; qu'il n'y ait pas d'étalon ni de gabarit qui sous-tendent nos conceptions ? Peut-être qu'il y a dans le regard scientifique sur le sexe humain une part de construction de la réalité nettement sous-estimée ; et que parfois même les sciences de la vie œuvrent à démontrer nos croyances plus qu'à découvrir la réalité ?

1.3. Histoire des conceptions scientifiques relatives aux sexes

Au premier abord, on pourrait penser que va de soi la conception de la sexualité d'après laquelle les personnes sont des deux sexes opposés et l'hétérosexualité, est leur pratique naturelle. Les faits parlant d'eux-mêmes, les scientifiques ne feraient que mettre en évidence les fondements de cette conception. Bien au contraire, nous verrons avec l'historien et sexologue Thomas Laqueur, que « les signes prétendument évidents de l'anatomie ou de la physiologie se révèlent, en définitive, tout sauf évidents¹⁴ ». De plus, la signification que nous accordons aux sexes relève de constructions plutôt que d'interprétations de faits avérés. Comme l'exprime Laqueur : « aucun ensemble

¹⁴ Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, p. 34.

de faits n'implique jamais la moindre explication particulière de la différence¹⁵. » C'est toujours nous qui comparons les sexes, nous qui déterminons s'il y a différence ou similitude. Une particularité intéressante de la lecture de l'histoire que fait Laqueur est de rendre explicite le passage qui s'est opéré d'une conception du corps unisexe avec des différences de degré à une conception d'êtres de deux sexes biologiques incommensurables. Avant le XVII^e siècle, le sexe était conçu comme étant une catégorie sociologique et non pas ontologique¹⁶. « Être homme ou femme, c'était tenir un rang social¹⁷ » écrit-il. Il s'agit, quand on est un homme ou une femme libre, d'occuper une place dans la société, non pas d'être, au sens organique et ontologique, d'un des deux sexes¹⁸. Cette hiérarchie de degré entre les hommes et les femmes était un rapport de perfection ; les femmes manquant de chaleur vitale, elles étaient naturellement inférieures aux hommes. Hormis l'infériorité de la femme dans l'échelle cosmique, les corps étaient considérés selon un modèle unisexe. Tout comme les autres fluides corporels, les semences sexuelles de l'homme et de la femme étaient de même nature. « Hommes ou femmes, les blonds éjaculent plus copieusement que les bruns, assure Aristote¹⁹. » De surcroît, l'orgasme n'a pas de sexe. Par exemple, « Aristote affirme que la femme et l'homme ont le même plaisir²⁰ ». Plus tard²¹, l'influent médecin Galien, décrit l'érection de la même façon pour l'homme et la femme. L'érection est définie comme étant à la fois le « redressement du pénis, lorsque le tissu creux et tendineux se remplit de pneuma²² » et le fait que « la matrice tendineuse, et creuse, se redresse pendant les rapports sexuels²³ ». Précédemment, Aristote avait également traité de l'érection interne de la femme²⁴. Bien sûr, le pénis est interne chez elle. « Si la femme est trop excitée avant que ne

¹⁵ Laqueur, *La fabrique du sexe*, p. 35.

¹⁶ *Ibid.*, p. 22.

¹⁷ *Ibid.*, p. 21.

¹⁸ Le fait que l'identité sexuelle des esclaves n'avait par contre aucune importance dans les pratiques sexuelles vient appuyer cette idée. Pour Aristote, « les esclaves n'ont pas de sexe parce que leur genre est politiquement insignifiant ». (*Ibid.*, p. 77.)

¹⁹ *Ibid.*, p. 57.

²⁰ *Ibid.*, p. 65.

²¹ Galien a vécu de 131 à 201 ; cependant, ses théories ont également marqué le Moyen-Âge.

²² *Ibid.*, p. 66.

²³ *Id.*

²⁴ *Ibid.*, p. 69.

commencent les rapports, fait valoir l'auteur hippocratique, elle éjaculera prématurément ; du coup, non seulement son plaisir sera diminué... mais sa matrice se fermera et elle ne tombera pas enceinte²⁵. » Ainsi, on considérerait que la rencontre des semences des deux sexes était nécessaire à la reproduction, incluant donc celle éjaculée par la femme. Cette conception de la sexualité vaut, de façon générale, pour l'Antiquité et le Moyen-Âge. Quand on parle du corps unisexe, ce n'est pas seulement le corps matériel qui est commun, c'est aussi le corps senti ; le plaisir, le désir, l'éjaculation, l'érection.

Historiquement, les différences entre les genres étaient là avant les différences entre les sexes²⁶. Et c'étaient les différences sociales qui étaient fondamentales. Les corps ne faisaient qu'en porter les signes. Puis, c'est une particularité de « la modernité que de revendiquer une identité sexuelle strictement déterminée par une science biologique²⁷ ». C'est autour de 1800²⁸ que la différence sexuelle est devenue une différence qualitative dont l'origine est naturelle. À partir de ce moment, « des auteurs de toutes sortes²⁹ » écrivent sur les différences entre les hommes et les femmes. Ces différences sont présentes dans toutes les parties du corps, jusqu'à l'échelle microscopique et dans l'âme aussi. Il s'agit d'un dimorphisme naturel qui fonde les différences comportementales, sociales, psychologiques, spirituelles. On comprend que ces prétendues différences physiques anhistoriques justifient les normes morales, les rôles sociaux, les systèmes politiques et économiques. Il semble que la dimension historique et culturelle du savoir scientifique est obliérée. Au XIXe siècle, « la question du sexe est purement et simplement biologique³⁰ », à tout le moins le pense-t-on. Or, on pourrait dire que la politique est bien servie, puisque comme l'explique Laqueur, « on inventa deux sexes afin de pourvoir le genre d'un fondement nouveau³¹ ». L'autorité du genre s'étant quelque peu effondrée³², le

²⁵ Laqueur, *La fabrique du sexe*, p. 72.

²⁶ *Ibid.*, p. 87.

²⁷ *Ibid.*, p. 86.

²⁸ *Ibid.*, p. 18.

²⁹ *Id.*

³⁰ *Ibid.*, p. 154.

³¹ *Ibid.*, 171.

sexe a envahi tout le corps de la femme, chacune de ses parcelles arbora dès lors le caractère féminin ; ancrant dans la nature et la biologie les inégalités sociales, apposant du coup à son infériorité le stigmate sexuel³³. C'est dans ce contexte qu'apparu la conception de l'utérus comme « un organe dont les fibres, les nerfs et la vascularisation offraient une explication et une justification naturalistes du statut social des femmes³⁴ ».

Comment en est-on arrivé, à partir d'une conception unisexe des corps, à une conception de deux sexes absolument différents ? Peut-on attribuer ce changement de paradigme à de nouvelles connaissances scientifiques ? D'après Laqueur, l'adoption de cette conception des deux sexes opposés n'est pas causée par des découvertes scientifiques³⁵. Au contraire, il pense même que « la création d'une différence sexuelle incommensurable se fit malgré les nouvelles découvertes et non pas à cause d'elles³⁶ ». Par exemple, on découvre que le début du développement embryonnaire est androgyne, puis que le gland du pénis et du clitoris sont du même type de constitution. Dans l'optique d'appuyer ce point de vue, mentionnons également le fait que « la chronologie des découvertes ne cadre pas avec celle des reconceptions du corps sexuel³⁷ ». En effet, les deux découvertes évoquées précédemment étaient plutôt récentes et auraient dû porter vers un modèle unisexe des corps, alors qu'on avait remarqué longtemps auparavant que les femmes sont enceintes et accouchent, ce qui aurait dû constituer une différence marquante, s'il en est, en faveur d'un modèle de la différence sexuelle. Laqueur soutient que ce changement de paradigme est le résultat de micro-luttes de pouvoir publiques et privées³⁸. Bref, ce nouveau

³² « Le sexe est partout, précisément parce que l'autorité du genre s'est effondrée. » (Laqueur, *La fabrique du sexe*, p. 179.)

³³ « Elle est sexuellement inférieure ». (*Ibid.*, p. 257.)

³⁴ *Ibid.*, p. 173.

³⁵ « L'idée que seul le progrès scientifique, la découverte anatomique pure pourrait rendre compte de l'extraordinaire intérêt que l'on manifesta à la fin du XVIIIe et au XIXe siècle pour le dimorphisme sexuel n'est pas simplement fausse sur le plan empirique : elle est philosophiquement peu judicieuse. (*Ibid.*, p. 191.)

³⁶ *Ibid.*, p. 191-192.

³⁷ *Ibid.*, p. 11.

³⁸ « Le modèle des deux sexes n'était pas inscrit de manière évidente dans le nouveau savoir sur le corps et ses fonctions, je soutiendrai ici qu'il fut le fruit d'interminables micro-luttes pour le pouvoir dans les domaines public et privé. » (*Ibid.*, p. 220.)

modèle de pensée n'est pas le fruit des nouvelles connaissances sur le corps et son fonctionnement ; ni le savoir ni les faits ne justifiaient de rejeter l'ancien modèle et d'instaurer le nouveau³⁹.

Vers les années 1900, un professeur de biologie de la reproduction explique que : « [l]e système reproductif est fondamentalement différent, d'un point de vue structurel mais aussi fonctionnel, chez le Mâle et chez la Femelle ; et [que] puisque ce système affecte tous les organes et systèmes d'organes, il est certain que Mâle et Femelle sont en tous points foncièrement différents⁴⁰ ». D'où provient qu'il adopte un point de vue aussi tranché et correspondant autant à une conception de la différence incommensurable entre les deux sexes ? Qu'est-ce qui justifie cette vision de la différence ? Ce n'est pas la chair qui peut l'expliquer⁴¹. Ce sont les observateurs qui comparent, qui analysent, qui conçoivent la différence. Il y a un clivage entre la chair et la signification⁴². L'une n'implique pas l'autre. Ainsi, dans la mesure où la conception de la différence sexuelle n'est pas tributaire des faits biologiques, qu'est-ce qui a bien pu l'influencer ?

À titre d'exemple, alors qu'il était du domaine du savoir populaire que le clitoris est « le principal siège du plaisir chez une femme », les sciences de la vie ne reconnaissaient pas l'importance de cet organe dans la sexualité féminine. Freud, en bon médecin de son époque, a même nié la place de la sexualité clitoridienne dans la vie adulte, appelant à son refoulement et sa négation. Ce qu'on savait, sans nul besoin d'être un savant, était pourtant occulté par les scientifiques. C'est dans ce contexte que s'instaure aussi le « mythe culturel de l'orgasme vaginal⁴³ », via le langage scientifique. On peut voir ici entrer en ligne de compte la politique, les luttes de pouvoir. Laqueur explique en effet que le clitoris en tant qu'organe de plaisir sexuel féminin est, en raison de « sa grande

³⁹ « il n'y avait pas de moyen scientifique de choisir entre les deux modèles ». (Laqueur, *La fabrique du sexe*, p. 11.)

⁴⁰ *Ibid.*, p. 253.

⁴¹ « aucun ensemble de faits n'implique jamais la moindre explication particulière de la différence ». (*Ibid.*, p. 35.)

⁴² « Bien des éléments laissent penser que la relation entre un organe, envisagé comme signe, et le corps qui lui donne censément crédit est arbitraire, de même que la relation entre les signes. » (*Ibid.*, p. 39.)

⁴³ *Ibid.*, p. 281.

sensibilité au toucher⁴⁴ », difficilement domesticable pour les « fins du coït hétérosexuel voué à la reproduction⁴⁵ ». Or, ce n'est pas la nature qui nous impose cette fonction du clitoris dans la sexualité humaine, c'est nous qui lui attribuons celle-ci. Le corps, ni même le sexe, ne garantit la domination de l'hétérosexualité et le respect des rôles respectivement attribués aux hommes et aux femmes. Ce sont les scientifiques qui ont postulé ce lien et qui, par le fait même, inscrivent le sexe dans les luttes de pouvoir. Ce faisant, ils confortent l'hypothèse que le sexe n'est pas naturel, mais situationnel.

En bref, la nature ne dicte pas la signification des corps, il s'agit toujours d'interprétations culturelles, puis celles-ci se font souvent par l'autorité médicale et dans le langage scientifique. Ce qui oriente manifestement ces interprétations, c'est le genre. Le genre est situationnel et intimement associé aux luttes de pouvoir, il nous permet de bien en saisir les enjeux. Avec Laqueur, on a vu qu'historiquement les différences de genre ont précédées les différences de sexe⁴⁶. Je soutiendrai que tout discours sur le sexe porte effectivement déjà en lui le point de vue du genre et ses assises politiques. En d'autres termes, la conception de la différence sexuelle est « logiquement indépendante des faits biologiques parce que le langage du genre fait déjà corps avec le langage de la science⁴⁷ ». Je démontrerai par l'épreuve d'une critique scientifique que cette conception n'est pas satisfaisante pour cela. Nous verrons que la différenciation sexuelle n'est pas aussi scientifiquement évidente qu'on pourrait le croire, puis nous pourrions nous interroger sur ce qui nous amène à penser que l'on doit être un garçon ou bien une fille.

⁴⁴ Laqueur, *La fabrique du sexe*, p. 277.

⁴⁵ *Id.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 72.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 175.

1.4. Analyse critique de diverses dimensions scientifiques

1.4.1. Physionomie et glandes internes

Quand on s'intéresse à la physionomie externe afin de déterminer quel est le sexe d'une personne, on se penche surtout sur les formes ou traits primaires et secondaires qui peuvent souvent être étudiés à vue ou palpés. Il y a, par exemple, le pénis, le scrotum, la barbe, le clitoris, le vagin, les seins. Les glandes et organes internes sont, entre autres, les ovaires, l'utérus, les testicules, la prostate. La physionomie peut aussi faire référence à la stature, c'est-à-dire à l'ensemble des os et muscles d'un individu. Les os du crâne et du bassin, puis les muscles des bras et des jambes sont fréquemment ciblés dans les comparaisons. Avec un tel éventail de marqueurs aisément observables, on peut croire qu'il est facile de reconnaître le sexe d'une personne ; or, nous constaterons que ce n'est pas si simple.

Glandes internes

Du point de vue conceptuel, les organes sexuels sont répartis en couples d'opposés et on n'a en principe qu'à assigner aux individus l'un ou l'autre sexe. On observera soit un pénis ou un vagin, soit un scrotum ou une vulve, soit des testicules ou des ovaires. Néanmoins, la nature ne fait pas nécessairement les choses aussi simplement et de manière dichotomique. En effet, un individu peut avoir un ovaire et un testicule, d'autres ont deux ovo-testicules, ou un ovaire et un ovo-testicule, ou encore un testicule et un ovo-testicule. Un ovo-testicule peut être principalement fait soit de tissus d'ovaire ou de tissus de testicule. Les proportions varient, et de partant, les possibilités de combinaisons. Les conséquences qu'a la présence de ces glandes sur le développement du corps d'une personne sont, elles aussi, variables. Il n'y a pas une corrélation stricte et stable entre la constitution des glandes et le reste des organes internes et externes. La nature produit également des ambivalences au niveau de la fermeture des scrotums, de

l'ouverture des vagins, puis de la localisation du méat urinaire à la base d'un pénis. De surcroît, la nature offre des pénis courts et des clitoris longs dont la distinction n'a rien d'une évidence. En somme, aucun de ces organes ne constitue un critère d'opposition constante permettant d'assigner un sexe aux personnes.

Os

Le crâne et le bassin sont les éléments osseux considérés comme étant les plus marqués par le sexe⁴⁸. La « morphologie du bassin a longtemps été interprétée comme une adaptation fonctionnelle à la procréation, ce qui explique qu'on y a recherché prioritairement des caractères sexués⁴⁹ ». On a souvent présumé que la morphologie du crâne est corrélée à l'intelligence⁵⁰. Tant en ce qui a trait à la morphologie du bassin qu'à celle du crâne, la bipédie, plutôt que les contraintes sexuelles, devrait probablement être davantage considérée comme une explication⁵¹. Quoi qu'il en soit, comme en témoigne l'expérience des anthropologues qui sont fréquemment confrontés à ce problème, la forme du squelette n'est pas une méthode qui permette vraiment de déterminer si l'on a affaire à un homme ou à une femme⁵². On observe une importante variabilité intra-groupe et intergroupe. Même pour une population constituée par les habitants d'un même village ancien, il serait impossible de prédire le sexe pour environ 60% d'entre eux⁵³. En effet, alors qu'on pourrait s'attendre à obtenir une courbe comportant deux sommets, on obtient une courbe ne présentant qu'une seule cloche et la majeure partie des gens sont dans la zone moyenne. Il faut ajouter à cela une complication ; nous changeons au cours de la vie. On a donc besoin de connaître l'âge des personnes afin de nous aider à prédire leur sexe. Par ailleurs, le squelette de chaque individu n'est pas homogène et l'expression de ce qu'on appelle les traits sexués est variable. Mais encore, les choses se confondent plus quand on compare un groupe humain à un autre. On ne peut pas appliquer les

⁴⁸ Catherine Vidal (dir. publ.), *Féminin Masculin : Mythes et Idéologies*, Paris, Belin, 2006, p. 36.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 37.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 38.

⁵¹ *Ibid.*, p. 37-38.

⁵² *Ibid.*, p. 9.

⁵³ *Ibid.*, p. 43.

mêmes seuils ni comparer les mêmes caractéristiques, parce qu'il n'y a pas de constance.

Il semble que l'environnement, l'alimentation et les coutumes ont beaucoup d'influence sur le développement des squelettes et de leurs traits sexués. Une hypothèse forte veut que ce soit la division du travail qui est responsable de la plus grande part des distinctions sexuelles marquant les os, puisque dans les groupes nomades le dimorphisme sexuel est peu marqué⁵⁴. Ainsi, comme la neurobiologiste et chercheuse Catherine Vidal l'écrit, l'anthropologue à la recherche du sexe des os est « souvent confronté aux effets du social inscrits dans le biologique, c'est-à-dire à un sexe biologique déterminé (...) par le genre, à savoir un sexe social⁵⁵ ». En somme, nous avons vu qu'il n'est pas aisé d'affirmer qu'un squelette est celui d'une femme à la largeur de ses hanches, et que de toute façon, la largeur de celles-ci serait grandement déterminée par des facteurs culturels. À l'appui de ce point de vue, mentionnons les recherches de Fausto-Sterling sur la fragilité des os, particulièrement sur la différence de l'incidence des fractures de la hanche entre les sexes. Nous avons de bonnes raisons de penser qu'au moins dans ce cas, la culture est responsable en partie de certaines caractéristiques de la structure osseuse car plusieurs études⁵⁶ montrent qu'il n'y a pas de différence d'incidence des fractures de la hanche entre les hommes et les femmes afro-américains. Ceci pourrait nous amener à considérer que la prétendue faiblesse osseuse féminine serait liée aux habitudes de vie des personnes de peau blanche⁵⁷, bref à leur culture.

Musculature et taille

La culture marquerait aussi la grandeur et la musculature des personnes. On encourage peu les femmes à pratiquer des sports, particulièrement les sports intenses. De même, on encourage peu les filles à bouger, jouer et s'activer avec

⁵⁴ Vidal, *Féminin Masculin*, p. 44.

⁵⁵ *Id.*

⁵⁶ Anne Fausto-Sterling, « The Bare Bones of Sex: Part 1 – Sex and Gender », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 30, no 2, The University of Chicago, 2005, p. 1492, note 4.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 1500.

vigueur. Tout cela, quand on ne leur interdit pas franchement. Par exemple, jusqu'en 1984, les femmes ne pouvaient prendre part au Marathon Olympique⁵⁸. Certes, de nos jours, l'activité physique est beaucoup moins fermée à la gente féminine, mais nous sommes encore loin d'une culture qui offre les mêmes opportunités à tous⁵⁹. Cet écart dans les occasions et les encouragements à la pratique d'exercices pourrait être responsable de l'écart entre la taille moyenne des hommes et la taille moyenne des femmes, puisque les exercices ont un impact sur le métabolisme des hormones de croissance⁶⁰. Ainsi, l'écart entre les moyennes de taille n'est pas nécessairement une différence physiologique naturelle indépendante des modes de vie culturels. Soulignons l'effet rétroactif : plus on limite l'accès des femmes au sport à cause de leur petite taille et de leur inaptitude naturelle, plus on accroît cette tendance, plus elle est renforcée. Sur une échelle historique, ce phénomène produit un impact non-négligeable. Il faudra être patient pour voir si la modeste tendance égalitariste de nos sociétés aura pour conséquence une diminution de l'écart moyen entre les tailles des femmes et des hommes. Rappelons encore une fois que les écarts moyens observés entre les femmes et les hommes varient lorsqu'on considère des groupes culturels différents. En matière de taille, il est par exemple frappant de voir que « les Vietnamiens (...) sont plus petits que la moyenne des femmes américaines⁶¹ ». On ne pourrait décidemment pas affirmer que la taille est un marqueur strictement sexué.

Tissus adipeux et musculaires

En ce qui a trait à la quantité moyenne de gras, il est possible que ce soit encore une fois les différences culturelles des modes de vie des femmes et des

⁵⁸ « *Not until 1984 did females officially run in the Olympic marathon.* » (Anne Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories about Women and Men*, New York, Basic Books, 1985 (2e Éd. 1992), p. 214).

⁵⁹ Par exemple, seulement a « *few female athletes begin to train as early or have the same opportunities and training as do male athletes* ». (*Ibid.*, p. 218) Et, « *even today the amount of physical activity that boys and girls engage in varies greatly* ». (*Ibid.*, p. 216)

⁶⁰ En résumé, « *the different activity levels of boys and girls could alter growth hormone metabolism* ». (*Ibid.*, p. 215.)

⁶¹ Martine Rothblatt, *L'apartheid des sexes*, Bourron-Marlotte (Fr.), Ronan Denniel, 2007, p. 58.

hommes qui soit responsable de l'écart moyen. Fausto-Sterling indique : « *some physicians think that the difference in fat content between average college-aged men and women is primarily due to differences in life-style*⁶². » Et puis, il en irait peut-être aussi de même pour l'écart moyen⁶³ entre la musculature des femmes et celle des hommes. Ce point de vue est appuyé par le fait que c'est avant tout le développement des fibres musculaires plutôt que leur nombre qui est en cause dans l'écart moyen⁶⁴.

Physiologie

Finalement, il importe de ne pas oublier que, bien qu'il y ait un écart entre ces données physiologiques moyennes des femmes et des hommes, la variation au sein du groupe des femmes et du groupe des hommes est plus importante que celle entre les deux sexes⁶⁵. En ce sens, on ne peut pas dire que ces données physiologiques constituent un bon critère pour différencier les femmes et les hommes. Bref, il apparaît que la culture et nos modes de vie respectifs modifient la façon dont nos corps se développent et viennent ainsi brouiller les pistes des différences physiologiques moyennes dites innées entre les deux sexes.

1.4.2. Gènes

Environnement et génétique

Les marqueurs génétiques constituent une explication scientifique de choix en matière d'identification sexuelle, or nous allons voir qu'on ne saurait

⁶² Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 216.

⁶³ « Les supporters de la ségrégation sexuelle disent que les femmes, en moyenne, n'ont que 85% de la puissance masculine dans le haut du corps et 93% dans le bas du corps ». (Rothblatt, *L'apartheid des sexes*, p. 68.) Ces écarts ne paraissent pas si élevés, quand on sait combien les femmes ont moins d'occasions de développer leur force musculaire que les hommes.

⁶⁴ « *Much of the muscle size differences between males and females result from disparities in fiber growth rather than fiber number.* » (Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 216.)

⁶⁵ Il est important de « *remember that the amount of variation among men and among women is grater than that between the sexes* ». (*Ibid.*, p. 218.)

comprendre la sexualité humaine au prisme d'une seule discipline clinique ou académique. En fait, il appert qu'on surestime grandement l'information fournie par l'étude des gènes, car les comportements humains sont très complexes. Il ne faut pas oublier que l'humain est un organisme, un processus actif. L'information génétique contenue sur l'ADN⁶⁶ ne se multiplie pas d'elle-même, elle ne se transmet pas d'elle-même. Fausto-Sterling rappelle : « *naked DNA cannot make a protein. DNA or genes don't make gene products. Complex cells do*⁶⁷ ». On doit tenir compte de la vie de la cellule, de son milieu. Ces cellules ont une histoire qu'on ne peut négliger. La vie d'une cellule est un phénomène complexe, des études laissent entrevoir qu'une cellule en développement peut avoir été stimulée à exprimer jusqu'à 8000 gènes⁶⁸. Ainsi, on ne peut pas lire le code génétique d'une personne comme s'il s'agissait des grandes lignes de sa vie. Il y a des interactions entre des variables, il y a des questions de probabilité. On doit considérer le fait que la cellule vit avec d'autres cellules, qu'elle participe à des organes, à des systèmes, à un organisme vivant. De surcroît, cet organisme complexe est inscrit dans un environnement, dans le cours de l'histoire. Selon la juriste spécialisée en éthique de la médecine Martine Rothblatt, « quelle que soit la finesse du décryptage sur le plan génétique, nous ne saurons jamais comment cela aurait évolué en l'absence de tout environnement, dans l'espace vide⁶⁹ ». En ce sens, on ne pourrait comparer la génétique des hommes et des femmes sans tenir compte de leurs interactions avec l'environnement ou sans rappeler qu'elle est tributaire de l'environnement. Pour la neurobiologiste Doreen Kimura, ne serait-ce que par la sélection naturelle, le code génétique est lié à l'environnement, puisque l'humain s'y adapte à long terme. Dans cette optique, à la lumière de la génétique, on ne conclurait pas à des différences essentielles ou fondamentales entre les hommes et les femmes, mais plutôt à l'influence de l'environnement sur l'état actuel de développement des hommes et des femmes.

⁶⁶ Acide désoxyribonucléique

⁶⁷ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 237.

⁶⁸ « *New work, suggesting that as many as 8,000 genes can be expressed in a developmentally stimulated cell, shows just how complex that microcosm can be.* » (Id.)

⁶⁹ Rothblatt, *L'apartheid des sexes*, p. 113.

Variations chromosomiques

Quand on se demande comment tracer absolument la différence entre les hommes et les femmes, on obtient souvent la réponse des chromosomes X et Y. Lorsqu'on étudie de façon sommaire la génétique, on apprend que les hommes ont les chromosomes sexuels XY et que les femmes ont les chromosomes sexuels XX. Bon nombre de gens pensent que la présence du chromosome Y est ce qui fait l'homme ; tandis que l'absence du chromosome Y fait, par défaut, la femme. On pourrait s'attendre à ce que l'existence de ces deux caryotypes mette fin au débat sur l'identité sexuelle biologique, mais il n'en est rien. L'analyse des chromosomes vient compliquer grandement l'étude de la distinction de l'homme et de la femme. Il y a des femmes qui ont les chromosomes XY et des hommes qui ont les chromosomes XX. Cela correspond à l'opposé du schéma traditionnel. Il semble donc que le chromosome Y ne soit pas la clef de la vérité sur les sexes. Même chez les hommes porteurs du caryotype XY, la taille du chromosome Y varie⁷⁰, puis aucune corrélation avec une plus grande ou une moindre masculinité n'a été établie. Il y a aussi une panoplie de possibilités de combinaisons chromosomiques. Des gens sont identifiés par les chromosomes XO, XXX, XXXX, XYY, XXYY, XXXY. Quel est « le sexe » de ces personnes ? Ces individus ne sont pas des cas d'exceptions rares : par exemple, un garçon sur 500 ou un garçon sur 1000⁷¹ serait porteur d'au moins un chromosome X supplémentaire⁷².

Les chromosomes X et Y peuvent aussi se morceler. Diverses parties peuvent se séparer ou se joindre. Les gens dont les caryotypes sont ainsi affectés peuvent être des « femmes normales », des « hommes normaux », ou des femmes et des hommes diversement touchés⁷³. Les caryotypes en question sont notamment :

⁷⁰ Gerald N. Callahan, *Between XX and XY, Intersexuality and the Myth of Two Sexes*, Chicago, Chicago Review Press, 2009, p. 62.

⁷¹ *Ibid.*, p. 63.

⁷² Ce nombre ne considère que les fœtus qui se rendent à terme. Par exemple, le caryotype 45X apparaît dans environ 0,8% des zygotes. Cette anomalie chromosomique est la plus fréquente chez les humains. Toutefois, seulement environ 3% de ces fœtus survivent à terme. (*Ibid.*, p. 64.)

⁷³ Les variations vont de : « *apparently normal females to, females with hypoplastic (underdeveloped) ovaries to Turner syndrome females, to females with vestigial streak ovaries, to females who look like males, to males with dysgenic testes, to normal males* ». (*Ibid.*, p. 66.)

446XXp-, 46XXq-, 46XXr, 46XXqi. Il y a beaucoup d'autres cas de figure. Le phénomène de non-disjonction⁷⁴ peut s'appliquer à n'importe quel chromosome, les chromosomes X et Y peuvent être concernés. Cela signifie que, par exemple, un spermatozoïde ou un ovule peut porter deux, trois, ou plusieurs chromosomes X. Les spermatozoïdes et les ovules peuvent en fait être porteurs de diverses combinaisons chromosomiques. Il arrive aussi qu'un spermatozoïde ou un ovule perde un chromosome X ou Y en cours de vie⁷⁵. De même, la perte, ou le gain, d'un chromosome X ou Y peut se produire après la fertilisation⁷⁶.

Chimères et mosaïques

Il y a des gens qui portent en eux des cellules qui sont d'un type chromosomique et des cellules qui sont d'un autre type chromosomique⁷⁷. Les cellules sont des entités vivantes, elles agissent de diverses façons, et ainsi quelqu'un peut être porteur de différentes combinaisons de chromosomes. Si on se fiait aux chromosomes pour déterminer le sexe de ces personnes, dirait-on qu'elles ont plusieurs sexes ? Ces gens sont appelés, dans le jargon scientifique, des mosaïques et des chimères. Les personnes mosaïques⁷⁸ se sont développées à partir d'un seul zygote, comme la majorité des gens. Le monde des mosaïques est diversifié. Par exemple, quelqu'un peut porter trois caryotypes différents au niveau des chromosomes sexuels. Les cellules de cet individu pourraient être codées par 46XY/45X/46XX ou par 45X/46XX/47XXX. Les personnes chimériques⁷⁹, quant à elles, se sont développées à partir de deux zygotes. Cela peut s'expliquer par le fait qu'un ovule ait deux noyaux. Au lieu de se diviser en deux individus, ce zygote se développe en un individu qui a des cellules, par exemple, XX et XY. Les chimères peuvent aussi être expliquées par le fait que deux zygotes fusionnent pour former un fœtus. La personne aura, elle aussi, deux

⁷⁴ Callahan, *Between XX and XY*, p. 66.

⁷⁵ *Id.*

⁷⁶ *Id.*

⁷⁷ Il peut aussi y avoir un nombre différent de chromosomes dans les cellules du corps d'une personne.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 67.

⁷⁹ *Id.*

types de cellules avec leurs caryotypes respectifs. Le cas de Michael, comme l'explique Callahan, illustre bien ce phénomène : lorsque sa mère est tombée enceinte, « *she carried two fertilized eggs inside of her that would have become fraternal twins – one boy and one girl. Instead, those twins joined and became a single being. Michael even had two blood types – B-positive and O-positive*⁸⁰ ». Il y aurait aussi d'autres façons⁸¹ d'expliquer le développement de chimères, mais les deux que nous avons mentionnées sont les plus fréquentes. On ignore combien d'entre nous sont des chimères, parce que cela n'est souvent pas remarqué. On ne fait pas une analyse des chromosomes sexuels de tous les bébés qui naissent, et la présence de divers caryotypes peut très bien passer inaperçu chez un individu. Lorsqu'une personne chimérique a des glandes sexuelles différentes de l'habitude, alors on peut le remarquer.

Mutantes

Par ailleurs, il n'y a pas que des gènes portés sur les chromosomes X et Y qui soient impliqués dans le développement sexuel du fœtus. Près de deux douzaines de gènes ont été identifiés, et il est sûr qu'il y en a plus⁸². Ces variations génétiques peuvent se traduire de différentes façons dans le corps des personnes. Des mutations dans au moins cinq différents gènes peuvent causer l'hyperplasie congénitale des surrénales (HCS)⁸³. Ceci entraîne, divers degrés de développement de pénis et de scrotum chez des femmes dont les chromosomes XX sont normaux. Le gène 21-hydroxylase « anormal », auquel est associé le développement d'un long clitoris est une des mutations les plus fréquentes chez les enfants. Il se trouve environ une fois sur 60 dans la population. Dans la ville de New York, il est présent chez une personne sur sept. Chez les Juifs Ashkenazi, c'est un bébé sur trois qui le porte⁸⁴.

⁸⁰ Callahan, *Between XX and XY Ibid.*, p. 81.

⁸¹ *Ibid.*, p. 67.

⁸² *Ibid.*, p. 98.

⁸³ *Congenital adrenal hyperplasia (CAH)*

⁸⁴ *Ibid.*, p. 99.

Mutation adolescente

D'un autre côté, il y a des enfants qui sont élevés comme des filles, jusqu'à ce qu'à l'adolescence, le clitoris deviennent un pénis et la barbe pousse⁸⁵. Ces individus, bien que portant les chromosomes XY, ne se sont pas développés en garçons durant la période fœtale et l'enfance. On connaît déjà une centaine de sortes de mutations pouvant expliquer ce phénomène partiel ou total d'insensibilité aux androgènes⁸⁶. À la puberté, sous l'action de la testostérone, les organes génitaux mâles et les attributs secondaires masculins se développent⁸⁷. À cette carence enzymatique correspond ce que d'aucun appellent un changement de sexe, tout au moins pour les personnes qui le vivent.

Potentialités ouvertes

L'idée selon laquelle les gènes déterminent nos comportements suscite beaucoup d'enthousiasme. Elle peut être réconfortante lorsqu'elle s'illustre dans les similarités familiales, elle offre une forme de transmission de soi qui permet une certaine immortalité⁸⁸. Les gènes rendraient possible la prévisibilité, la stabilité et l'inéluctabilité, car ce qui est déterminé génétiquement serait irréversible. En un sens, les gènes peuvent nous rendre fiers de nos descendance. En un autre sens, ils peuvent nous déresponsabiliser face à nos habitudes, à nos problèmes de santé, à nos comportements sociaux. Il pourrait être tentant de justifier les inégalités sociales entre les hommes et les femmes par des thèses génétiques.

Or, l'expression du code génétique est un phénomène très complexe. Il implique la transcription, la translation. De plus, diverses enzymes et types d'acides ribonucléiques interviennent dans la synthèse des protéines, et les

⁸⁵ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 78.

⁸⁶ « *When the androgens (the keys) are present but the receptors (the locks) have changed, nothing happens. The gene responsible for the normal production of androgen receptors is called AR, and it is on the X chromosome. Nearly one hundred different known mutations in AR cause partial or complete androgen insensitivity.* » (Callahan, *Between XX and XY*, p. 103-104.)

⁸⁷ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 84.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 61.

assemblages des chaînons sont très variés. Ce qu'il est d'autant plus difficile de démontrer, c'est que la modélisation du code génétique et des protéines serait effectivement la cause de l'expression de traits observables. De surcroît, une toute petite modification dans une partie du code génétique peut engendrer diverses séries de symptômes⁸⁹. Mais là encore, même si nous connaissons ce qu'une variation génétique peut engendrer comme symptômes, nous ne pouvons pas affirmer ce qui se déroulera chez un individu en particulier. Bien que nous comprenions le processus à l'échelle génétique ou moléculaire, nous ne pouvons pas prédire quelles manifestations physiologiques seront éprouvées par une personne. Fausto-Sterling affirme que les gènes seuls ne produisent pas les phénotypes⁹⁰. L'adulte dans toute sa complexité est le résultat d'un développement individuel qui incorpore l'ensemble de son bagage génétique, l'environnement et la chance⁹¹. Les gènes ne déterminent donc pas, au sens fort, le comportement humain. Il est certes ardu de tenir compte de la complexité de l'interaction entre les organismes humains et l'environnement tout au long de l'histoire. Cependant, il importe de le faire avec rigueur, car en tirant des conclusions faciles et hâtives on risquerait fort de servir les préjugés sexistes qui sont présents dans la société. Ceci reviendrait alors à condamner des catégories d'individus à certains rôles en faisant passer une situation sociale modifiable pour un déterminisme biologique fondamental. Ne perdons pas de vue le fait que l'organisme est modifié par les expériences, et que celle-ci dépendent en grande partie des décisions politiques qui structurent l'environnement dans lequel nous vivons.

En fait, les lois et les normes de notre milieu social semblent exercer des pressions sélectives sur la représentation génétique. À titre d'exemple pour

⁸⁹ Un exemple est illustré à la figure 3.4 dans Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 70.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 71.

⁹¹ « *Instead an individual's developmental and environmental history in combination with his or her total genetic endowment (all the genetic information encoded in the DNA), as well as chance, contribute to the final phenotype.* » Puis, en note : « (...) Estimates suggest that there is enough DNA in each of our cells to contain information for from ten thousand to fifty thousand different proteins. » (*Ibid.*, p. 71.)

illustrer ce phénomène, on peut mentionner l'expérience menée par des biologistes de l'Université de Binghamton sur un gène qui serait associé aux propensions à l'infidélité ou à la fidélité. Ce gène est présent sur le chromosome autant en version courte qu'en version longue. Les porteurs de la version longue seraient deux fois plus nombreux à avoir eu des aventures d'un soir. Or, dans les sociétés réprimant l'infidélité, la version courte du gène serait plus représentée, car les porteurs se reproduisent davantage, tandis que dans les sociétés où l'infidélité est tolérée, les porteurs de la version longue seraient plus représentés. « C'est ce qui est observé, d'une part, chez les Indiens Yanomamö d'Amérique du Sud qui tolèrent la promiscuité sexuelle et où s'observe une majorité de variantes longues ; d'autre part, chez les Kung d'Afrique du Sud où la tromperie est découragée, la variante courte est majoritaire. Où est la cause, et où est l'effet ? La donnée biologique rétroagit probablement sur les lois sociales, si bien que les influences réciproques entre gènes et société ne peuvent plus vraiment être séparées⁹². » Nous voilà revenus à l'idée selon laquelle nature et culture ou génétique et politique ne peuvent pas être opposées, isolées ou distinguées.

1.4.3. Intersexualité

1.4.3.1. Occurrences de l'intersexualité

Il est étonnant d'apprendre que les mentions statistiques de cas d'ambiguïté en ce qui a trait à la détermination du sexe ne sont pas de l'ordre de un sur 1 000 000 ou de un sur 100 000, mais bien de un sur 1000⁹³ ou même de un à deux sur 100⁹⁴, selon les sources⁹⁵. On mentionne aussi que ce serait en fait « au moins 4%

⁹² Françoise Pétry (dir. publ.), « L'actualité des sciences cognitives, Infidélités : le mariage des gènes et des lois », *Cerveau et Psycho*, no 43 (janv.-fév. 2011), p. 11.

⁹³ Matthieu Villiers (dir. publ.), « Pourquoi est-il parfois si difficile de définir le sexe d'une personne ? », *Science et vie*, no 1108 (janv. 2010), p. 108.

⁹⁴ « 1.7 percent of all births [...] With varying degrees of intersexual development ». (Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 51.) ; 1,728 bébés vivants sur 100 (*Ibid.*, p. 53, tableau 3.2.).

des naissances qui présentent un certain caractère " intersexué "⁹⁶ ». Ces ambiguïtés ne s'évanouissent pas après un moment d'hésitation, alors imaginez combien de personnes cela représente au Québec, en France, aux États-Unis. Il est frappant que le public et le réseau médical soient davantage au courant de phénomènes médicaux bien plus rares que celui-ci. Gerald N. Callahan est un médecin et chercheur spécialisé en pathologie, voici sa réaction à cet effet : « *I was amazed by that number. I was even more amazed by my ignorance of that number. I'm a pathologist, and I know a lot about disorders, diseases, and the things that generally make people different from one another. And I was very familiar with many disorders that affected far fewer people. How had I come so far and heard so little about these children*⁹⁷ ? » Néanmoins, les médecins ne se contentent pas de rester perplexes devant la naissance d'un enfant de sexe ambigu, ils opèrent impérativement le bébé afin que les organes, externes et internes, soient conformes aux attentes qui permettent d'opposer de façon dichotomique les pénis, scrotum et testicules aux vagin, vulve et ovaires.

1.4.3.2. Réaction médicale et gestion de l'intersexualité

Transformations

Je vais développer davantage sur la manière dont le corps médical encadre et traite l'intersexualité. Nous pouvons voir cette section comme étant une parenthèse dans l'argumentation. Il n'en demeure pas moins qu'elle nous renseigne grandement sur la conception scientifique de l'identité sexuelle qui est à l'origine de ces pratiques. En effet, pour palier à l'ambiguïté et pour assurer la correspondance avec le schème dichotomique des sexes, on « corrige » souvent la nature, car elle fait de temps à autres des pénis courts et des clitoris longs dont la distinction n'a rien d'une évidence. On « corrige » aussi la nature parce qu'elle

⁹⁵ « Selon cette étude [d'une équipe américaine], l'intersexualité concerne un peu moins de 2% des naissances ». (Vidal, *Féminin Masculin*, p. 74-75.)

⁹⁶ Rothblatt, *L'apartheid des sexes*, p. 19.

⁹⁷ Callahan, *Between XX and XY*, p. XI.

fait parfois des ambivalences au niveau de la fermeture des scrotums, de l'ouverture des vagins et de la localisation du méat urinaire à la base du pénis. La nature est également « corrigée » car elle fait occasionnellement des paires hétérogènes comportant un testicule et un ovaire ou même des paires dont la composition de chaque glande est un mélange de testicule et d'ovaire⁹⁸.

Tout cela paraît inacceptable aux yeux des médecins qui soignent par compassion et par humanisme. Bien que, ces opérations ne soient pas sans risque ni conséquence, on s'empresse de les pratiquer. On maintient cette façon de faire, écrit Fausto-Sterling : « *despite strong evidence that early genital surgery doesn't work : it causes extensive scarring, requires multiple surgeries, and often obliterates the possibility of orgasm*⁹⁹ ». Ces opérations sont imposées à ces tout jeunes corps pour les plier au principe selon lequel il ne peut y avoir que deux sexes distincts, tel un couple d'opposés : l'« homme » et la « femme ». Cette citation résume ce que pensait la célèbre équipe de travail de John Money au sujet de l'intersexualité : « *their patients required medical treatment because they ought to have become either a male or a female*¹⁰⁰ ». Ces corps, ces vies, ces identités sont formés au bistouri pour satisfaire notre exigence sociale de dualité sexuelle. Fausto-Sterling explique : « *infant genital surgery is cosmetic surgery performed to achieve a social result – reshaping a sexually ambiguous body so that it conforms to our two-sex system*¹⁰¹ ».

Quand il est « trop » long pour elle

Par exemple, considérons le cas particulièrement troublant des clitoris « trop » longs. D'une part, le fait de naître et de grandir avec un clitoris « trop » long n'entraîne aucune complication d'ordre fonctionnel. Fausto-Sterling l'affirme : « *downsizing an overgrown clitoris is simply not necessary*¹⁰². » Mais n'est-il pas interdit de pratiquer l'ablation ou la mutilation d'un organe sain ? Les

⁹⁸ Pour plus de détails sur les ovo-testicules, se référer à notre section : *Physionomie et glandes internes*.

⁹⁹ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 80.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 46.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 80.

¹⁰² *Ibid.*, p. 56.

opérations consistent à retirer complètement¹⁰³ le clitoris ou à couper la partie médiane¹⁰⁴ et recoudre les deux extrémités du clitoris. Elles ont des conséquences marquées sur la sensibilité et la capacité à éprouver du plaisir sexuel. Le clitoris est hautement innervé, cela le rend très sensible et excitable, il se gorge de sang, gonfle, s'érige. Comme le rappelle Callahan : « *much of the potential pleasure of adult intercourse lies inside that final bit of phallus still rooted in its native soil. But following most of these surgeries it isn't clear if what remains will still provide pleasure*¹⁰⁵. » Cette opération médicale non-nécessaire qui consiste à pratiquer l'ablation totale du clitoris ou sa mutilation partielle n'est pas sans nous rappeler les pratiques religieuses d'excision du clitoris qui sont pourtant interdites et condamnées. Il est paradoxal qu'une pratique semblable soit jugée comme étant tribale et criminelle d'un côté, puis soit entérinée scientifiquement dans un autre contexte. Nous laissons faire ces pratiques, et c'est ainsi que : « *a physicians' ideas about the appropriate size and look of female genitals thus sometimes leads to unnecessary and sexually damaging genital surgery*¹⁰⁶ ». Évidemment, ces opérations ne sont pas réversibles ; il faut croire que le clitoris est prétendu « trop » long *hors de tout doute*.

Assurément, tous préféreraient garder leurs jambes, leur langue ou leur doigts, même s'ils s'avèrent être plus grands que la moyenne. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour le clitoris, d'autant plus qu'il n'existe pas une règle nationale ou internationale au sujet de la longueur normale du pénis et du clitoris des bébés. Les médecins prennent donc des décisions variables et subjectives. Fausto-Sterling déplore que : « *doctors may use only their personal impressions to decide*¹⁰⁷ ». Quelques uns s'inspirent du « *Clitoral Index*¹⁰⁸ » ou du « *Phall-O-*

¹⁰³ La clitorectomie, c'est-à-dire l'ablation totale du clitoris, était la pratique principale environ jusque dans le milieu des années 1980. Ensuite, on a questionné cette approche drastique et sur l'importance de préserver une part du potentiel de stimulation sexuelle. (Callahan, *Between XX and XY*, p. 136).

¹⁰⁴ En plus de la coupe, une autre pratique fréquente de nos jours est le repli interne du clitoris, cela revient à le tordre et à le recoudre à l'intérieur pour faire disparaître cette excroissance. (Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 61.).

¹⁰⁵ Callahan, *Between XX and XY*, p. 123.

¹⁰⁶ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 60.

¹⁰⁷ *Id.*, figure 3.4.

¹⁰⁸ Callahan, *Between XX and XY*, p. 117.

*Metrics*¹⁰⁹ ». Cependant, ces tables ne sont pas utilisées systématiquement, leur utilisation ne constitue pas la norme. La plupart des médecins prennent les décisions en fonction de leur appréciation personnelle de ce que doit être un pénis ou un clitoris. De plus, il y a un facteur pratique qui pèse lourd dans la balance du choix. En effet, la tâche médicale qui consiste à fabriquer un vagin est difficile, mais c'est peu dire comparativement à la tâche qui consiste à construire un pénis. Ainsi, on préférera souvent couper un pénis « trop court » et fabriquer un vagin avec un bout d'intestin, plutôt que de tenter de modeler un pénis « normal ». Dans les mots de Fausto-Sterling : « *Surgeons aren't very good at creating the big, strong penis they require men to have*¹¹⁰. » On remarque encore une fois que l'appréciation subjective qu'a le médecin de la forme, de la taille, de la discrétion ou de la puissance que devrait avoir l'organe sexuel est déterminante dans les prises de décision qui ont trait à l'opération. « Dans 90% des cas, c'est le sexe féminin qui est choisi lors de la " correction " médicale¹¹¹. » S'agit-il d'une décision scientifique lorsqu'on préfère « fabriquer » une fille sans clitoris et sans ovaire plutôt que de laisser un garçon avec un très petit pénis ? Ajoutons que pour ce qui est de l'importance d'avoir un pénis « assez gros », il faut savoir que la taille du pénis à la naissance n'est pas nécessairement corrélée avec la taille du pénis à la puberté. Fausto-Sterling cite en ce sens Donahoe : « *phallus size at birth has not been reliably correlated with size and function at puberty*¹¹² ». Ainsi, il arrive que des médecins décident de couper à la naissance ce qui leur semble être un pénis trop petit pour faire un garçon, alors qu'à la puberté, ce pénis aurait très bien pu atteindre une taille « normale », cependant on vient créer une fille. Mais encore, pour souligner le caractère culturel de cette obsession de la taille du pénis, rappelons que : « *the Greeks thought the smaller penis to be more manly and sexy*¹¹³. »

¹⁰⁹ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p.59, figure 3.4.

¹¹⁰ *Id.*, figure 3.4.

¹¹¹ Michel Dorais, *Éloge de la diversité sexuelle*, Montréal, VLB, 1999, p. 43.

¹¹² Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 58.

¹¹³ *Id.*, note 55.

La loi du silence et le tabou

Précisons que jusque dans les années 1990¹¹⁴, les parents n'étaient même pas avisés du type d'anomalie et des motifs de l'opération. Fausto-Sterling explique : « *medical manuals and original research articles almost unanimously recommend that parents and children not receive full explanation of an infant's sexual status*¹¹⁵. » Ainsi, les manuels et les articles médicaux soutiennent que les parents et les enfants ne devraient pas recevoir l'explication de l'état effectif que le médecin connaît du bébé. Pourquoi cette loi du silence ? Dans ce contexte, les demi-vérités et les mensonges abondent. C'est l'intégrité physiologique de la personne et l'honnêteté médicale qui sont en jeu. Face à quelle crainte sacrifie-t-on ces deux valeurs tellement importantes ? Le manque de transparence des médecins face à l'intersexualité couvre peut-être la crainte que ce phénomène constituerait une menace, non pas tant pour l'individu, mais pour le reste de la société, étant donné que l'intersexualité viendrait ébranler la rigide croyance dans la structure dichotomique entre homme et femme. Cette façon d'opérer au plus vite, de considérer une naissance intersexuelle comme une urgence médicale¹¹⁶ à laquelle il faut incessamment remédier, donne à penser qu'on veut masquer le phénomène. C'est l'avancement des connaissances en matière de chirurgie et de prescription hormonale qui permet aux médecins de traiter les intersexuels dès la naissance. Bien entendu, il n'en a pas toujours été ainsi. Ces techniques chirurgicales ont vu le jour dans les années 1950¹¹⁷ et ces thérapies hormonales sont le fruit des années 1930¹¹⁸. C'est dire que le sort des intersexuels n'a pas toujours été « réglé », comme il l'est aujourd'hui par le réseau médical.

Ces pratiques médicales expéditives sont justifiées par la volonté d'éviter à l'enfant et à ses proches des souffrances psychologiques. On peut quand même

¹¹⁴ Callahan, *Between XX and XY*, p. 118.

¹¹⁵ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 64.

¹¹⁶ « *Medical emergency* » (...) « *according to current treatment standards, there is no time to waste in quiet reflection or open-ended consultations with the parents.* » (*Ibid.*, p. 45.)

¹¹⁷ « *By the 1930s (...) they were working on "the surgical and hormonal suppression of intersexuality"*. (*Ibid.*, p. 40.)

¹¹⁸ « *Improvements in surgical technology, especially since 1950, began to enable physicians to catch most intersexuals at the moment of birth* ». (*Ibid.*, p. 44.)

penser qu'il serait toujours préférable que les personnes concernées obtiennent toute l'information de la part de l'équipe médicale et qu'elles soient avisées que les opérations ne sont pas faites parce qu'elles seraient requises sur le plan physiologique¹¹⁹. Le fait que ces opérations peuvent enrayer la possibilité d'avoir des orgasmes¹²⁰ devrait être pris en compte dans la décision. Si on souhaite que la personne principalement touchée puisse prendre part au choix, il faudrait certes la laisser grandir un peu avant de parler d'opérations.

Pourquoi ne pas différer les opérations ?

De même, il serait aussi préférable de différer les opérations à un âge plus avancé pour des raisons physiologiques. Cela permettrait de limiter le nombre d'interventions nécessaires, puisque les enfants grandissent et que les corps changent, puis de minimiser les cicatrices. Ce délai donnerait aussi la chance aux personnes concernées de consulter des intersexuels devenus aujourd'hui adultes, de même que des parents d'intersexuels qui auraient pris diverses décisions face à la question des opérations. Il importe aussi de mentionner que les opérations faites sur les enfants en bas âge ont de lourds impacts sur le plan psychologique. Par exemple : « *an intersexual man pointed out to me that one method of measuring penile growth and function in intersex boys involved the doctor masturbating the boy to achieve erection*¹²¹ » et « *young girls who receive vaginal surgery suffer similarly invasive practices (...) when an infant or toddler is operated on, parents are taught to insert a dildo so that the newly built vagina won't close*¹²² ». Dans l'évaluation de la santé psychologique des intersexuels, il a été soulevé que cette dilation vaginale répétée et forcée, lorsqu'elle est faite sur les enfants en bas âge, était vécue comme une violation de l'intégrité corporelle¹²³. Dans le même ordre d'idée : « *Van der Kamp et al. report that nine out of ten adult women who had*

¹¹⁹ Sauf dans les rares cas où l'abdomen du bébé n'est pas formé suffisamment pour s'être refermé. « *With the exception of a few conditions such as cloacal exstrophy* ». (Callahan, *Between XX and XY*, p. 157.)

¹²⁰ « *It often obliterates the possibility of orgasm* ». (Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 80.)

¹²¹ *Ibid.*, p. 86

¹²² *Id.*

¹²³ *Ibid.*, p. 87, note 42.

*undergone vaginal reconstruction felt that such operations should not be done until early adolescence »*¹²⁴.

Le fait de ne pas opérer un enfant intersexuel ne l'empêche pas de se faire opérer plus tard, ni ne limite significativement ses options d'opérations¹²⁵. Au contraire, cela lui ouvre davantage d'options d'opérations, car il aura conservé les tissus et les glandes qu'il avait, et pourra choisir de se faire opérer vers un sexe ou vers l'autre, s'il le souhaite. On sait que les traitements faits à des patients plus âgés réussissent bien¹²⁶, puis d'aucun refusent tout traitement et mènent une vie épanouie¹²⁷.

En somme, on peut dire que dans l'empressement à faire disparaître ce qui ne concorde pas avec nos attentes dichotomiques en matière de sexe, l'approche médicale des intersexuels faillit à considérer l'intérêt de la personne dont la chair sera modifiée. Elle n'a peut-être pas les organes qu'on souhaite attribuer à la femme ou à l'homme, mais c'est un humain qui devrait pouvoir exister en toute dignité sans se faire imposer des opérations douloureuses et variablement dommageables. C'est probablement un phénomène subjectif ou culturel que de considérer une naissance intersexuelle comme une tare à corriger. Il semble que dans la Grèce et la Rome antique, on ne considérait pas nécessairement ou strictement cela comme un problème ou une expérience négative¹²⁸.

Catégorisation binaire forcée

Parmi les critères incitant les médecins à faire d'un bébé intersexuel un garçon ou une fille, on retrouvait souvent la possibilité, rendu à l'âge adulte, de pouvoir pénétrer un vagin ou d'avoir un vagin pouvant être pénétré¹²⁹. Puis, parmi les critères indiquant aux médecins si le choix de l'opération, ayant fait un garçon ou une fille de l'intersexuel, avait été le bon, on vérifiait si rendu à l'âge adulte, il

¹²⁴ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 94.

¹²⁵ Callahan, *Between XX and XY*, p. 157.

¹²⁶ « Even Dewhurst and Gordon, who are adamant about the importance of very early treatment, acknowledged great success in « changing the sex » of older patients. » (Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 93.)

¹²⁷ Pour plus de détails, voir *Ibid.*, p. 94-95.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 41.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 57.

était devenu hétérosexuel ou homosexuel¹³⁰. Il est inutile de souligner dans quel cas il s'agissait d'un signe de succès et d'un signe d'échec. Les luttes du mouvement des droits gais et lesbiens ont fait un pas pour que soit reconnu l'humanité des personnes intersexuelles¹³¹. Malgré ces efforts des dernières dizaines d'années, « l'intersexualité reste aujourd'hui considérée comme une anomalie qu'il est nécessaire de corriger¹³² ». Jusqu'à tout récemment, le consensus médical demeure l'assignation d'un des deux sexes pour chacun. Callahan rapporte que : « *in the summer of 2006, the Lawson Wilkins Pediatric Endocrine Society and the European Society for Paediatric Endocrinology gathered together. Their report appeared in 2007 as the " Consensus Statement on Management of Intersex Disorders "*¹³³. » Toute une équipe de spécialistes est à l'œuvre : « *the core team should consist of pediatric endocrinologists, surgeons, urologists, or gynecologists, psychologists/psychiatrists, geneticists, neonatologists, social workers, nurses, and medical ethicists*¹³⁴. »

Bref, s'il est une règle qui domine en matière d'intersexualité, c'est bien celle de l'intelligibilité culturelle de notre système à deux sexes.

1.4.4. Hormones

Hormones à tout faire

On parle à tort de l'œstrogène et de la testostérone comme étant des hormones sexuelles, des « *sex hormones* ». L'œstrogène est plutôt une famille qui regroupe diverses hormones, et la testostérone est une des hormones de la famille des androgènes. Les androgènes et les œstrogènes font partie du groupe des hormones stéroïdes¹³⁵. On aurait pu leurs donner le titre d'hormones de

¹³⁰ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 72.

¹³¹ Callahan, *Between XX and XY*, p. 160.

¹³² Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne revillard, *Introduction aux Gender Studies*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008, p. 26.

¹³³ Callahan, *Between XX and XY*, p. 115.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 116.

¹³⁵ Hormones ayant la structure d'un stérol

croissance. Dans ce groupe des stéroïdes, les hormones se ressemblent chimiquement et sont inter-convertibles. Divers organes peuvent synthétiser les hormones sexuelles, et encore plus nombreux sont les organes qui répondent à leur présence. Leur quantité ou concentration sont variables, et elles peuvent affecter les tissus de différentes façons¹³⁶. Elles produisent des effets sur l'ensemble des systèmes du corps. On néglige systématiquement les fonctions qu'ont ces hormones au niveau des os, des nerfs, du sang, du foie, des reins, du cœur¹³⁷. Dans les années 1930, on savait déjà qu'elles produisent une myriade d'effets.

Il est d'autant plus étrange que dès le départ, on leur ait donné le nom d'« hormones sexuelles », car on savait aussi déjà que leur présence n'était pas exclusive à un sexe ou à l'autre. En 1928, on avait trouvé et isolé des hormones femelles chez les mâles, mais on avait présenté la chose comme étant anormale. En 1931, on avait trouvé des hormones mâles chez des femelles. Quelques années après, on confirmait la réciproque. Malgré la reconnaissance, dans l'édition de 1939 du *Sex and Internal Secretions*¹³⁸, de la présence de l'hormone mâle dans les corps des femmes et de l'hormone femelle dans les corps des hommes, on maintient le refus d'en redéfinir le concept. En effet, les chercheurs sont convaincus que les hormones sexuelles sont la clef des différences fondamentales qu'ils voient entre les hommes et les femmes. Ils sont convaincus et ils entendent trouver des expériences pour les appuyer. Puis on comprend aisément qu'il y ait des intérêts politiques et monétaires¹³⁹, pour d'aucuns, de financer de telles recherches.

¹³⁶ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 193.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 187.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 178.

¹³⁹ Le marché des hormones est très lucratif, les compagnies veulent aider à prévenir l'effritement de la masculinité ou de la féminité ; ce qui correspond à l'idéal politique conservateur des rôles sociaux. Par ailleurs, la pilule contraceptive n'a pas été conçue pour l'émancipation des femmes, mais pour faire en sorte qu'il y ait : « *more children from the fit, less from the unfit* ». (*Ibid.*, p. 176.) L'œstrogène et la progestérone sont les médicaments les plus utilisés. (*Ibid.*, p. 147.)

Marqueurs

Même confrontés aux données, moult de ces chercheurs ont refusé de remettre en cause leur conviction à l'effet que l'homme et la femme soient biologiquement opposés et que cette opposition soit illustrée par l'opposition entre les hormones sexuelles. Ils continuent d'affirmer que l'œstrogène est l'hormone femelle et que la testostérone est l'hormone mâle¹⁴⁰. On pourrait dire que les sciences de la vie et l'industrie pharmaceutique ont créé les hormones sexuelles particulières à chacun des deux sexes. On s'est entendu pour appeler androgènes la famille des hormones sexuelles masculines et œstrogènes la famille des hormones sexuelles féminines. Le mot « androgène » signifie « pour construire un homme », le mot « œstrogène » signifie « pour créer un utérus »¹⁴¹. Or, l'action des hormones sexuelles est bien plus complexe qu'une illustration réductrice de différences entre les hommes et les femmes. Ces concepts semblent avoir largement été créés et nommés, à l'image et à titre de fondement des croyances populaires sur les sexes. Cette nomenclature et cette classification des hormones sexuelles a pour résultat et a pu avoir pour but (nous avons précédemment présenté le phénomène de réduction de ces hormones à leur seule fonction sexuelle) la perpétuation des inégalités entre les hommes et les femmes. Les attentes des chercheurs ayant tout de même été déçues par ces résultats ambivalents en matière de distinction entre les hommes et les femmes par les hormones, ils ont tenté de préserver le statut distinctif des glandes sexuelles que sont les testicules et les ovaires. On essaiera de poser ces glandes comme symboles et fondements de la différence sociale entre les deux sexes, comme on l'a fait avec les hormones sexuelles. Cette éloquente citation d'un médecin illustre bien cette idée : « *woman is a pair of ovaries with a human being attached, whereas man is a human being furnished with a pair of testes*¹⁴² ». Évidemment, la conclusion politique à tirer de cela, comme l'explique le sociologue Steven Goldberg, est que : « *men and women differ in*

¹⁴⁰ Ainsi, de nos jours, on peut encore lire sur les sites populaires d'information : « Les hormones sexuelles ce sont elles qui font que l'on est un homme ou une femme ». (Aufeminin, *Les hormones sexuelles*, [En ligne], <http://aufeminin.com/fiche/couple/f8053-les-hormones-sexuelles.html> (page consultée le 15 août 2012).)

¹⁴¹ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 188.

¹⁴² Citation de Rudolf Virchow dans Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 90.

*their hormonal systems... every society demonstrates patriarchy, male dominance and male attainment. The thesis put forth here is that the hormonal renders the social inevitable*¹⁴³. »

Glissements réductionnistes

Cependant, nous allons voir que rien n'est simple dans le monde des hormones humaines, et qu'« à l'évidence, prétendre que c'est la testostérone qui fait les hommes compétitifs et agressifs tandis que les œstrogènes rendent les femmes émotives et sociales, relève d'une vision simpliste, bien loin de la réalité biologique¹⁴⁴ ». Précisons d'abord qu'il y a « une grande diversité d'un sujet à l'autre dans la production et la sensibilité aux hormones sexuelles¹⁴⁵ ». Nous allons nous intéresser aux phénomènes de menstruation et de ménopause pour mieux comprendre ce qui limiterait la femme ou ce qui ferait d'elle un être d'émotions. Nous allons également analyser plus en détail les liens entre l'agressivité et la testostérone, puis entre la systématisation et la testostérone. La systématisation serait associée à un certain fonctionnement du cerveau influencé par l'exposition du fœtus à la testostérone. Cette aptitude s'illustrerait par le choix de certains jouets et le succès dans les métiers scientifiques.

Les femmes sont dérégées par les hormones ; la menstruation

Aurions-nous raison de croire que le comportement des femmes est spécifiquement déterminé par des variations hormonales ? Il est important de s'attarder à la façon dont est reconnue la menstruation et ses symptômes par les médecins, car cela a des répercussions fondamentales sur la vie sociale des personnes sujettes à la menstruation. Si une personne est blessée et perd du sang, nous nous attendons à ce qu'il y ait un certain trouble émotionnel. Pourquoi, est-ce qu'on ne considère pas de la même façon un trouble émotionnel qui se produit pendant la menstruation ? Pourquoi est-ce que dans le premier cas la réaction est saine, tandis que dans le second elle serait hystérique ? Certes, dans le second cas

¹⁴³ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 91.

¹⁴⁴ Vidal, *Féminin Masculin*, p. 54.

¹⁴⁵ *Id.*

il s'agit d'une hémorragie interne contrôlée, mais tout de même, ce n'est pas anodin. Dans le premier cas, on semble admettre que la douleur puisse marquer le comportement de la personne, mais dans le second on parle d'un syndrome lié aux fonctions sexuelles. Qu'est-ce qui permet d'affirmer que dans ce cas, les hormones qui sont impliquées dans un trouble émotionnel ne sont pas les mêmes que dans le premier cas et qu'elles sont spécifiquement sexuelles ? Est-ce qu'il y a une réaction émotionnelle « normale » à la menstruation ? Puis qu'en est-il du « bon » comportement féminin durant la période prémenstruelle, menstruelle ou en dehors de ces périodes ; est-il lui aussi attribuable aux hormones, ou bien est-ce seulement les « mauvais » comportements qui y sont liés ? On attribue souvent la cause d'un trouble émotionnel qui se produit pendant la période menstruelle aux hormones sexuelles. Toutefois, cela n'est pas vraiment justifié, car on n'a pas identifié le marquage d'une hormone précise avec un champ de comportement émotionnel précis¹⁴⁶. De plus, la réponse aux traitements placebo ne s'est pas avérée moins bonne que la réponse aux traitements médicaux¹⁴⁷. N'oublions pas de mentionner que personne n'a émis l'hypothèse selon laquelle ce pourrait être la fluctuation mensuelle du taux de testostérone chez la femme qui cause un trouble émotionnel¹⁴⁸.

Par ailleurs, la rigueur des études sur le syndrome prémenstruel laisse à désirer : souvent on se contente d'y réunir pour le diagnostic l'ensemble des symptômes qui peuvent se produire pendant les menstruations¹⁴⁹. De plus, ces

¹⁴⁶ Certains biologistes pointent du doigt une déficience en progestérone, d'autres une déficience en vitamine B-6, une rétention de fluides ou un faible taux de glucose sanguin. (Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 96.) Plus récemment, on écrit que la cause pourraient être un excès d'œstrogènes, une insuffisance de progestérone, la fluctuation de ces hormones ou la fluctuation des neurotransmetteurs dans le cerveau. On mentionne encore la rétention d'eau, on parle d'un possible traitement par un apport en vitamine B-6, on traite de l'importance de privilégier les sucres lents. Passeport santé, *Syndrome prémenstruel*, [En ligne], http://www.passeportsante.net/fr/Maux/Problemes/Fiche.aspx?doc=syndrome_premenstruel_pm (page consultée le 15 août 2012), p. 1-7.

¹⁴⁷ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 100.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 105.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 97. Par ailleurs, les définitions les plus récentes vont comme suit : « un ensemble de symptômes physiques et émotionnels ». La liste est longue et présente peu de spécificité : « humeur changeante, irritabilité, anxiété, difficulté à se concentrer, sensation d'abattement ou de dépression ; une fatigue prononcée ; des troubles du sommeil ; des maux de tête ou des migraines ; une baisse du désir sexuel ; des fringales pour des aliments sucrés ou salés ; des crampes

études posent d'emblée des valeurs divergentes pour la durée et la période prémenstruelle¹⁵⁰. Il y a aussi beaucoup de variations quant aux listes de symptômes qui sont utilisées dans les études. Par le fait même, il y a de grandes divergences au niveau des pourcentages de personnes atteintes et de l'intensité des symptômes. Les comparaisons culturelles et ethniques ne sont généralement pas faites dans les études sur la menstruation¹⁵¹. Malgré ces inconsistances méthodologiques, il demeure que le syndrome prémenstruel est couramment reconnu comme une indication de la différence entre le fonctionnement « normal » de l'appareil reproducteur masculin et le dysfonctionnement ou le désordre de l'appareil reproducteur féminin¹⁵². Toutefois, ce qui ressort le plus des études au sujet de la menstruation, c'est que nous n'en savons pas assez à ce sujet pour comprendre un mécanisme et le traiter de façon appropriée¹⁵³. De surcroît, les études sur les menstruations sont faites dans le sens où l'on cherche les causes biologiques et hormonales d'états émotionnels, comportementaux et sociaux. Or, n'est-il pas possible, que dans le cas du syndrome prémenstruel, le rapport de causalité se fasse dans le sens inverse ou bien en rétroaction avec le milieu social¹⁵⁴ ? La surexcitation, l'épuisement, le voyage, le stress peuvent

abdominales ; des douleurs musculaires ; des symptômes causés par de la rétention d'eau : gonflement du bas-ventre, seins sensibles et gonflés, mal de jambes ou jambes lourdes, prise de poids ; poussée d'acné ». (Passeport santé, *Syndrome prémenstruel*, p.1-2.)

¹⁵⁰ Dans les études, on utilise pour évaluer les symptômes du SPM des périodes d'une journée, de deux journées, d'une semaine, de trois semaines. (Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 98.) Dans un contexte plus récent, on explique encore que les symptômes « surviennent habituellement de 2 à 7 jours avant les règles (parfois jusqu'à 14 jours) », puis qu'ils « prennent généralement fin avec l'arrivée des règles ou dans les quelques jours qui les suivent ». On comprend que la durée en question est très variable. Paradoxalement, on peut aussi lire qu'une « nouvelle classification de l'*International Society for Premenstrual Disorders* clarifie la situation » : « les symptômes doivent être totalement absents durant au moins 1 semaine par mois » ! (Passeport santé, *Syndrome prémenstruel*, p.1.)

¹⁵¹ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 99.

¹⁵² *Ibid.*, p. 98-99.

¹⁵³ « Les critères pour établir le diagnostic de syndrome prémenstruel sont longtemps restés mal définis. » « On comprend encore mal les causes exactes de ce phénomène. » « L'efficacité des traitements varie d'une femme à l'autre. Des solutions peuvent fonctionner à merveille pour certaines femmes et ne donner aucun résultat pour d'autres. » (Passeport santé, *Syndrome prémenstruel*, p.1-3.)

¹⁵⁴ « (...) another piece of the medical model of human behavior, the belief that biology is primary, that hormonal changes cause behavioral ones, but not vice versa. Most researchers use such a linear, unicausal model without thinking about it. Their framework is so much a part of their belief system that they forget to question it. Nevertheless it is the model from which they work, and failure to recognize and work sceptically with it often results in poorly conceived research

modifier, la présence, la durée, l'intensité des menstruations¹⁵⁵. N'est-il donc pas évident que les émotions, réflexions ou comportements peuvent avoir des répercussions sur la biologie et les hormones ? En ce sens, peut-être que l'anticipation négative de la venue des menstruations entraîne des symptômes du syndrome prémenstruel dont la responsabilité est attribuée aux hormones sexuelles. Par contre, cette orientation de recherche est vraisemblablement négligée¹⁵⁶.

Les femmes sont dérégées par les hormones ; la ménopause

Qu'en est-il au juste de la ménopause ? Est-on en mesure de distinguer de la perception de la signification de l'arrêt des menstruations des problèmes physiques spécifiques ? Nous n'avons probablement pas encore saisi dans toute sa complexité le déroulement de l'activité hormonale lors de la transition vers la ménopause. Contrairement à la croyance répandue selon laquelle la ménopause correspond à l'arrêt de la production d'hormones, la ménopause est un processus graduel et complexe de fluctuations des taux de diverses hormones. Ces hormones sont, par exemple, l'œstrone, l'œstradiol, l'œstriol, la progestérone, la testostérone, l'androstenedione (un précurseur biochimique de la testostérone). Il y a aussi une variation quant aux origines des hormones, c'est-à-dire une diminution de la production par les ovaires et une augmentation de la production par les surrénales¹⁵⁷. Alors que les hormones de la famille des œstrogènes ont tendance à diminuer en concentration, d'autres hormones augmentent en concentration, particulièrement la FSH¹⁵⁸ et la LH¹⁵⁹. Ces changements de concentration hormonale peuvent être observés huit ans avant la ménopause. Il ne

combined with implausible interpretations of data. » (Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 100-101.)

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 105.

¹⁵⁶ « *Once again we encounter the failure of a simple linear model of biological causation, and must struggle instead with a more complex conceptualization in which mind, body and culture depend so inextricably on one another that allegedly straightforward studies, ones claiming to find single causes for cyclic behavior, must be looked upon with deep suspicion.* » (*Ibid.*, p. 101.)

¹⁵⁷ *Adrenal gland. Ibid.*, p. 114.

¹⁵⁸ Hormone folliculo-stimulante, hormone dont la fluctuation marque les cycles ovarien et menstruel.

¹⁵⁹ Hormone lutéinisante, hormone dont la fluctuation marque les cycles ovarien et menstruel

faut pas non plus négliger le fait que la ménopause se produit au sein d'un mécanisme de vieillissement et qu'il est difficile de distinguer ce qui relève de l'une ou de l'autre¹⁶⁰. Il est frappant de constater qu'entre les femmes en période de ménopause et les autres femmes, il n'y a qu'une faible différence de pourcentage à al faveur des femmes en périodes de ménopause qui déclarent souffrir des symptômes réputés traditionnels de la ménopause (bouffée de chaleur, sueurs...). On parle d'un pourcentage d'écart aux environs de 12% chez les femmes d'origine caucasienne¹⁶¹. Avec l'image sociale que nous avons de la ménopause, on pouvait s'attendre à un chiffre beaucoup plus significatif.

Un symptôme qu'éprouvent certaines femmes en ménopause est la sécheresse vaginale. Afin de traiter ce phénomène qui peut rendre la pénétration vaginale douloureuse, certaines femmes prennent de l'œstrogène, d'autres utilisent des crèmes ou gelées, d'autres maintiennent une activité sexuelle assidue. Il est intéressant de constater que dans cette dernière solution – demeurer active – c'est le comportement qui influence la physiologie, la biologie. Il serait aussi pertinent de savoir comment est perçue la ménopause dans les sociétés non-occidentales. Est-ce que la signification accordée aux menstruations et aux hormones sexuelles influence la façon dont est vécue la ménopause ?

Testostérone : la suprématie agressive de l'homme

Du côté de la distinction masculine, la testostérone est particulièrement ciblée. Un spécialiste de renommée mondiale en matière de testostérone la nomme « l'hormone des héros, des brutes et des amants »¹⁶². Elle représenterait la clef de l'agressivité entre pairs, de la compétitivité dans le sport, de la combativité au travail¹⁶³. Mais y a-t-il vraiment des évidences scientifiques permettant de fonder ces propos ? Des études scientifiques dans ce domaine ont

¹⁶⁰ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 116.

¹⁶¹ « (...) only 28% of Caucasian women (...) identified as postmenopausal « reported traditional menopausal symptoms (...) while in non-menopausal control, 16% in Caucasians ». (*Ibid.*, p. 117.)

¹⁶² « [S]elon les termes de William Dabbs de l'Université d'État de Géorgie, aux États-Unis, l'un de ses spécialistes mondiaux ». (Françoise Pétry (dir. publ.), « La testostérone : l'hormone du pouvoir ? », *Cerveau et Psycho*, no 43, (janv.-fév. 2011), p. 36.)

¹⁶³ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 126.

servi à affirmer que les femmes n'ont pas suffisamment de testostérone pour performer en science, pour combattre dans l'armée, pour occuper une haute position administrative. Il importe particulièrement de s'assurer que ces études sont rigoureusement menées.

D'abord, soulignons le fait qu'un haut taux de testostérone dans le sang n'est pas nécessairement la cause d'un comportement agressif, puisque ce pourrait être l'inverse, c'est-à-dire que le comportement agressif pourrait entraîner la hausse du taux de testostérone. Malgré les apparences, la science n'a pas encore fourni de résultats probants¹⁶⁴. Il y a également un problème au niveau de la définition du comportement agressif, les cas variant d'une étude à l'autre. Par ailleurs, la compilation d'un ensemble de travaux montre que « la différence sexuelle dans l'agressivité physique est essentiellement due à un petit groupe de garçons et d'hommes dont le niveau d'agressivité est particulièrement élevé¹⁶⁵ ». Il faudrait tenir compte de ce phénomène avant de trancher en faveur d'une différence fondamentale entre les hommes et les femmes en ce qui a trait à l'agressivité. De plus, mentionnons que divers facteurs, tels que le moment de la journée, la présence d'une femme attirante, le fait d'être insulté ou bousculé par un inconnu, la manipulation d'une arme à feu, un succès, un échec, le fait de tenir son nouveau-né (ou une poupée parfumée)¹⁶⁶ et le stress¹⁶⁷, font varier la concentration de testostérone. Il a aussi été mis en évidence par une étude qu'une différence entre les sexes peut être nivelée si les « conditions expérimentales permettent de préserver l'anonymat, c'est-à-dire lorsque les pressions pour se conformer aux rôles sexuels traditionnels sont les plus faibles¹⁶⁸ ». Ceci pourrait venir corroborer l'idée selon laquelle une différence comportementale au niveau de l'agressivité peut être attribuable à la culture.

¹⁶⁴ « Si elle [la testostérone] est liée aux comportements agressifs, elle pourrait aussi bien en être la conséquence plutôt que la cause ». (Pétry, « La testostérone : l'hormone du pouvoir ? », p. 40.)

¹⁶⁵ Louise Cossette (dir. publ.), *Cerveau, hormones et sexe : des différences en question*, Montréal : Remue-ménage, 2012, p. 34.

¹⁶⁶ Pétry, « La testostérone : l'hormone du pouvoir ? », p. 39-40.

¹⁶⁷ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 131.

¹⁶⁸ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 35.

En somme, l'idée selon laquelle la testostérone cause l'agressivité n'est pas démontrée¹⁶⁹. De surcroît, il faudrait aussi tenir compte de la dynamique corporelle des différentes hormones, puis des interactions avec le milieu et les comportements. Nous ne sommes pas sans savoir que les dynamiques corporelles fonctionnent souvent en boucles rétroactives et systémiques, ce qui implique plusieurs variables.

Testostérone, XX et agressivité

Une autre manière d'aborder le lien entre hormone et agression est l'étude de l'environnement intra-utérin. De ce point de vue, ce sont les hormones entrant avant la naissance en contact avec le fœtus qui déterminent le comportement qui suivra, au niveau des jeux, de l'activité physique et de l'agressivité. On se demande donc si la présence accrue de testostérone dans l'utérus fera en sorte que se développe un être plus agressif, ou si la présence accrue d'œstrogène dans l'utérus fera en sorte que se développe un être moins agressif.

Sur cette question, nous n'avons pas accès à des cas autres qu'à ceux d'exposition accidentelle par le biais de la prise de médicaments par la mère, ou bien aux cas de traitement de l'hyperplasie congénitale des surrénales (HCS)¹⁷⁰. En effet, on ne prélève habituellement pas le sang d'un bébé qui n'est pas encore né¹⁷¹, et les chercheurs ne peuvent pas être sûrs que le niveau de testostérone qu'ils mesurent est effectivement celui qui agit sur le cerveau du fœtus¹⁷². Les études sur les cas de personnes atteintes d'HCS sont problématiques, car ces personnes sont traitées avec de la cortisone. Cette substance affecte l'humeur et l'hyperactivité ; or, ces éléments sont considérés dans les observations comme étant des signes de l'agressivité. Les filles atteintes d'HCS ont été opérées pour

¹⁶⁹ « Ces résultats ne permettent pas de conclure que la testostérone cause l'agressivité ». (Pétry, « La testostérone : l'hormone du pouvoir ? », p. 39.)

¹⁷⁰ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 133. *Adrenogenital syndrome (AGS)* ; l'appellation maintenant privilégiée est *congenital adrenal hyperplasia (CAH)*.

¹⁷¹ Cordelia Fine, *Delusions of Gender: How Our Minds, Society, and Neurosexism Create Difference*, New York, W. W. Norton, 2010, p. 107.

¹⁷² « researchers don't actually know for sure whether what they are measuring correlates well, or even at all, with the level of testosterone acting on the fetal brain » (*Ibid.*, p. 108, note 3.)

normaliser l'apparence de leur clitoris. Ces opérations peuvent marquer l'enfant et avoir une influence sur son comportement¹⁷³. Pour ce qui est des cas où la mère a pris des hormones pendant la grossesse, les recherches ne sont pas concluantes¹⁷⁴. Souvent, les hormones n'ont pas été prises en quantité significative par rapport au taux déjà présent dans le milieu utérin. D'autres part, on néglige systématiquement le fait que les femmes enceintes prenant ces hormones le font principalement parce qu'elles sont à haut risque de perdre l'enfant par une fausse couche, ou bien parce qu'elles sont atteintes d'une maladie chronique¹⁷⁵. Ces deux facteurs ne sont pas saisis dans le calcul de l'influence sur le milieu utérin, sur le fœtus et puis sur l'éducation de l'enfant. Bref, il n'y a pas d'étude qui permette de démontrer les influences des hormones prénatales sur le comportement de l'enfant, c'est-à-dire pour déterminer si un surplus de testostérone dans l'utérus donnera un enfant plus agressif ou si un surplus d'œstrogène dans l'utérus donnera un enfant moins agressif. Ainsi, qu'en est-il de la preuve du lien entre hormone et agression ?

Des études ont été réalisées sur les singes rhésus, toujours avec l'intention de démontrer le lien entre l'exposition prénatale aux hormones et l'adoption de comportements du sexe spécifique aux hormones. De la testostérone a été injectée à des mères enceintes de singes aux chromosomes XX. Les comportements étudiés chez les jeunes nées étaient : « *rough-and-tumble play, play initiation, and threats* »¹⁷⁶. Les observations étaient comparées à celles de jeunes singes femelles et mâles. Les résultats attribués aux singes de chromosomes XX, mais à qui on avait injecté de la testostérone dans le milieu utérin, se situaient entre les résultats obtenus par les mâles et ceux obtenus par les femelles. La conclusion tirée de cette expérience était qu'elle confirmait le rôle des hormones prénatales sur le développement de comportements « genrés » chez les singes, et l'extension au comportement humain s'en est suivie. Or, Fausto-Sterling souligne plusieurs problèmes entourant ces expériences et ces résultats. D'abord, le fait d'étendre

¹⁷³ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 136.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 138-139-140-141.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 140-141.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 143.

aux humains le résultat de ces études faites sur des animaux est toujours risquée. Ensuite, ces études ont été faites sur des singes en captivité, ce qui signifie que les comportements analysés sont peut-être propres aux singes élevés en captivité. Il est primordial aussi de se pencher sur l'influence de l'éducation donnée par la mère en ce qui a trait aux comportements « genrés » manifestés par les jeunes. En effet, les singes aux chromosomes XX, qui se sont développés dans un utérus soumis à des injections de testostérone, sont nés avec des organes sexuels mâles, un scrotum et un pénis petit, mais bien développé. Ainsi, il est fort probable que la mère ait élevé ces petites comme des petits, ce qui viendrait expliquer la masculinisation de leur comportement. Une citation tirée d'une étude sur ces singes illustre très bien le rôle de la mère : « *one can best characterize mothers of males as "punishers", mothers of females as "protectors", male infants as "doers" and female infants as "watchers". The mother plays a role in prompting the greater independence and activity that is typical of males*¹⁷⁷ ». En ce sens, il est possible que la masculinisation des singes à qui on a injecté de la testostérone prénatale s'explique par l'éducation donnée par de la mère, et non pas par l'action prénatale de l'hormone sur la configuration du cerveau des bébés singes.

Pour étayer cette idée selon laquelle il est primordial de s'intéresser aux facteurs sociaux, mentionnons notamment que des recherches ont tracé « un lien entre la testostérone et la délinquance, mais seulement chez les hommes ayant un statut économique faible¹⁷⁸ ».

Testostérone, agressivité et domination

En fait, c'est au niveau des études sur les rats que le lien entre testostérone et agressivité a été observé. Ces études ciblent des comportements de très grande agressivité qui s'observent fort peu en milieu sauvage, mais qu'on peut produire en laboratoire. Dans ces contextes, on peut observer une corrélation entre le taux de testostérone dans le sang et la conduite agressive entre des mâles qui sont dans

¹⁷⁷ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 143.

¹⁷⁸ Pétry, « La testostérone : l'hormone du pouvoir ? », p. 39.

une cage et reçoivent un choc électrique à la patte¹⁷⁹. Ici, la corrélation existe bien, mais il est difficile d'inférer de cela des principes sur la conduite social, car ce contexte n'est pas « normal ». De surcroît, ces phénomènes varient d'une espèce à l'autre. Par exemple, chez les gerboises et les hamsters, la femelle est aussi agressive que le mâle¹⁸⁰. Toute généralisation faite à partir du cas des rats de laboratoire serait donc hâtive et fort douteuse. Soulignons particulièrement le fait que les cerveaux des rats et des humains ne sont pas structurés de la même manière, qu'ils ne contiennent pas les mêmes proportions d'espace pour la pensée, les associations, l'analyse¹⁸¹. Chez le rat, l'espace dédié à l'odorat, à la vue, à l'ouïe, au toucher et au mouvement représente une large part du cerveau. Il serait sûrement hasardeux d'étudier les effets d'une exposition précoce à la testostérone sur le comportement des rats pour ensuite tirer des conclusions sur le comportement humain, étant donné que les cerveaux des deux espèces sont faits différemment et qu'ils ne fonctionnent pas de la même façon.

Bref, ce dont les études sur les primates et les humains témoignent, c'est que non seulement on ne peut pas affirmer que les hormones mâles soient la cause des comportements agressifs, mais aussi qu'on ne saurait démontrer une différence biologique entre les mâles et les femelles à l'égard du comportement agressif¹⁸². Il serait pertinent d'étudier les distinctions entre la fréquence de l'agressivité masculine et féminine. Cette fréquence pourrait s'expliquer par des différences situationnelles particulièrement en lien avec l'éducation et les attentes sociales, et non par des différences biologiques.

Ceci pourrait possiblement être corroboré par les études les plus récentes portant sur la testostérone et les comportements sociaux. D'après les recherches d'Ernst Fehr et ses collègues de l'Université de Zurich, la testostérone susciterait « un besoin de se hisser socialement, d'optimiser son statut auprès des autres ». Ce qui compterait, « ce ne serait pas l'agressivité en soi, mais la dominance

¹⁷⁹ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 147.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 148.

¹⁸¹ « a rodent brain, even expanded to suitably grand proportions, would serve a human extremely poorly indeed » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 103.)

¹⁸² Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 148.

sociale. Et cette dernière peut prendre des formes variées, qui vont de l'agressivité à la générosité¹⁸³. » Dans les tests, les femmes à qui on a administré de la testostérone ont été plus équitables, pas plus agressives¹⁸⁴. Ce serait donc un phénomène culturel qui donne à croire que la domination masculine doit se traduire par l'agressivité. La propension à l'équité a aussi été observée chez les hommes à qui on a administré de la testostérone. « Les participants qui avaient ainsi un niveau de testostérone artificiellement augmenté faisaient généralement de meilleures offres, plus justes, que ceux ayant reçu le placebo. Ils réduisaient ainsi le risque de voir leur offre rejetée¹⁸⁵. » Il est ressorti de ces études que la testostérone augmenterait la sensibilité au statut. Ceci illustre, une fois de plus, l'importance de prendre en compte l'environnement social. Phénomène encore plus marquant, on a vu que les participants qui croyaient avoir reçu la testostérone mais avaient reçu le placebo se distinguaient par des offres manifestement inéquitables. La croyance à l'effet que la testostérone cause des comportements agressifs, dominants ou égoïstes semble ici entrer en action. Le même phénomène a été observé dans les études auprès des femmes qui avaient cru avaler de la testostérone : ces dernières se sont comportées avec plus d'agressivité que celles qui avaient cru absorber le placebo¹⁸⁶.

Testostérone : la supériorité de l'homme en analyse systématique

Après avoir invoqué que les femmes manquaient de chaleur dans le sang et dans l'âme, que leur tête est trop petite, que leur utérus est trop gros, que leurs hormones sont trop aliénantes, qu'elles pensent avec leur cœur ou avec le mauvais

¹⁸³ Françoise Pétry (dir. publ.), « L'actualité des sciences cognitives, L'hormone des leaders », *Cerveau et Psycho*, no 37, (janv.-fév. 2010), p. 8.

¹⁸⁴ *Id.*

¹⁸⁵ PsychoMédia, *L'influence de la testostérone sur les comportements sociaux est à repenser*, [En ligne], <http://www.psychomedia.qc.ca/fonctionnement-psychologique/2009-12-10/1-influence-de-la-testosterone-sur-les-comportements-sociaux-est-a-repenser> (page consultée le 15 août 2012).

¹⁸⁶ Frédéric Lewino, *Donnez de la testostérone à une femme, elle sera plus détendue...* [En ligne], <http://www.lepoint.fr/sciences/2009-12-08/donnez-de-la-testosterone-a-une-femme-elle-sera-plus-detendue/2091/0/402834> (page consultée le 15 août 2012). Cette page comprend des références à des articles scientifiques de première main.

côté du cerveau¹⁸⁷, les scientifiques ciblent dorénavant la faible exposition intra-utérine à la testostérone pour expliquer les différences entre les hommes et les femmes. Cette divergence dans l'exposition précoce à la testostérone serait responsable d'écarts entre les performances des hommes et des femmes en mathématique et dans les domaines qui requièrent un traitement systématique d'information¹⁸⁸. Ainsi, à la suite de l'analyse du lien entre la testostérone et l'agressivité, nous allons maintenant nous pencher sur le lien entre la testostérone et les aptitudes en systématisation. On reconnaîtrait une personne portée sur la systématisation dans ses choix de jeux, de loisirs, de métiers.

Afin de mieux comprendre ce qui est sous-entendu dans le lien entre la testostérone, la préférence pour certains jouets et la compétence en science, présentons la position de Kimura, puisqu'elle reflète bien un point de vue très répandu dans le milieu scientifique.

Après avoir pris en compte l'expression génétique des chromosomes X et Y, l'explication majeure de la différenciation sexuelle serait l'action des hormones sexuelles. Ce serait donc les hormones sexuelles, particulièrement l'exposition précoce à celles-ci, qui déterminerait de manière irréversible nos comportements sexuels¹⁸⁹. De plus, l'exposition précoce aux hormones sexuelles ne ferait pas que déterminer les comportements sexuels, mais aussi l'ensemble des comportements sexuellement différenciés, tels que les jeux, les occupations préférées¹⁹⁰. Ces comportements dimorphiques correspondent au fait que les garçons jouent à la

¹⁸⁷ « For two millennia, « impartial experts » have given us such trenchant insights as the fact that women lack sufficient heat to boil the blood and purify the soul, that their heads are too small, their wombs too big, their hormones too debilitating, that they think with their hearts or the wrong side of the brain. (...) The list is never-ending. (Beth B. Hess, sociologist (1990) » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 99, note 1.)

¹⁸⁸ « [D]es hormones sexuelles, masculinisant ainsi le fœtus qui se développe (...) ces mêmes hormones, qui circulent dans le sang et qui modèlent les caractères sexuels physiques, agissent aussi sur le cerveau, créant des différences claires entre les sexes, à la fois sur le plan morphologique et sur le plan du comportement » (The European Dana Alliance for the Brain, *Cerveau de femme, cerveau d'homme : le point sur les différences*, [En ligne] http://www.dana.org/uploadedFiles/The_Dana_Alliances/European_Dana_Alliance_for_the_Brain/otherpublications-braingender_fr.pdf (page consultée le 15 août 2012), p.1.) « Personne ne conteste aujourd'hui que les hommes sont, en général, plus doués pour les raisonnements mathématiques et mécaniques, ainsi que pour les tâches visuelles où il s'agit d'imaginer la rotation d'un volume dans l'espace, ou la trajectoire d'un objet qui se déplace. » (*Ibid.*, p.4.)

¹⁸⁹ Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, p. 35.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 38.

construction et avec des véhicules, tandis que les filles jouent avec des poupées et des peluches¹⁹¹. Le cerveau des enfants serait structuré, par l'exposition prénatale à la testostérone, pour préférer certains jeux à d'autres. Le cerveau des garçons servirait mieux la pensée systématique, ainsi choisiraient-ils les jeux qui font plus appel à cette aptitude et ils auraient plus de succès dans les domaines scientifiques. Les chercheurs comme Kimura ont fait de l'exposition précoce à la testostérone leur explication de choix du nombre inégal d'hommes et de femmes en science¹⁹².

Kimura cite en effet des recherches selon lesquelles les hommes sont plus compétents et productifs que les femmes en science¹⁹³. Ce qui est le plus troublant, c'est qu'elle le fasse sans le moindre esprit critique, sans même laisser sous-entendre qu'il est possible que des facteurs politiques et sociaux constituent de meilleures explications à l'égard du nombre inégal d'hommes et de femmes en science. Même s'ils sont confrontés à l'évidence de l'impact culturel au détriment d'un déterminisme hormonal, ces chercheurs ne démordent pas et continuent de soutenir l'idée selon laquelle l'exposition précoce à la testostérone constitue le pouvoir déterminant. Par exemple, sachant que « les Eskimos (Inuits) sont apparemment une exception à la règle selon laquelle les hommes réussissent mieux les tâches d'ordre spatial que les femmes¹⁹⁴ », Kimura maintient sa position en faveur de la détermination hormonale des capacités de rotation spatiale et d'orientation. Bref, bien que cette explication du nombre inégal d'hommes et de femmes en science ne soit pas étayée par les faits¹⁹⁵, de nombreux scientifiques

¹⁹¹ Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, p.38..

¹⁹² « *fetal testosterone has become the explanation of choice for gender inequality in science.* (...) Doreen Kimura (...) » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 129-130.)

¹⁹³ « Par exemple, plusieurs études ont montré que les femmes scientifiques sont dans l'ensemble moins productives que leurs homologues masculins (Cole, 1987 ; Long, 1993). Elles « ont tendance à ne pas publier autant que les hommes de même âge professionnel, de même formation et de même spécialité » (Cole, 1987). La productivité et l'impact, qu'on peut mesurer par la fréquence des références aux travaux d'une personne par d'autres scientifiques (Rushton, 1989), sont des mesures critiques de la réussite en science. Les faits laissent penser qu'en moyenne, les femmes qui entrent effectivement dans le domaine des sciences réussissent moins bien que les hommes. » (Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, p. 93.)

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 77.

¹⁹⁵ « *Higher fetal testosterone in nonclinical populations has not been convincingly linked with better mental rotation ability, systemizing ability, mathematical ability, scientific ability, or worse mind reading* » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 130.)

n'hésitent pas à affirmer la supériorité des hommes en analyse systématique, et à conclure « avec certitude qu'il existe entre les sexes des différences substantielles et stables dans des fonctions cognitives¹⁹⁶ ».

Critiques liées à l'évaluation des aptitudes en systématisation

Nous allons maintenant présenter quelques critiques adressées à l'endroit des recherches faites sur l'explication hormonale des différences cognitives entre les sexes. D'abord, l'association entre la capacité à systématiser et la préférence pour certains jouets est douteuse. On peut se demander ce qui fait qu'un jouet s'accorde mieux à la pensée systématique qu'un autre. Par exemple, ce type d'étude se fait en utilisant : « *a trailer with four cars, a garbage truck, and a set of three plastic pieces equipment*¹⁹⁷ ». Les garçons passent plus de temps à jouer avec ces articles. Les filles passent plus de temps à jouer avec : « *the tea set, dolls, baby bottle and cradle*¹⁹⁸ ». Bien sûr, il est présupposé que l'utilisation de ces articles de jeux ferait moins appel au traitement systématique de l'information. Ceci ne nous paraît pas être une évidence. Néanmoins, il est encore plus troublant de remarquer que les jouets classés dans la catégorie neutre : « *a plastic friction dog, a wooden puzzle, and a stacking pole with rings*¹⁹⁹ » sont autant utilisés par les garçons et les filles, tout en nous semblant être des jeux qui font encore plus appel à la systématisation, en raison de leur nature représentationnelle. Ce type d'étude n'arrive toutefois pas à cette conclusion : elle confère aux jouets utilisés par les garçons une grande valeur en matière de systématisation. Les jouets qui sont privilégiés par les garçons sont-ils intrinsèquement liés à la systématisation ? Est-ce que l'aptitude à la systématisation ne se révélerait pas plutôt dans la manière dont l'enfant utilise le jouet, que ce soit en imagination ou dans l'espace physique ? De surcroît, comment savoir si l'enfant est attiré par un jouet en raison de ses qualités intrinsèques associées à la systématisation, plutôt que parce ses

¹⁹⁶ Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, p. 210.

¹⁹⁷ Fine, *Delusions of Gender*, p. 110.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 111.

¹⁹⁹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 112.

parents lui ont toujours offert ce genre de jouet et l'ont conditionné à jouer avec, ou encore pour d'autres motifs ?

Testostérone, XX et systématisation

Toujours en lien avec la testostérone et la systématisation, des tests sont faits pour mesurer l'aptitude mentale à la rotation, la capacité à copier une structure de blocs, la manipulation conceptuelle, le classement par catégorie, etc. Cependant, ces tests ne révèlent pas de corrélation avec l'exposition intra-utérine à la testostérone²⁰⁰. En somme, on ne peut pas trancher en faveur d'un avantage des jeunes garçons par rapport à la systématisation²⁰¹. D'autres études visant à démontrer l'influence de l'exposition prénatale à la testostérone ont été faites avec les jeunes filles atteintes d'hyperplasie congénitale des surrénales (HCS)²⁰². Nous avons brièvement abordé le cas des filles atteintes d'HCS précédemment, en traitant du lien entre la testostérone et l'agressivité. Ces filles sont nées avec les organes sexuels plus ou moins masculinisés. En ce sens, on ne peut pas dire que ce sont simplement des filles qui sont exposées à un taux de testostérone plus élevé. Ces enfants sont au courant d'une certaine ambiguïté en ce qui a trait à leur sexe. Elles se font opérer, elles se font administrer régulièrement des traitements hormonaux²⁰³. Les parents et les proches sont aussi au fait de cette ambiguïté sexuelle. Il est probable que l'attitude de ceux-ci ne soit pas la même qu'à l'égard des autres filles. Il est possible qu'ils soient moins directifs et plus tolérants (que ce n'est le cas envers les autres filles) quand ces enfants font des choix de jeux qui ne concordent pas avec les attentes stéréotypées. Voilà déjà une manière d'expliquer la tendance²⁰⁴ des filles atteintes d'HCS à jouer plus souvent à des

²⁰⁰ Fine, *Delusions of Gender*, p. 111, notes 21, 22, 23.

²⁰¹ « As Nash and Grossi have pointed out, as has Harvard University developmental psychologist Elizabeth Spelke, there is little evidence for a systemizing advantage in young boys: a large body of research exploring infants' understanding of objects and mechanical motion finds no advantage for males ». (*Ibid.*, p. 116, note 35.)

²⁰² Congenital adrenal hyperplasia (CAH)

²⁰³ *Ibid.*, p. 120.

²⁰⁴ Nous abordons cette tendance tout en considérant que d'autres études ont montré qu'il n'y avait pas de corrélation entre l'exposition prénatale à la testostérone et les préférences sexuelles pour les jeux. « [A] study, using a different measure of gendered play, found no relationship at all between amniotic testosterone and play preferences. » (*Ibid.*, p. 123.)

activités masculines que ne le font les autres filles. Bien sûr, les chercheurs ont reconnu dans cette préférence ludique un effet de l'exposition fœtal à la testostérone. On remarque toutefois que les recherches n'ont pas démontré que ces filles s'adonnent davantage aux activités masculines en raison d'une qualité propre à ces activités²⁰⁵ ; ce pourrait être plutôt pour la simple raison qu'on les laisse plus pratiquer des activités masculines que les autres filles, ou bien parce qu'elles se plaisent à s'identifier aux activités masculines, sentant que grâce à leur ambiguïté sexuelle elles pourraient bénéficier de la reconnaissance sociale attribuée habituellement aux garçons. Il est également possible que ces filles obtiennent des résultats plus masculins en matière de préférence de jeux étant donné qu'elles manifestent moins d'intérêt pour les jouets typiquement féminins comme les bijoux, les vêtements, les costumes et accessoires féminins. Si, dans les tests, on présente les préférences pour les jeux sous forme d'opposition entre ceux qui sont masculins et ceux qui sont féminins, il se peut que les filles atteintes d'HCS passent pour avoir des préférences masculines simplement en raison du fait qu'elles ne s'identifieraient pas autant aux éléments féminins que ne le font les autres filles. Des expériences ont montré que l'exposition prénatale à la testostérone résultait dans un moindre intérêt pour le ballet, le déguisement en fée, en sorcière, en coiffeuse ou en femme, moins d'intérêt aussi pour la gymnastique et le modelage de l'argile, mais en un plus grand intérêt pour le basketball, le déguisement en extra-terrestre, en cowboy, en pirate, en astronaute ou en homme²⁰⁶. Est-on en train de soutenir que la détermination hormonale exerce son pouvoir sur les sorcières et les extra-terrestres ? Ces jeux ne sont-ils pas que des symboles auxquels on a socialement attribué une un caractère sexué ? Y a-t-il un quelconque fondement biologique à la féminité des sorcières et à la masculinité des extra-terrestres ? En vérité, il apparaît que ces recherches viennent plutôt appuyer l'idée selon laquelle les filles atteintes d'HCS s'identifient aux activités

²⁰⁵ « But what is a little odd is that no attempt seems to have been made to work out whether girls with CAH are drawn to some particular quality in boyish toys and activities or whether they are drawn to them simply by virtue of the fact that they are associated with males. » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 121.)

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 122.

masculines quelles qu'elles soient, et non pas parce que ces activités auraient une qualité spécifique compatible avec leur cerveau altéré par la testostérone. À moins peut-être, qu'une expérience ne révèle que lorsqu'une Barbie est accompagnée d'une voiture rose, plutôt que d'accessoires de toilette, les filles atteintes d'HCS soient plus attirées par celle-ci, et que ces filles préfèrent jouer avec une poussette mobile plutôt qu'avec un camion de pompier statique, ou alors, à moins qu'il ne soit démontré qu'il y ait un lien logique entre l'impact des hormones sur le cerveau et la préférence pour certains jouets s'accordant mieux à des aptitudes déterminées biologiquement. Il est aussi cocasse d'apprendre qu'un jeu de construction a dû être retiré de ces expériences car les filles « normales » l'aimaient trop²⁰⁷.

Bébés systématiques

Toujours dans le but de démontrer le lien entre l'exposition précoce à la testostérone et l'aptitude à systématiser, on a également fait auprès d'enfants plus jeunes des expériences comparant le temps passé à regarder un visage plutôt qu'un mobile. Dans ce cas, les bébés qui passeraient plus de temps à regarder le mobile témoigneraient d'une tendance plus forte pour la systématisation. Ceci impliquerait aussi une supériorité de compétence pour certains types d'emplois²⁰⁸. Toutefois, comme le démontrent les psychologues Nash et Grossi²⁰⁹, on peut soulever de nombreux problèmes dans cette façon d'étudier les différences entre les sexes. En premier lieu, l'attention d'un bébé est peu consistante dans les premiers jours de la vie ; il est souvent endormi. En second lieu, les nouveau-nés ont une mauvaise acuité visuelle. Ceci fait en sorte que les positions dans lesquelles sont les bébés, de même que l'angle dans lequel les stimuli leurs sont présentés ont beaucoup d'impact sur ce qui est perçu. Ainsi, s'il s'avérait que l'on a tendance à tenir les bébés différemment selon qu'il s'agit d'un garçon ou d'une fille, les résultats pourraient être biaisés. En troisième lieu, l'évaluation de

²⁰⁷ « Interestingly, one of the staples of the boyish toys, the Lincoln Logs construction set, recently had to be replaced because girls liked it so much! » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 112.)

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 112.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 113-114.

l'attention des bébés est faite par les expérimentateurs, et ceux-ci sont aux prises avec les préjugés sociaux et des attentes. Il est aisé de reconnaître le sexe du bébé par son habillement ou par les objets qui se trouvent dans la chambre. Il est manifeste que l'appréciation que fera l'expérimentateur de l'attention de chaque bébé peut être altérée par ses croyances. Quand cette expérience a été refaite dans une pièce sans décor et en habillant les bébés en blanc, aucune différence entre l'attention à l'égard du visage ou du mobile n'a été remarquée entre les bébés garçons et filles²¹⁰. Par contre, lorsque l'expérience a été reprise quatre mois plus tard, on a pu constater un écart entre l'attention que les bébés garçons et les bébés filles portent au visage et au mobile²¹¹. Il y a donc fort à parier que ce comportement résulte d'un apprentissage qui se fait très tôt dans l'enfance, plutôt que de la tendance innée que l'on envisageait. Mentionnons aussi que l'on ne peut pas vraiment savoir si les préférences des jeunes enfants à l'égard de ces stimuli se refléteront dans certaines habiletés spécifiques à l'âge adulte. Comme Cordelia Fine l'explique, on a repéré de nombreuses lacunes méthodologiques dans ces études et il semble y avoir beaucoup d'exagération de la portée de leur conclusion²¹². En effet, il y a de quoi être perplexe lorsqu'on considère l'éloquence avec laquelle on traite des effets de l'exposition des fœtus à la testostérone dans les médias par opposition à ce qui a été démontré dans les études sur le sujet²¹³.

La testostérone déterminant les comportements sexuels et parentaux

En traitant des préférences en matière de jeux, on a vu que les filles atteintes d'HCS sont plus intéressées par les activités habituellement pratiquées par les garçons, et moins attirées par les poupées et les bébés que ne le sont habituellement les filles. Au premier abord, on pourrait être porté à croire que ceci

²¹⁰ Fine, *Delusions of Gender*, p. 115.

²¹¹ *Id.*

²¹² *Ibid.*, p. 116.

²¹³ « Contrast, for a moment, the confidence of claims that boys and girls arrive with differently prewired interests, against the flimsiness of the evidence. There's something a little shocking about the discrepancy between the weakness of the scientific data on the one hand and the strength of the popular claims on the other. » (*Ibid.*, p. 117.)

constitue une bonne indication en faveur de la détermination exercée par l'exposition précoce à la testostérone sur l'intérêt à prendre soin des petits (*nurturing*). Toutefois, cette hypothèse peut être aisément renversée, ne serait-ce que par le fait que les filles atteintes d'HCS accordent beaucoup d'intérêt aux animaux, tout comme les autres filles²¹⁴. De surcroît, les tests faits avec les singes rhésus ont montré que le taux intra-utérin de testostérone n'affecte ni le comportement des mâles ni le comportement des femelles à l'égard du soin des petits²¹⁵. Par ailleurs, si les aptitudes au soin des petits étaient déterminées par l'exposition précoce aux hormones sexuelles, on s'attendrait à ce que ces pratiques de soin soient réparties de la même façon pour les espèces chez qui l'exposition aux hormones est la même, ou au moins au sein d'une espèce donnée. Cependant, ce n'est pas le cas. Les primates ont effectivement des habitudes en ce qui a trait au soin des petits, mais il s'agit de normes qui diffèrent, même au sein d'une espèce donnée. En étudiant les primates, Burton a par exemple observé que : « *[the] male involvement in infant rearing, for instance, ranges from the hands-off to the intimate. For example, " a specially intimate relation between adult males and infants " has been seen in some troops of wild Japanese macaque monkeys (...) during delivery season: males protect, carry, and groom one- and two-year-old infants. Yet different troops of the same species*²¹⁶, *in different parts of the country, show less of this paternal care, or even none at all*²¹⁷. » Mettons aussi en évidence l'exemple de l'espèce de macaques *macaca sylvanus* au sein de laquelle : « *Burton has seen extensive and lengthy male care of young in a Gibraltar troop. Indeed, so important is male baby-sitting in this troop that " young females are kept away from infants so that young males may learn their role ". Yet among the very same species in Morocco, male care is much less significant*²¹⁸. » Encore plus percutantes sont les avancées du primatologue Mason en faveur de la flexibilité des comportements associés au soin des petits. Il

²¹⁴ Fine, *Delusions of Gender*, p. 126.

²¹⁵ *Id.*

²¹⁶ *Macaca fuscata fuscata*

²¹⁷ *Ibid.*, p. 126-127.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 127.

explique que le potentiel pour le soin des enfants n'est pas différent selon le sexe. Le potentiel est présent dès l'enfance et il demeure accessible tout au long de la vie. Fine explique : « *[the] " schemas for parental behaviour are present in infancy, they appear in the same form in both sexes, and they continue to be accessible throughout life"*²¹⁹. » On en déduit que ce sont les normes sociales qui seraient responsables des écarts marqués - mais réversibles - que l'on observe dans la répartition sexuée des tâches entourant le soin des petits.

À la révision des études²²⁰, on remarque le manque de données venant étayer les thèses en faveur de la détermination du comportement par l'exposition prénatale aux hormones sexuelles. Cela nonobstant, nombreux sont les chercheurs qui maintiennent le combat pour appuyer ce lieu commun du déterminisme biologique. Comme nous l'avons vu, selon Kimura, après la différenciation génétique, ce sont les hormones sexuelles, particulièrement l'exposition précoce à celles-ci, qui explique la différence entre les deux sexes. Les hormones détermineraient, de manière irréversible, nos comportements pour la suite de la vie²²¹. Chez les mammifères étudiés, les comportements sexuellement différenciés sont, par exemple, la lordose dans le cas des femelles, et la montée (*mounting*) puis la poussée (*thrusting*) dans le cas des mâles²²². Nous tenons déjà à mentionner que chez l'humain, la sexualité, la reproduction et les cycles hormonaux sont infiniment moins liés que ce n'est le cas chez les animaux. Quoi qu'il en soit, toujours d'après Kimura, chez les humains, ce pourrait être cette même exposition précoce aux hormones qui détermine l'orientation sexuelle des individus²²³. On comprend que l'exposition à celles-ci modifierait la structure du cerveau de ces hommes, ce qui ferait en sorte qu'ils auraient un « cerveau de femme » dans un « corps d'homme », puisque comme Kimura l'explique, « l'aptitude de l'homme homosexuel au lancer n'est pas significativement

²¹⁹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 127.

²²⁰ « as Hines concludes from her review of this research, « influences have been assumed to exist despite a lack of consistent supporting data. » (*Ibid.*, p. 129.)

²²¹ Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, p. 35.

²²² *Id.*

²²³ *Ibid.*, p. 37.

meilleure que celle de la femme²²⁴ ». Bien entendu, on concède qu'une personne ayant un « cerveau de femme » *lancera comme une femme* et sera attirée par les hommes ! Je vais, dans la section suivante, traiter spécifiquement de cette recherche dans le cerveau de la différence entre les sexes. Mais rappelons d'abord que, comme on vient de le voir, plusieurs biais apparaissent dans les expériences visant à associer des différences comportementales avec les hormones, puis que le rôle de la culture, de l'éducation ou de l'environnement est trop souvent négligé lorsqu'on étudie les fonctions des hormones dites sexuelles.

1.4.5. Le cerveau

Plasticité et unicité

Depuis peu, nous commençons à apprécier deux caractéristiques inattendues du cerveau : les cerveaux sont uniques et plastiques. L'unicité d'une empreinte digitale est triviale si on la compare à l'unicité de chaque cerveau humain²²⁵. Chez l'humain, la maturation est longue. Cette période est particulièrement propice à l'influence des facteurs environnementaux et culturels sur le cerveau puisque ce sont 90% des connexions neuronales qui se forment. En effet, « seulement 10% des connexions sont présentes à la naissance²²⁶ ». Si on constatait qu'il y a une différence entre les cerveaux des hommes et des femmes adultes, cela ne voudrait pas dire qu'elle existe depuis la naissance. Étant donné que les pressions sociales incitent dès le plus jeune âge les garçons et les filles à adopter un rôle sexué, on peut penser que leurs cerveaux ne suivent pas le même parcours de développement, puisque ces jeunes ne vivent pas les mêmes expériences. La plasticité est aussi présente chez les adultes. Par conséquence, si un

²²⁴ Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, p. 54.

²²⁵ Dans sa déclaration au prix Nobel, Sperry a expliqué : « *The more we learn, the more we recognize the unique complexity of any one individual intellect and the stronger the conclusion becomes that the individuality inherent in our brain networks makes that of fingerprints or facial features gross and simple by comparison.* » (Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 49.)

²²⁶ Vidal, *Féminin Masculin*, p. 10.

« entraînement cesse, les zones précédemment mobilisées régressent²²⁷ ». Des différences que l'on prenait pour des traits innés fondamentaux pourraient se révéler être des acquis modifiables.

La « grosse tête »

Comme nous l'avons vu, les cerveaux diffèrent grandement d'une personne à l'autre. Il n'y a pas de volume, de forme ou de mode de fonctionnement propre à un sexe ou l'autre. « En matière de cerveaux, la diversité entre les individus est la règle, à la fois dans l'anatomie et dans le fonctionnement cérébral.²²⁸ » Pourtant, on a souvent entendu dire que le cerveau des femmes est plus petit que celui des hommes, et que cela ferait en sorte qu'elles sont moins intelligentes. Dans son ouvrage *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, Kimura mentionne que « la plus grande différence structurelle entre le cerveau de l'homme et celui de la femme est la taille. Le cerveau de l'homme est plus gros et plus lourd que celui de la femme de 10 à 15%²²⁹ ». La neurobiologiste insiste sur ce lien entre la taille du cerveau et l'intelligence, et cite des études à l'appui de sa position²³⁰. On voit qu'il y a des chercheurs qui pensent que la question de l'intelligence des hommes et des femmes est ainsi résolue.

Diverses objections peuvent être soulevées à l'égard de ce raisonnement. D'une part, la taille du cerveau est peut-être proportionnelle à la taille du corps. Ensuite, les cerveaux de plus petite taille, qu'ils appartiennent à des hommes ou à des femmes, sont peut-être structurés de telle sorte qu'ils remplissent leurs fonctions aussi bien que leurs semblables plus gros. Les grands noms des sciences, des arts et des sports se reconnaissent-ils à la grosseur de leur cerveau ? Comment les personnes de petites tailles auraient fait pour survivre au cours de l'évolution si tout les désavantageait ? Est-ce qu'on ne dit pas que la façon dont on se serre d'un outil compte plus que sa taille ? Peut-on peser l'intelligence et en

²²⁷ Vidal, *Féminin Masculin*, p. 52.

²²⁸ *Ibid.*, p. 51.

²²⁹ Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, p. 150.

²³⁰ « Andreasen et al., 1993 ; Wickett, Vernon et Lee, 1994, 1996 ; Willerman, Rutledge et Bigler, 1991 » (*Id.*)

donner la puissance, comme on le fait pour les moteurs, en indiquant leur volume en centimètres cube ? Diverses objections méthodologiques ou théoriques ont également été formulées à l'égard des recherches portant sur des comparaisons de taille et de forme des parties des cerveaux des hommes et des femmes²³¹ ; ces termes de comparaison suivent le goût du jour. Mentionnons notamment qu'il faudrait porter attention aux modes de prélèvement du cerveau, aux causes du décès (en cas de maladie neurovégétative, le cerveau peut avoir perdu du poids), à l'âge de la personne (au cours du vieillissement, le volume du cerveau diminue d'environ 10%)²³².

Connexionnisme

Dans une perspective « localisationniste », on va chercher à associer une fonction particulière à une région précise du cerveau. Un regard anatomique peut être porté. On considérera qu'une différence au niveau de la mesure d'une compétence découle d'une différence dans la structure physique de la partie du cerveau étudiée. D'un autre côté, on peut estimer qu'une compétence ne puisse pas être localisée dans le cerveau, car elle est « distribuée » dans diverses régions du cerveau. Un regard connexionniste peut ensuite être porté. On soutiendra qu'une compétence est le résultat de rapports complexes d'intensité de plusieurs connexions à un moment donné. Il s'agit ici d'un schéma d'opération non-linéaire, il est donc difficile de faire des prédictions sur les opérations. Dans ce système non-linéaire, de petits changements peuvent amener de grandes modifications. Ce type de réseau peut être entraîné à répondre de certaines manières. Une simple compétence peut être enchâssée à de multiples causes, qui sont attribuables à diverses étapes de développement. Le développement serait au

²³¹ Pour lire une critique intéressante des recherches portant sur la différence entre la taille du corps calleux* des hommes et des femmes, on peut se référer à Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 115- 143. La majeure partie de ces critiques peuvent s'appliquer diverse études comparatives du cerveau. *Le corps calleux (*corpus callosum*) est une commissure transversale, c'est-à-dire un amas de fibres nerveuses qui relient l'hémisphère gauche et l'hémisphère droit. Pour des commentaires pertinents sur le même sujet, voir aussi Fine, *Delusions of Gender*, p. 138.

²³² Encyclopédie savoir, *Cherchez la différence : quelles traces sexuées dans nos têtes ?*, [En ligne], <http://savoir.fr/cherchez-la-difference-queelles-traces-sexuees-dans-nos-tetes> (page consultée le 15 août 2012), p.1.

cœur du processus d'acquisition de la connaissance²³³. Les scientifiques qui affirment prouver qu'il y a des différences entre les habilités des hommes et des femmes, parce qu'il y aurait des différences au niveau du cerveau des hommes et des femmes, se réfèrent généralement à une conception « localisationniste » et anatomiste du cerveau, et non pas à une vision distribuée et connexionniste. Il s'agit déjà d'un point sur lequel ces études peuvent être critiquées. Ces chercheurs ne tiennent pas compte de la plasticité du cerveau²³⁴, c'est-à-dire de la capacité des réseaux de connexions à se développer, à se modifier, au fil des exercices, des expériences, de la vie.

Latéralisation et spécialisation des lobes

Comme nous l'avons mentionné précédemment, chaque cerveau est encore plus unique qu'une empreinte digitale. De plus, nous ne savons presque rien sur la manière dont le cerveau opère. Malgré ces difficultés, des chercheurs prétendent avoir identifié dans la latéralisation des hémisphères une différence entre les hommes et les femmes²³⁵. Le cerveau des hommes fonctionnerait de manière plus latéralisée et cela le rendrait plus performant dans les aptitudes concernées²³⁶. En ce sens, ce serait parce que chez les femmes la capacité du langage est répartie du côté gauche et du côté droit, qu'elles sont moins bonnes en activité spatiale. Il y

²³³ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 27.

²³⁴ Pourtant, « une avancée majeure des recherches en neurobiologie est d'avoir révélé les extraordinaires capacités de plasticité du cerveau qui se façonne en fonction de l'apprentissage et de l'expérience vécue ». (Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 24.)

²³⁵ « Si la latéralisation des fonctions cérébrales est fascinante, elle diffère selon le sexe » (Michel Habib, *Le cerveau divisé au masculin et au féminin*, [En ligne], <http://www.ens.uqac.ca/~flabelle/socio/schaywitz.htm> (page consultée le 15 août 2012), p.1.); « le cerveau masculin présente une asymétrie plus prononcée que celui de la femme, que cela concerne l'aspect général de l'organe ou des régions particulières ». (The European Dana, *Cerveau de femme, cerveau d'homme*, p.1.) « Les hommes sont nettement " latéralisés " (...) « Elles se montrent beaucoup plus symétriques » (*Ibid.*, p.3.) ; « Idée indéracinable qui veut que les femmes aient un cerveau moins " latéralisé " que les hommes » (Encyclopédie savoir, *Quelles traces sexuées dans nos têtes ?*, p.2.) ; « Le cerveau des femmes est donc fonctionnellement plus symétrique ce que celui des hommes. » (Françoise Pétry (dir. publ.), « Neurosciences, Neuroendocrinologie : Les mystères du cerveau féminin », *Cerveau et Psycho*, no 37, (janv.-fév. 2010), p. 66.)

²³⁶ « Un cerveau organisé de façon asymétrique (...) devrait travailler plus vite qu'un cerveau organisé de façon symétrique ». (Pétry, « Les mystères du cerveau féminin », p. 70.) Levy soutient que les cerveaux qui ont les fonctions les plus cantonnées sont les plus performants. (Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 49.)

aurait là une interférence nuisible entre les deux activités chez les femmes, tandis que chez les hommes, les capacités langagière et spatiale n'étant pas du même côté, il y aurait une meilleure performance²³⁷. Cependant, les études sur la latéralisation et le cantonnement des fonctions cérébrales ne permettent pas d'étayer cette position²³⁸. Dans ce contexte, il est étonnant que les différences entre les hommes et les femmes au niveau de la latéralisation soit un thème sur lequel on insiste tant. De surcroît, il est probable que l'utilisation d'une partie différente du cerveau chez les hommes et chez les femmes, dans le cas de certaines tâches, résulte d'une divergence dans les stratégies de résolution de problème, et cela n'implique pas qu'il y ait à la base une structure différente du cerveau²³⁹. Encore une fois, l'influence des jeux d'enfant sur le développement des capacités langagière et spatiale est une piste qu'il serait intéressant d'approfondir. Il est fort possible que la société soit responsable de la latéralisation des cerveaux adultes.

Dans les années 1980, déjà plusieurs critiques avaient été adressées à l'endroit des recherches sur la latéralisation²⁴⁰. Ces critiques n'ont cependant pas

²³⁷ « une différence apparaît entre les sexes. Tandis que les hommes utilisent préférentiellement leur hémisphère gauche pour parler et leur hémisphère droit pour se repérer sur une carte, les femmes semblent utiliser leurs deux hémisphères à la fois. » (Pétry, « Les mystères du cerveau féminin », p. 66.)

²³⁸ Fausto-Sterling, *Myths of Gender : Biological Theories*, p. 50. Sur l'avantage des hommes en aptitudes spatiales et des femmes en langage, les différences sont infimes, « puisque les résultats obtenus par deux personnes du même sexe, prises au hasard, diffèrent généralement plus que les comparaisons statistiques entre hommes et femmes ». (Pétry, « Les mystères du cerveau féminin », p. 70.) De surcroît, « si l'on fait le bilan des tests publiés depuis vingt ans, on constate une réduction progressive des écarts de performance ». (Encyclopédie savoir, *Quelles traces sexuées dans nos têtes ?*, p. 2.) Mais encore, avec la répétition des tests, par l'apprentissage, « les différences de scores finissent par disparaître. Si l'on répète les tests pendant une semaine, les femmes rattrapent les hommes, et si on continue l'entraînement, les deux sexes progressent au même rythme. Ces résultats montrent bien que les différences d'aptitudes verbales et spatiales entre hommes et femmes n'ont rien d'irréductible ou d'inné. » (*Id.*) Ajoutons qu'une « revue récente des travaux d'imagerie de 1995 à 2004 comparant 442 femmes et 377 hommes devrait (...) clore le débat : elle ne montre aucune différence statistiquement significative dans la répartition des régions cérébrales activées dans les tâches du langage. La conclusion de cette étude est qu'aucun argument scientifique tiré des expériences d'imagerie cérébrale ne permet d'affirmer que les femmes utilisent davantage les deux hémisphères que les hommes dans le langage. Impossible par ailleurs de tirer une règle générale des études d'imagerie sur l'orientation dans l'espace. » (Encyclopédie savoir, *Quelles traces sexuées dans nos têtes ?*, p.2.)

²³⁹ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 52.

²⁴⁰ « Even in the 1980s, researchers were pointing out major flaws and yet, as Ruth Bleier noted in 1986, even "devastating criticisms by two leaders in the field of cognitive sex differences and

réussi à endiguer les élans dans ce domaine. La technologie de l'imagerie neuronale est venue alimenter ces élans, mais sans parvenir à livrer de données fiables²⁴¹. La neuroscientifique Sommer et ses collègues ont réalisé des méta-analyses sur des études de la latéralisation et du langage. Ils en ont conclu qu'il n'y a pas de différence entre les hommes et les femmes²⁴². Après avoir traité de l'imagerie par résonance magnétique, nous allons revenir sur ce que sont les méta-analyses et sur la façon dont elles éclairent la question.

Imagerie par Résonance Magnétique

L'imagerie neuronale n'apporte pas de données fiables pour appuyer les thèses des tenants des différences cérébrales entre les hommes et les femmes. Malgré l'impression que l'imagerie par résonance magnétique et la tomographie par émission de positons (IRM et TEP) peuvent nous donner, les taches lumineuses vues sur l'écran ne montrent pas l'activité du cerveau. Selon un neurologue que Fine cite : « *unfortunately, these pretty pictures hide the sausage factory*²⁴³ » ! Cette technologie ne mesure pas directement l'activité neuronale. Elle ne fait que représenter des différences d'activation qui sont le résultat d'analyses statistiques complexes. Cette voie est remplie d'écueils : soit qu'on ne voit pas tout, soit qu'on interprète mal. En effet, Fine souligne : « *activation isn't even a surefire sign that the activity is doing anything useful*²⁴⁴ ». Un certain état

lateralization have done nothing to stem the flood of research » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 136.)

²⁴¹ « *Yet as neuroscientist Iris Sommer and her colleagues have shown, despite the new frisson of excitement wrought by the introduction of new technology, the data are as faithless as ever.* » (Ibid., p. 137.)

²⁴² « *Sommer and her colleagues reviewed (twice) all functional imaging studies of language lateralization in a meta-analysis. The first meta-analysis (in 2004) put together data from more than 800 participants, and the second, in 2008, included more than 2,000 participants. In both meta-analysis they found " no significant sex difference in functional language lateralization. (...) Sommer and colleagues' meta-analysis of these data, from nearly 4,000 participants, found no sex difference in the right-ear-advantage. (...) While early studies found that men were more likely to suffer language problems (aphasia) after left-hemisphere damage, later and larger studies have not found this, including the Copenhagen aphasia study of more than 1,000 participants. (...) Neuroimaging studies have found more lateralized activation in men of the parietal areas thought to be especially involved in this kind of processing. But others find no sex differences, and yet others find more lateralization of activity in women.* » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 137-138.)

²⁴³ « *Geoffrey Aguirre, quoted in (Lehrer, 2008)* » Ibid., p. 134.

²⁴⁴ Ibid., p. 151.

d'activation du cerveau ne nous renseigne pas vraiment sur ce qui est à l'œuvre dans l'esprit de la personne. Le saut entre la biologie et la cognition ne va pas de soi²⁴⁵. Le simple fait de voir qu'une région du cerveau est activée ne nous indique pas comment celle-ci participe à la tâche qui est exécutée. On ne peut pas faire une équation simple entre une image du cerveau et ce qui est pensé ou la qualité de ce qu'on a à l'esprit ou un comportement : « *there just ins't a simple one-to-one correspondence between brain regions and mental processes, which can make interpreting imaging data a difficult task*²⁴⁶. » De même, l'aptitude en mathématique, l'utilisation du langage ou une démarche psychologique ne peuvent pas être mises en évidence par un point sur l'image du cerveau ni même dans un lobe ou une région du cerveau²⁴⁷. Il est aussi possible qu'un groupe de neurones soit spécialisé pour effectuer différentes tâches, selon le contexte d'exécution : « *as imaging experts Karl Friston and Cathy Price put it, specialization is dynamic and context-dependent*²⁴⁸. » Le comportement humain est complexe, tout comme son fonctionnement. Fonctionnement qui est particulièrement rapide, alors que l'imagerie n'offre qu'un instantané. Fine précise : « *functional imaging technology averages over a few seconds the activity of literally millions of neurons that can fire up to a hundred impulses a second*²⁴⁹ ». Est-ce que la façon dont nous modélisons le cerveau tient bien compte de ce dynamisme, de la synchronie, de la superposition, des interconnexions, des rétroactions ? Appréhendant la complexité du fonctionnement du cerveau, « *critics stress the interconnectivity of the brain, noting that virtually every thought and feeling emerges from the crosswalk of different areas spread across the cortex*²⁵⁰ ».

Il faut aussi savoir que la réalisation d'imageries neuronales coûte cher et que souvent les études sont faites sur très peu de participants. Cela n'est pas sans

²⁴⁵ « *Why should a localized brain create a spotlight mind good at certain masculine tasks? And why should a global, interconnected brain create a floodlight mind better at feminine activities?* » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 140.)

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 152.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 169.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 152.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 153.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 154.

conséquence : « *because imaging is so expensive, a small number of participants is the rule rather than the exception, and small neuroimaging studies may be especially unreliable, because nuisance variables (like breathing rate and caffeine intake, or even menstrual cycle in women) can dramatically change the imaging signal without having any effect on behaviour*²⁵¹. » Ainsi, quand on fait surtout des études avec de petits échantillons, plusieurs facteurs peuvent venir altérer les données. Le problème le plus marquant est sans doute le fait que les expérimentateurs ne cherchent que des différences, au détriment des ressemblances. Dans ce contexte, il est facile de glisser vers des interprétations hâtives qui n'ont en fait rien à voir avec les deux sexes. « *[I]t is a little disconcerting that neuroimagers are now finding that reported sex differences in brain activation haven't been put to adequate statistical testing, or can come and go depending on how the analysis is done, or can fail to generalize to similar tasks even within the same group of men and women, or that the kind of analyses used to establish sex differences in brain activation can also "discover" brain activation differences between randomly created groups*²⁵² ». Certes, il y a encore beaucoup de travail à faire pour affiner la technique d'imagerie neuronale et son analyse.

Méta-analyse, effet-tiroir et probabilités

En faisant un « bilan des études en IRM sur les fonctions cognitives réalisées depuis 15 ans, on constate que sur 16 000 publications, seulement 2,6% ont montré des différences entre les sexes²⁵³ ». Lorsqu'on fait de tels bilans, on obtient une vue d'ensemble qui ne coïncide pas nécessairement avec l'interprétation dominante des études sur un sujet donné. Nous allons voir comment on peut expliquer cela. Le principe de la méta-analyse est de regrouper plusieurs études afin de disposer d'un plus grand nombre de personnes testées pour réduire l'incertitude des résultats²⁵⁴. Il est possible qu'on observe une

²⁵¹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 135.

²⁵² « *matched on sex, performance, and obvious demographic characteristics* » (*Ibid.*, p. 135.)

²⁵³ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 15.

²⁵⁴ Fine, *Delusions of Gender*, p. 137.

différence entre les sexes lorsque l'étude est faite avec un petit nombre de participants, mais que cette différence ne se retrouve pas dans une méta-analyse²⁵⁵. Différents phénomènes peuvent expliquer le fait que cela se produise assez souvent au sujet des différences entre les sexes. Il se peut que ce soit causé par la variabilité entre les individus. En bref, « les méta-analyses ont permis de constater à quel point l'ampleur des différences entre les sexes peut varier selon le contexte social ou selon les conditions expérimentales²⁵⁶ ». Un mécanisme très impressionnant est aussi celui selon lequel, seules les études qui ont identifié une différence entre les hommes et les femmes sont retenues. En effet, la catégorisation des sujets participant à une expérience est presque toujours faite, même si l'on ne vise pas spécifiquement à faire une étude comparative entre les deux sexes. Lorsqu'aucune différence n'est observée entre les réponses des hommes et celles des femmes, on publie habituellement l'étude sans même mentionner la question de l'identification du sexe des participants. Ces chercheurs n'auront pas le réflexe de publier un article affirmant qu'il n'y a pas de différence entre les sexes dans l'étude qu'ils ont menée. Par contre, si une expérience est faite et que l'on remarque qu'il y a une différence entre les deux sexes, il est très probable que la publication et la médiatisation de l'étude sera grande : « *because it is more interesting to find a difference than to find no difference, the 19 failures to observe a difference between men and women go unreported, whereas the 1 in 20 finding of a difference is likely to be published*²⁵⁷. » Par delà ce mécanisme appelé l'« effet tiroir », il faut aussi tenir compte des probabilités. Cinq pour cent des études qui catégorisent les participants selon leur sexe vont obtenir une différence statistiquement significative par hasard²⁵⁸. Conjointement à l'effet tiroir, cette probabilité, qui n'a de fondement que le hasard des regroupements,

²⁵⁵ Fine traitant des méta-analyses faites par Sommer et coll. : « *Interestingly, they also found that studies that found sex differences tended to have smaller sample sizes than those that didn't.* » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 137.)

²⁵⁶ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 37.

²⁵⁷ Fine, *Delusions of Gender*, p. 134.

²⁵⁸ « *In the statistical jargon used in psychology, p refers to the probability that the difference you see between two groups (of introverts and extroverts, say, or males and females) could have occurred by chance. (...) Five percent of studies investigating this question will throw up a "significant" difference between the sexes by chance.* » (Id., p. 134.)

vient marquer le portrait de la tendance scientifique en matière de différences cognitives entre les hommes et les femmes. Les chercheurs et les médias mobilisant ainsi l'attention sur les différences, on en vient à accorder beaucoup d'importance à des résultats dont la probabilité n'était possiblement que le fruit du hasard. S'intéressant à un domaine spécifique d'étude sur une différence cérébrale entre les deux sexes, et « *summarizing this literature in a 2008 review, [the] cognitive neuroscientist Mikkel Wallentin concluded (...) The culprit? Look no further than "the possibility of" discovering "spurious differences when using small sample sizes"* ²⁵⁹ ».

Passé sexiste, affirmation du conséquent et autres aberrations

Sur le plan historique, il est aisé de voir que depuis au moins un siècle et demi, les scientifiques, notamment issus des domaines de la biologie, de la psychologie et de la cognition, tentent avec ardeur de démontrer l'infériorité des capacités mentales de la femme. Pourquoi cette insistance ? Pourquoi toujours orienter les recherches en fonction de cette hypothèse de départ ? Voyons quelques exemples des découvertes qui ont été le fruit de ces recherches. On a expliqué l'intelligence supérieure de l'homme par la grosseur²⁶⁰ supérieure de son cerveau. Lorsqu'on a dû se rendre à l'évidence que le volume supérieur du cerveau des éléphants et des baleines signifiait qu'ils seraient plus intelligents que les humains, lorsqu'également on a relevé des cas de personnes intelligentes mais à petites têtes et de surcroît de personnes pas très douées à grosse tête, on préféra oublier l'idée. Ensuite, on a tenté de soutenir que c'était dans la plus grande dimension des os crâniens et faciaux²⁶¹ des hommes que résidait la clef de leur supériorité intellectuelle. Cependant, cette position a elle aussi été abandonnée, car cela conférerait l'avantage à des oiseaux, ou car on a remarqué qu'on ne pouvait pas regrouper ensemble tous les membres des catégories inférieures de la population à l'aide de cet index. On a affirmé que les femmes avaient un déficit de

²⁵⁹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 138.

²⁶⁰ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 37.

²⁶¹ *Id.*

verticalité faciale²⁶², avant d'affirmer que c'était dans le ratio entre la longueur et la largeur du crâne²⁶³ que se trouvait la déficience des femmes. Tentant toujours aussi désespérément de trouver la clef de l'énigme, on a soutenu que l'intelligence était dans le lobe frontal et que ce lobe était plus gros chez les hommes, alors que les femmes avaient un lobe pariétal plus gros²⁶⁴. Par la suite, on a jugé que l'intelligence était dans le lobe pariétal et que ce lobe était plus gros chez les hommes, alors que les femmes avaient un lobe frontal plus gros²⁶⁵. Les scientifiques ont aussi pensé que les cellules et les fibres du cerveau étaient plus molles et longues chez les femmes²⁶⁶. On a également considéré que les cerveaux des femmes étaient le résultat d'un développement plus lent du cortex cérébral pendant la période fœtal. Bref, toute une panoplie de déficiences du cerveau féminin a été dévoilée par les scientifiques.

Évidemment, les théories scientifiques, ou même les hypothèses scientifiques, marquent la scène politique et les croyances populaires. Par exemple, en 1915, le célèbre neurologue Charles L. Dana a livré dans le *New York Times* son avis professionnel sur la question du droit de vote chez les femmes.

« There are some fundamental differences between the bony and the nervous structures of women and men. The brain stem of woman is relatively larger; the brain mantle and basal ganglia are smaller; the upper half of the spinal cord is smaller, the lower half, which controls the pelvis and limbs, is much larger. These are structural differences which underlie definite differences in the two sexes. I do not say that they will prevent a woman from voting, but they will prevent her from ever becoming a man, and they point the way to the fact that woman's efficiency lies in a special field and not that of political initiative or of judicial authority in a community's organization. There may be an answer to this assertion, but no one can deny that the mean weight of the O.T. and C.S. in man is 42 and in a woman 38, or that there is a significant difference in the pelvic girdle²⁶⁷. »

²⁶² Fine, *Delusions of Gender*, p. 132.

²⁶³ *Id.*

²⁶⁴ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 37.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 38.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 37.

²⁶⁷ Fine, *Delusions of Gender*, p. 131.

Bien sûr, dirons-nous, les savants d'aujourd'hui ne se prononcent plus dans les grands médias au sujet du droit de vote des femmes, et ils utilisent des instruments d'observation beaucoup plus sophistiqués pour étudier les différences entre les systèmes nerveux des deux sexes. Néanmoins, ne nous arrive-t-il pas encore de lire des articles²⁶⁸ dans lesquels on nous explique que l'on a compris que les femmes ne parviennent pas à faire aussi bien que les hommes les complexes raisonnements des mathématiques et de la physique avancée parce que leurs hémisphères sont trop inter-reliés, ne leur permettant pas de se consacrer à des tâches aussi spécialisées et abstraites ? Pour ce qui est de l'autorité attribuée aux outils et méthodes scientifiques en vogue de nos jours, il est toujours bon de se rappeler qu'à chaque époque, on accorde confiance à notre façon d'appréhender le monde. Oublions-nous qu'un jour viendra où nos technologies modernes d'imagerie médicale seront détrônées comme l'ont été tant d'autres instruments de mesure ? N'aurions-nous pas aussi tendance à négliger le poids politique des « découvertes » scientifiques de notre époque ? En effet, n'y a-t-il pas toujours des carrières, des salaires et du pouvoir qui est en jeu derrière tout point de vue sur les qualités des cerveaux des deux sexes ?

Paradoxalement, à partir de la fin des années 60, alors que les femmes gagnaient en pouvoir et en visibilité dans les arènes politiques, professionnelles et publiques, les théories sur l'infériorité intellectuelle des femmes ont connu un essor dans le milieu scientifique. On a lancé tour à tour que :

- « *spatial ability (and the mathematical problem-solving ability) is X-linked and thus males show it more frequently than do females*²⁶⁹ » ;
- « *high levels of prenatal androgen may increase intelligence*²⁷⁰ » ;
- « *males are better at " restructuring " tasks, due to lower oestrogen levels, greater activity of " inhibitory " parasympathetic nervous system*²⁷¹ » ;

²⁶⁸ Ou bien mentionnons le fait que : « *Gur goes on to suggest to Science Daily that " in order to be a super performer in that area [physics and mathematics], one needs more white matter than exists in most female brains " »*. (Fine, *Delusions of Gender*, p.145-146.)

²⁶⁹ Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 39-40.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 40.

²⁷¹ *Id.*, p. 40.

- « *female brains are more lateralized than male brains ; greater lateralization interferes with spatial functions*²⁷² » ;
- « *sex-linked spatial gene is expressed only in the presence of testosterone*²⁷³ » ;
- « *high blood uric-acid levels increase intelligence and ambition. Males have more uric acid than females*²⁷⁴ ».

Ces études, bien qu'elles aient été l'objet de moult critiques et de contre-études, ont été, ou sont encore, défendues avec virulence²⁷⁵ par leurs auteurs ou des successeurs. Elles ont aussi été beaucoup citées²⁷⁶.

Nous avons relevé de l'aveuglement volontaire, des choix idéologiques, de la misogynie, de l'obsession du résultat, des erreurs méthodologiques puis des méconnaissances des limites des équipements et des méthodes. Avons-nous tiré des leçons de ces « erreurs » du passé ? Sommes-nous plus prudents quand vient le temps de fonder des positions politiques sur des théories scientifiques ? Ne surestimons-nous pas encore une fois notre capacité à comprendre et à interpréter le complexe fonctionnement du cerveau, notamment dans le débat sur les différences entre les hommes et les femmes ? En somme, nous devrions peut-être nous demander si : « *whether modern neuroscientific explanations of gender inequality are doomed to join the same scrap heap as measures of skull volume, brain weight, and neuron delicacy*²⁷⁷ » ?

Parmi les raisonnements fallacieux, on retrouve le cas de l'affirmation du conséquent²⁷⁸. Ce syllogisme a pour première prémisse une implication (*si P alors Q*), pour seconde prémisse l'affirmation du conséquent (*et Q*), et pour conclusion

²⁷² Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 40.

²⁷³ *Id.*

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 41.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 39-43.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 43.

²⁷⁷ Fine, *Delusions of Gender*, p. XXVIII.

²⁷⁸ Prenons un exemple simple pour bien comprendre ce qu'est cette erreur logique. En partant des prémisses selon lesquelles *s'il y a de la pluie, alors il y a des nuages* et *il y a en ce moment des nuages*, on conclut en affirmant : *donc il y a de la pluie*. Cet exemple est évident, car on sait qu'il peut y avoir toutes sortes de nuages sans pluie. Dans le cas qui nous intéresse, l'erreur logique paraît peut-être moins évidente, mais elle est la même.

l'affirmation de l'antécédent (*donc P*). Ce raisonnement est fallacieux car il accorde la valeur d'une relation d'équivalence ($P \Leftrightarrow Q$) à ce qui n'est qu'une relation d'implication ($P \Rightarrow Q$). On retrouve souvent ce type de raisonnement dans l'étude des différences entre les hommes et les femmes. Il prend cette forme : *s'il y a des différences biologiques entre les sexes, alors il y a des différences sociales entre les sexes et il y a effectivement des différences sociales entre les sexes, donc il y a des différences biologiques entre les sexes*. On semble oublier qu'il peut y avoir des différences sociales qui ont toutes sortes de causes sans fondement biologique.

Voyons comment des scientifiques utilisent quand même des formulations du type de l'affirmation du conséquent. « Pour que le mâle et la femelle adoptent des rôles différents et complémentaires dans le comportement sexuel et dans la reproduction, il faut aussi que leurs cerveaux soient d'une manière ou d'une autre faits pour fonctionner différemment²⁷⁹. » En résumé, on postule que s'il y a des différences structurelles au niveau du cerveau des hommes et des femmes, alors ils se comporteront de façon différente. On constate que les hommes et les femmes adoptent des comportements sexuels différents. On conclut qu'il faut donc qu'ils aient des cerveaux structurés de façon différente. Voici un autre exemple : « toute variation individuelle dans les compétences doit être représentée d'une manière ou d'une autre dans le système nerveux²⁸⁰ ». Encore une fois, on postule que des différences au niveau du système nerveux des deux sexes entraîneraient des variations dans les compétences des deux sexes. On remarque qu'entre les deux sexes, il y a des variations de compétences. On conclut qu'il doit donc y avoir entre les deux sexes des variations au niveau du système nerveux.

Pourquoi a-t-on tendance à produire et à accepter ce type de raisonnement ? C'est probablement parce que c'est en accord avec nos croyances, nos attentes, nos préjugés. « *[A]s neuroendocrinologist Geert De Vries has pointed out, it is intuitive to assume that males and females have different brains so that they can*

²⁷⁹ Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, p. 35.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 53.

*behave differently*²⁸¹. » En vérité, on ne sait rien des implications de ce qui peut nous sembler être des différences entre les cerveaux des hommes et des femmes. Ce que l'on prend pour des différences pourrait en fait servir à compenser des proportions anatomiques. « *For example, a smaller number of neurons in a particular brain region can be compensated for by a greater neurotransmitter production per neuron*²⁸². » Le cerveau peut ainsi assurément atteindre les mêmes objectifs de diverses manières. Ainsi également, « *[t]rying to relate these kinds of structural differences to psychological function is fantastically ambitious, given that, as neuroscientist Jay Giedd and colleagues have put it, "most brain functions arise from distributed neural networks and that within any given region lies a daunting complexity of connections, neurotransmitter systems, and synaptic functions"*²⁸³ ».

Dans nos analyses, il importe que nous ne tenions pas pour acquis que dès qu'il y a une corrélation, il y a de fait un rapport de cause à effet. En ayant une conception réductrice du corps humain, particulièrement du cerveau, nous avons tendance à sous-estimer tout un champ d'explications qui dépassent nos premières intuitions. Rappelons aussi que nous ne comprenons pas comment passer du biologique au cognitif, au psychologique ou au comportemental, c'est-à-dire que nous ne maîtrisons même pas la prémisse selon laquelle des différences biologiques auront pour résultats certaines différences sociales. Par exemple, « *does it mean that men are more analytic, if their left inferior frontal gyrus activates more, or that women are more emotional because the right amygdale is on fire*²⁸⁴ ? » En fait, quel que soit le sens dans lequel on postule un rapport de cause à effet, on ne détient pas les connaissances pour le démontrer. Nous courrons le danger de nous contenter d'utiliser la technologie d'imagerie neuronale pour qu'elle coïncide avec nos croyances ; « *[s]o does this neuroimaging study simply confirm what everyone already suspected – that "men may take a more analytic approach" to emotion processing while "women are*

²⁸¹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 142.

²⁸² *Id.*

²⁸³ *Ibid.*, p. 143-144.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 151.

more emotionally centered "»? En d'autres termes, « *is it possible that these interpretations are (...) unwittingly projecting assumptions about gender onto the vast unknown that is the brain*²⁸⁵ ? »

Plusieurs raisons devraient nous inciter à prendre un certain recul à l'égard des expériences portant sur les différences cognitives entre les hommes et les femmes. Même des chercheurs convaincus de l'existence de telles différences formulent des mises en garde. Kimura explique que « les tests dits cognitifs qui différencient les sexes (...) diffèrent de la résolution de problèmes dans la vie réelle sur au moins deux points importants : la plupart des problèmes que nous rencontrons dans la vie de tous les jours mettent en jeu plusieurs aptitudes différentes, et ils impliquent une certaine activité physique coordonnée qui ne se limite pas à écrire une réponse²⁸⁶ ». Nous avons identifié certains exemples permettant d'illustrer cette distinction entre ce qui est évalué en laboratoire et ce qui se passe dans la vie sociale. Premièrement, « dans les tests de mémoire verbale, la femme réussit toujours mieux que l'homme²⁸⁷ », « à l'âge adulte cependant, la femme n'a pas un vocabulaire plus étendu ou une meilleure intelligence verbale que l'homme²⁸⁸ ». Deuxièmement, les filles ont de moins bonnes notes que les garçons dans les tests d'aptitude mathématique, mais elles ont de meilleures notes en mathématique à l'école²⁸⁹. Toutefois, comme on le constate à la lecture des ouvrages, ces chercheurs n'appliquent pas pour autant la prudence qui serait de mise, lorsqu'ils interprètent divers phénomènes sociaux à la lumière de ces tests faits en laboratoire sur des humains et des animaux. Il serait intéressant de se demander par quoi les différences observées en laboratoire se traduisent dans le milieu social et quelles significations prennent-elles.

²⁸⁵ Soulignons que Fine paraphrase ici Fausto-Sterling. (Fine, *Delusions of Gender*, p. 150.)

²⁸⁶ Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, p. 45.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 122.

²⁸⁸ *Id.*

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 87.

1.5. Retour sur la critique de la conception scientifique

En débutant le volet scientifique par une mise en perspective de sa conception actuelle du sexe par rapport à celle du paradigme des siècles passés et de l'Antiquité, on a vu que l'interprétation des faits naturels avait grandement changée. Manifestement, on ne « lit » pas le corps et ses organes de la même façon, on ne voit pas les mêmes corps. Il y a eu un tel renversement autour des années 1800, qu'on est passé d'un système dans lequel il y avait un sexe, dont les exemplaires symboliques étaient quantitativement hiérarchisés selon l'échelle de perfection sociologique et spirituelle des genres, à un système dans lequel il y a deux sexes fondamentalement opposés, biologiquement et ontologiquement incommensurables. Dans ce second paradigme, les deux sexes sont strictement déterminés par la biologie, et le genre n'est que le résultat, l'expression sociale, le symbole illustrant ces sexes. Or, comme Laqueur l'a expliqué, ces modifications conceptuelles ne coïncident pas avec des découvertes scientifiques et ne peuvent pas être justifiées par les connaissances scientifiques. Néanmoins, les scientifiques sont pris dans les conditions d'intelligibilité de leur époque, avec les limites du langage, les orientations du financement (politiques, idéologiques, misogyniques), les croyances sociales, etc. : « [m]ême la biologie obéit aux conditions culturelles de l'intelligibilité de ses résultats et de ses hypothèses²⁹⁰ ». De tout temps, il y a eu des choses impossibles à penser et des choses impossibles à voir. Certaines conditions de possibilités sont rassemblées à certains moments, de telle sorte que la compréhension du monde puisse aller dans un certain sens²⁹¹. Les scientifiques cherchent ainsi spécifiquement dans l'étude biologique du corps la validation de la perception dichotomique des sexes, des différences et des inégalités sociales. « *The questions researchers take into their studies, the methodologies they employ, and their decisions about which additional persuasive communities to*

²⁹⁰ Castel, *La métamorphose impensable*, p. 346.

²⁹¹ « *The production of scientific knowledge not only involves doing experiments and interpreting results, but being in the right place at the right time for a particular result and interpretation to be culturally intelligible.* » (Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 203, note 31.)

*link their work to, all reflect cultural assumptions about the meanings of the subject under study – in this case, the meanings of masculinity and femininity*²⁹². »

L'idée d'une certaine objectivité scientifique en ce qui a trait à l'étude du sexe et quant aux « faits » sur lesquels reposent les connaissances scientifiques a été mise à mal par la critique des diverses tentatives des sciences de la vie visant à démontrer l'opposition des sexes telle qu'elle est pourtant représentée par les scientifiques et véhiculée par le sens commun. C'est dans cette optique que nous avons analysé de manière critique le regard scientifique sur le sexe à travers la physiologie et les glandes internes, les gènes, l'intersexualité, les hormones, et le cerveau. Il s'est avéré que les scientifiques négligent systématiquement le rôle de l'environnement, de la culture et des expériences dans la détermination de ce qu'est le sexe. Ce que les scientifiques devraient confesser, c'est plutôt : qu'« on ne sait pas ce qui différencie clairement en biologie hommes et femmes normaux, encore moins les cas-limites²⁹³ ». En effet, l'intersexualité met en évidence le caractère inadéquat de notre conception du sexe et de notre besoin de catégoriser toutes les personnes par les étiquettes « homme » ou « femme ». L'articulation complexe des recherches en biologie avec les préoccupations politiques est troublante. L'est encore plus l'enracinement de ces luttes sociales dans les corps : *« truths about human sexuality created by scholars in general and by biologists in particular are one component of political, social, and moral struggles about our cultures and economies (...) at the same time, components of our political, social and moral struggles become, quite literally, embodied, incorporated into our very physiological being*²⁹⁴. »

Obsédés par l'idée de trouver dans la biologie du sexe ce qui pourrait fonder la différence entre les sexes, les scientifiques et nous à leur suite, en sommes venus à refuser l'humanité, le droit d'existence des individus dont on juge que le sexe est trop ambigu pour cadrer avec les attentes dichotomiques. Ces préjugés sont si forts qu'ils se traduisent par des opérations chirurgicales, des mutilations.

²⁹² *Ibid.*, p. 144.

²⁹³ Castel, *La métamorphose impensable*, p. 315.

²⁹⁴ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 5.

De violence et en vitesse, la chair de ces bébés naissants est prise d'assaut. Ce ne sont pas que les personnes identifiées comme étant des intersexuelles qui font les frais de notre conception de ce qu'est le sexe, c'est la vie de tous qui est atteinte par cette grille de lecture.

De surcroît, c'est en fait bien souvent en raisonnant par affirmation du conséquent qu'on en vient à postuler cette différence entre les deux sexes. Frappés par les inégalités qui s'expriment dans la société, nous avons tendance à croire qu'il doit y avoir en amont des causes biologiques. « *So focused were they on locating the cause of inequality in some internal limitation of women – the lightweight brains, the energy-sapping ovaries, the special nurturing skills that leave no room for masculine ones – that they failed to see the "injustice", as Stephen J. Gould put it, of "a limit imposed from without, but falsely identified as lying within"*²⁹⁵. » Ainsi, dans la section suivante portant sur les apports des sciences humaines, nous serons amenés à nous demander dans quelle mesure ce que nous interprétons comme étant des différences entre les sexes serait plutôt attribuable aux inégalités sociales des genres. En d'autres termes, on peut se poser la question : « *Has innate inferiority been the reason for the small number of eminent women, or has civilization never yet allowed them an opportunity to develop their innate powers and possibilities*²⁹⁶ ? » Il semble que l'étude de la différence entre les sexes doive tenir compte des inégalités. Celles-ci prennent corps, elles marquent les corps et leur développement. Ce que nous pensons de nous-mêmes, nos choix de vie, nos comportements et nos aptitudes sont influencés par le milieu social dans lequel on se trouve et dans lequel on grandit. La conception scientifique et populaire du sexe et du genre forge notre être et notre devenir²⁹⁷. Nous verrons, notamment avec l'appui de recherches faites en psychologie sociale, qu'il s'agit d'inverser le lien de causalité entre les différences

²⁹⁵ Fine, *Delusions of Gender*, p. 235.

²⁹⁶ Fine citant Cora Castle, une éminente chercheuse du 20^e siècle (*Ibid.*, p. XXIV.).

²⁹⁷ « *The interact with the social context (...) out of this interaction emerges your self-perception, your interests, your values, your behavior, even your abilities. Gender can become salient in the environment in so many ways (...)* » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 235.)

et les inégalités²⁹⁸. La politique, entre autres par l'intermédiaire du langage, est toujours déjà là avant que le corps ne prenne vie, que le sexe ne soit étudié. Les inégalités et nos croyances sur le genre marquent notre biologie, elles influencent l'expression des gènes, la production des hormones, les connexions du cerveau²⁹⁹. Cela sera particulièrement mis en évidence quand, dans la section suivante, nous traiterons des études sur les différences cognitives entre les deux sexes. Nous verrons que ces recherches portent davantage sur les impacts de l'environnement sur le cerveau et la pensée que sur des différences innées et immuables. Par ailleurs, nous constaterons que la société dans laquelle nous vivons est loin d'offrir l'égalité de traitement et l'éducation sans préjugés sexistes auxquelles nous prétendons aspirer. Les scientifiques tiennent une part de responsabilité dans ce phénomène³⁰⁰. Par exemple, les neurosciences contribuent elles aussi à produire les différences qu'elles prétendent découvrir. De surcroît, la politique, notamment via l'économie³⁰¹, oriente les recherches qui sont faites sur la biologie des sexes ; ne serait-ce qu'en supportant davantage financièrement certaines hypothèses de recherche et en faisant publier davantage certains résultats. L'accent est systématiquement mis sur l'opposition, cela cadre avec nos attentes et nos préjugés sociaux, et c'est plus payant académiquement et commercialement. Ainsi, pour reprendre les mots de Fausto-Sterling, on peut dire

²⁹⁸ « *We are justified in wondering whether, as gender scholar Michael Kimmel suggests, "gender difference is the product of gender inequality, and not the other way around."* (Id.)

²⁹⁹ « *The circuits of the brain are quite literally a product of your physical, social, and cultural environment, as well as your behavior and thoughts. What we experience and do creates neural activity that can alter the brain, either directly or through changes in gene expression. This neuroplasticity means that, as Kaiser puts it, the social phenomenon of gender "comes into the brain" and "becomes part of our cerebral biology." As for hormones that act on the brain, if you cuddle a baby, get a promotion, see billboard after billboard of near-naked women, or hear a gender stereotype that places one sex at a higher status than the other, don't expect your hormonal state to remain impervious. It won't. "Even how we behave or what we think about can affect the levels of our sex hormones," point out Gene Worship authors (...). This continuous interplay between the biological and the social means that, as Anne Fausto-Sterling has put it, "components of our political, social, and moral struggles become, quite literally, embodied, incorporated into our very physiological being."* » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 236.)

³⁰⁰ « Les "disciplines scientifiques" construisent des objets comme "naturels" par le simple fait qu'elles les étudient. Il apparaît d'autant plus difficile à questionner qu'il est saisi par une discipline chargée de simplement "découvrir" et élucider la nature, et non de la construire. » (Bereni, *Introduction aux Gender Studies*, p. 27.)

³⁰¹ « *determine what kinds of research and how much of it will be supported* » (Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 208.)

que dans notre critique scientifique de la conception du sexe : « *very rapidly we have skated along the strands from science to politics, from scientific disputes to political power struggles*³⁰² ». Nous allons nous pencher plus en avant sur le rôle politique du genre. Nous voulons voir comment les sciences humaines peuvent nous aider à savoir si « le genre n'est pas le sexe social mais le principe de division qui institue les sexes³⁰³ ». Nous voulons également comprendre si cette influence des sciences de la vie et des croyances populaires sur nos corps et nos vies est modifiable, si elle peut être renversée, si on pourra lui opposer d'autres courants d'influences ?

³⁰² Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 143.

³⁰³ Bereni, *Introduction aux Gender Studies*, p. 27.

CHAPITRE II

APPORTS DES SCIENCES HUMAINES

Nous venons d'analyser de manière critique la conception scientifique de l'identité sexuelle. Nous nous apprêtons à considérer des perspectives développées par les sciences humaines¹ dans l'étude du concept d'identité sexuelle. Je ferai d'abord une mise en contexte avec l'enjeu d'actualité du choix de la mixité dans les écoles. Ensuite, je présenterai quelques pistes de réflexion philosophique sur des liens entre les sciences de la vie et les sciences humaines. L'approche du genre et du sexe dans les sciences de la vie et dans les sciences humaines n'est pas la même, tout en procédant de la même pratique forger à mesure les concepts décrivant et découpant la réalité qu'elles abordent. Il deviendra alors nécessaire d'introduire le concept de construction sociale et de caractériser la démarche qu'elle nomme afin de dévoiler les présupposés épistémologiques à l'œuvre. Il sera en particulier question du nominalisme dynamique. Puis, j'aborderai les différences sexuelles sous l'angle de la cognition, des tests d'aptitudes, des répercussions des études et des théories, des mots et des attentes, des jeux et des emplois, et enfin du transsexualisme. Partout, nous aurons à débusquer des mécanismes de production de différences sexuelles qui teintent les sciences et notre tissu social. Pour terminer, je conclurai par un retour plus élaboré sur les implications philosophiques de la construction sociale.

¹ Dans le domaine des sciences humaines, nous aborderons principalement des points de vue issus de la psychologie et de la sociologie.

2.1 Le choix de la mixité à l'école

Dans la foulée des événements traités dans les médias² et mettant en scène le caractère problématique de l'identité sexuelle, on retrouve le débat qui porte sur les types d'établissements scolaires dans lesquels il est préférable d'éduquer les enfants. Comment choisir l'école où envoyer ses enfants ? En plus des débats sur les orientations religieuses, la langue d'enseignement ou les établissements privés, un dilemme lié à la thématique sexuelle capte notre attention : la non-mixité est-elle préférable à la mixité³ ?

Quoi de mieux pour faire un garçon de son *garçon* que de l'entourer de garçons ? Si, comme le soulève le dédoublement de la phrase, on naît déjà garçon, pourquoi faudrait-il encore faire un garçon d'un *garçon* ? Serait-ce, pour paraphraser S. de Beauvoir, que l'on ne naît pas garçon, mais qu'on le devient ? Le premier sexe⁴ aurait-il, lui aussi, une fragilité originaire ? On se souviendra de la réception mitigée de l'ouvrage *Père manquant fils manqué*⁵. A-t-on besoin d'un père présent pour devenir un garçon « réussi » ? Mais qu'est-ce qu'un garçon réussi ? Des études⁶ révèlent que les garçons choisissent davantage des sphères d'études « féminines », comme les sciences sociales, quand ils ont étudié dans des établissements pour garçons. Ils développeraient aussi davantage leurs aptitudes communicationnelles lorsqu'ils ne vont pas à l'école avec des filles. Ainsi, les écoles pour garçons féminiseraient-elles les garçons ? Est-ce qu'il y a une échelle de gradient pour reconnaître si on est plus ou moins homme ? Comment doit-on s'y prendre pour faire un homme de soi, cela s'apprend-t-il ? Faudrait-il alors considérer que les homosexuels constituent un troisième sexe ?

² Dans cette section, je m'intéresserai spécifiquement au débat public sur la question ; je traiterai donc d'études rapportées dans les médias à grand tirage.

³ Nous ne traiterons pas de la question de manière exhaustive, nous nous intéresserons à ce débat uniquement dans l'optique du rapport au sexe et au genre.

⁴ Expression librement inspirée du terme « deuxième sexe » (Simone De Beauvoir, *Le deuxième sexe*, tomes I et II, Paris: Gallimard, 1976 et 1949, 410 et 506 p.).

⁵ Guy Corneau, *Père manquant, fils manqué*, Montréal : Éditions de l'Homme, 1989, 183 p.

⁶ Amélie Daoust-Boisvert, « Pour filles, pour garçons ou mixte ? – Les centres d'intérêt de l'enfant devraient être le premier critère de choix », *Le Devoir*, 19 et 20 septembre 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/societe/education/267669/pour-filles-pour-garcons-ou-mixte-les-centres-d-interet-de-l-enfant-devraient-etre-le-premier-critere-de-choix>

Parallèlement, on a souvent considéré que les lesbiennes ne sont pas de *vraies* femmes, qu'elles sont des *garçons manqués*. Or, la ségrégation à l'école force une certaine proximité avec les personnes du même sexe et limite grandement les contacts avec les personnes du sexe opposé. Ainsi, ne serait-il pas paradoxal d'envoyer les filles dans des écoles exclusives, alors qu'on prétend que c'est dans les bras d'un homme que l'on est *véritablement* femme ? Qu'est-ce qui fait effectivement la femme ? Des études⁷ révèlent que les filles sont meilleures en mathématiques, en informatique et en sciences dans les écoles non mixtes. Mais ne sont-ce pas là les champs d'excellence des garçons ? Le fait de séparer les filles des garçons à l'école aurait-il pour conséquence de rendre celles-ci plus masculines ?

En somme, pourquoi serait-il plus avantageux d'éduquer les garçons et les filles séparément, considérant qu'« il n'existe aucune donnée scientifique d'ordre neurobiologique ou psychologique qui permette de justifier la ségrégation dans l'éducation⁸ » ? À la lumière des recherches internationales les plus récentes, il ressort que « les résultats scolaires dans les classes non mixtes ne sont pas meilleurs que dans les classes mixtes⁹ » ? Par ailleurs, il s'avère que « tous les élèves, quel que soit le sexe, n'apprennent pas de la même façon et qu'en variant les approches pédagogiques et en offrant tout un éventail d'activités parascolaires dans un collège mixte, chacun peut y trouver son compte¹⁰ ». On peut renchérir sur ce point en soulignant que « les dernières études révèlent que ce qui favorise le plus la réussite des garçons et des filles, c'est la diversité dans les méthodes d'enseignement¹¹ ». Si l'on résout ainsi l'enjeu pédagogique, la question serait à

⁷ Daoust-Boisvert, « Pour filles, pour garçons ou mixte ? ».

⁸ Louise Cossette (dir. publ.), *Cerveau, hormones et sexe : des différences en question*, Montréal : Remue-ménage, 2012, p. 25.

⁹ Se référant aux études de Halpern et coll., 2011, dans *Ibid.*, p. 25.

¹⁰ Jessica Nadeau, « Mixité ou non ? – Les tenants de chaque camp campent sur leur position », *Le Devoir*, 27 septembre 2003, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/societe/education/36851/mixite-ou-non-les-tenants-de-chaque-camp-campent-sur-leur-position>

¹¹ On trouve cette piste de solution dans les recommandations du Conseil supérieur de l'éducation de 1999, dans le rapport : *Pour une meilleure réussite des garçons et des filles*.

« De plus, cette proposition a été expérimentée avec succès lors d'une recherche sur la réussite scolaire des garçons au cégep Beauce-Appalaches. » (Guy Ferland, « Comment faire réussir davantage les garçons ? », *Le Devoir*, 7 avril 2010, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/non-classe/11366/comment-faire-reussir-davantage-les-garcons>)

reformuler comme suit : quelle approche prépare le mieux nos jeunes à la vie en société¹² ? La réponse devrait être évidente, puisqu'il s'agirait de leur offrir des conditions de développement représentatives de la société dans laquelle ils seront appelés à prendre part, c'est-à-dire qu' « il faut les préparer à vivre ensemble comme hommes et femmes¹³ ». Reste à voir si l'on entend par là que la ségrégation sexuelle n'est pas de mise dans la plupart des structures de la société, et qu'alors l'école ne devrait pas davantage l'imposer, ou bien que garçons et filles doivent être éduqués séparément pour apprendre leurs futurs rôles sociaux respectifs, distincts et complémentaires. Dans ce cas, nous pourrions découvrir qu'il y a des prémisses hétéro-sexistes¹⁴ au fondement de notre système de reconnaissance de l'identité sexuelle.

Les parents sont-ils les mieux placés pour assurer le développement de l'identité sexuelle des futurs citoyens ? Voulons-nous vraiment collectivement œuvrer à enrayer le sexisme ? Allons-nous jusqu'au cœur du problème quand, dans les médias, on débat sur la mixité et la non-mixité à l'école ? Ce débat devrait-il demeurer vain, nous amenant ainsi à confier la décision aux parents ? Les enjeux en cause n'appellent-ils pas plutôt un remaniement social du concept même de l'identité sexuelle ? On peut en effet se demander dans quelle mesure il s'agit d'une question d'intérêt privé et considérer qu'il serait préférable que nous nous dotions d'une position collective à ce sujet. Quelle est au juste la part de construction sociale dans le développement de l'identité sexuelle des enfants ?

En fait, il ne semble pas être aisé de différencier ce qui est de l'ordre du genre construit socialement, de ce qui serait de l'ordre du sexe ayant la qualité d'un donné biologique. De surcroît, il n'est pas évident que ce que l'on croit relever du sexe biologique est effectivement un donné qui échappe à la

¹² « Les élèves sont ensemble depuis la maternelle ». (Ferland, « Comment faire réussir davantage les garçons ? ».) Ils seront ensemble pour le reste de leur vie sociale. Pourquoi devrait-il en être autrement au secondaire ?

¹³ *Id.*

¹⁴ Voir entre autres Butler, au sujet des prémisses hétéro-sexistes : « *my point is simply that one way in which this system of compulsory heterosexuality is reproduced and concealed through the cultivation of bodies into discrete sexes with "natural" appearances and "natural" heterosexual dispositions* ». (Judith Butler, « Performative Acts and Gender Constitution: An Essay in Phenomenology and Feminist Theory », *Theatre Journal*, vol. 40, no 4 (déc. 1988), p.524.)

construction sociale. Dans cette optique, on pourrait en venir à considérer le sexe comme étant une partie du genre, plutôt que de considérer que le genre n'est que la mise en pratique sociale du sexe dit biologique.

2.2 Des liens entre sciences de la vie et sciences humaines

Découvrir ou créer

Dans la foulée de l'analyse critique du point de vue scientifique sur l'identité sexuelle que nous venons de mener dans le chapitre précédent, on est tenté de remettre en cause l'objectivité de la science. Il semble que celle-ci ne fasse pas qu'exclusivement étudier le phénomène, elle créerait toujours en partie ce qu'elle prétend seulement découvrir. On pourrait dire que la science joue un rôle dans la construction de la différence entre les sexes. Ce qui est encore plus problématique, c'est que les scientifiques ne paraissent pas être toujours conscients de construire la vérité, ils prétendent seulement la chercher et la découvrir. Nous reviendrons sur le constructivisme à la fin de ce chapitre.

Hacking explique qu'en science, nous sommes souvent confondus par ce qu'il appelle des « *engines of discovery* ». Ainsi, il renomme les « *engines of discovery* » des « *engines for making up people* », puisque, bien que nous considérons qu'ils nous permettent de découvrir des faits, ils nous amènent aussi à « créer » des nouvelles sortes de gens, non pas seulement des groupes mais les individus eux-mêmes¹⁵. Hacking présente la liste de ces « *engines* » comme suit :

- « 1. Count
- 2. Quantify
- 3. Create norms
- 4. Correlate
- 5. Medicalise
- 6. Biologise

¹⁵ En d'autres mots, ces moteurs : « *affect both the kinds and the people* ». (Ian Hacking, *Kinds of People: Moving Targets*, British Academy Lecture 151, 2007, p. 306.)

7. *Geneticise*¹⁶ »

Et il ajoute trois autres « *engines* » qui découlent du même mécanisme scientifique mais qui servent spécifiquement à l'organisation, au contrôle, à l'administration, et plus récemment à la résistance :

« 8. *Normalise*

9. *Bureaucratise*

10. *Reclaim our identity*¹⁷ »

Dans cette optique, nous ne parlons pas simplement de production de connaissances, mais bien de « production de gens », spécifiquement au sens de la possibilité de vivre l'expérience d'être une certaine sorte de personne avec certains choix, certains rapports à autrui, certaines définitions de soi, etc.

Rétroaction entre connaissance et objet d'étude

Bien que certaines théories scientifiques répondent à des critères de reproductibilité et de prédictibilité, l'on ne peut pas nécessairement conclure à une adéquation entre ce « style de raisonnement¹⁸ » ou cette modélisation du monde et la réalité. Nous ne pouvons non plus nous fier à une « harmonie préétablie¹⁹ » entre un esprit humain strictement observateur et une nature intouchée explicitement expressive. La connaissance scientifique porte en elle les limites des personnes, des institutions, des règles dont elle est issue. En effet, on peut reconnaître la science comme étant : « un ensemble de conventions hautement élaboré produit par une culture particulière (la nôtre) dans des circonstances

¹⁶ Hacking, *Kinds of People: Moving Targets*, p. 306.

¹⁷ *Id.*

¹⁸ « Il faut admettre une interaction complexe entre le progrès scientifique et les conceptions épistémologiques. La philosophie doit intégrer une conscience historique aiguë. Hacking propose de conjuguer des recherches menées dans différentes écoles, pour développer une histoire des styles de raisonnement. » (Anastasios Brenner, «Quelle épistémologie historique ?», *Revue de Métaphysique et de Morale*, no 44 (janv. 2006), p. 9.) La notion de style de raisonnement nous rappelle celle de mentalité et d'épistémé, mais d'après Llyod elle est plus adéquate car elle permettrait de dépasser les imprécisions entourant le fait qu'il puisse y avoir plusieurs modes de pensée à une époque donnée. (*Id.*) L'expression « style de raisonnement » de Hacking est aussi reprise dans Paul Veyne, *Foucault, sa pensée, sa personne*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 123.

¹⁹ *Ibid.*, p. 122.

historiques particulières²⁰ ». En d'autres termes, « c'est un discours, conçu par et pour une communauté interprétative spécialisée, en des termes créés par le mélange complexe de circonstances sociales, d'opinions politiques, d'incitations économiques et d'un climat idéologique qui constitue l'environnement humain du scientifique²¹ ». Puis par un effet de retour, la science, par ses images, ses termes, ses définitions et sa conceptualisation influence notre manière de penser, d'agir, de vivre. Tiefer souligne que : « *images, as much as technical terms, organize our thinking, and are not to be taken lightly*²² ». Les sciences biologiques et le domaine médical, comme milieu social, créent des classifications et des connaissances sur des sujets comme le sexe ou le genre²³. Ce faisant, ils modifient l'objet même sur lequel portaient leurs recherches. Les nouveaux concepts, les nouvelles descriptions influencent la vie des gens. Ils ne se conçoivent plus de la même manière, ils n'entrent plus en rapport avec autrui de la même façon. Les choix de vie qui s'offrent à eux ne sont plus les mêmes. En somme, ils ne sont plus la même personne car leur mode d'être une personne s'est transformé. « *[I]t makes a big difference to people, how they are classified. Not just because we praise some and incarcerate others, but because they come to think of themselves in new ways, to see new choices for actions, to be new kinds of beings*²⁴. » C'est pour qualifier ce mécanisme qu'Hacking a recours à l'expression « *making up people* » (façonner des gens). Cela implique que les gens concernés n'auraient pas existé en tant que cette sorte de personne avant que d'avoir été classifiés et organisés ainsi. Les manières d'être, les expériences sont nouvelles. L'objet d'étude s'étant transformé, les connaissances et les classifications qui seront à nouveau développées à l'égard de celui-ci seront également modifiées. Hacking

²⁰ Wikipédia l'Encyclopédie Libre, *Construction sociale*, [En ligne] http://fr.wikipedia.org/wiki/Construction_sociale (page consultée le 18 septembre 2011)

²¹ *Id.*

²² Leonore Tiefer, « Social Constructionism and the Study of Human Sexuality », In *Forms of Desire Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy*, sous la dir. d'Edward Stein, New York, Garland, 1990, p. 307.

²³ Hacking, *Kinds of People: Moving Targets*, p.286.

²⁴ Ian Hacking, « How " Natural " Are " Kinds " of Sexual Orientation ? », *Law and Philosophy*, vol. 21, no 3 (mai 2002), p. 345.

emploie l'expression « *looping effect* » (effet en boucle) pour illustrer le phénomène interactif²⁵ entre les classifications et les classifiés.

Essentialisme et nominalisme

Nous verrons que cette rétroaction est à ne pas négliger lorsqu'on cherche à comprendre ce qu'est l'identité sexuelle. Ce mécanisme rétroactif participe à la constitution de pistes de réflexion qui divergent du déterminisme biologique et de l'essentialisme en matière d'identité sexuelle. « *" Essentialists " treat sexuality as a biological force and consider sexual identities to be cognitive realizations of genuine, underlying differences*²⁶ ». Ces penseurs adoptent un point de vue ancré dans la foulée du réalisme²⁷ des catégories. Nous sommes, à l'opposé, amenés à nous pencher sur le phénomène de construction sociale²⁸. Les tenants de cette vision se réclament plutôt d'une forme de nominalisme²⁹. Pour eux, les catégories seraient arbitraires : « *[H]uman – imposed divisions of the continuum of experience – categories create social types, rather than revealing them*³⁰ ». D'après certains partisans de cette position, une bonne part du succès des théories de l'autre camp, c'est-à-dire des théories essentialistes, « tient au fait qu'elles permettent d'évacuer par des « preuves scientifiques claires et objectives » les

²⁵ « Interactifs parce qu'il existe ce que nous appelons un effet de boucle entre les gens et les classifications de gens. L'individu classifié est modifié ou se modifie lui-même du simple fait qu'il est classifié. Par conséquent, puisque les gens classifiés changent, notre connaissance de la classe en question doit être révisée, et même les critères d'application du nom de la classe sont modifiés. » (Ian Hacking, *Philosophie et histoire des concepts philosophiques*, [En ligne] http://www.college-de-france.fr/media/historique/UPL5879_Hacking2004_2005.pdf (Page consultée le 29 décembre 2012))

²⁶ Steven Epstein, « Gay Politics, Ethnic Identity: The Limits of Social Constructionism », In *Forms of Desire*, Stein, p. 241.

²⁷ « *Realists consider categories to be the footprints of reality (" universal "): they exist because humans perceive a real order in the universe and name it* ». (De l'historien John Boswell, tiré de Wayne R. Dynes, « Wrestling with the Social Boa Constructor », In *Forms of Desire*, Stein, p. 218.)

²⁸ Il n'en demeure pas moins que le constructionisme peut être compatible avec le réalisme. Adopter un point de vue constructionniste ne dénie pas pour autant l'existence des entités étudiées. Les catégories peuvent être réelles, sans toutefois correspondre à des essences biologiques, elles peuvent par exemple être le fruit du travail de l'idéologie.

²⁹ « *[Nominalism] is the belief that categories are only the names (Latin : nomina) of things agreed upon by humans, and the « order » people see is their creation rather than their perception* ». (Id.)

³⁰ Epstein, « The Limits of Social Constructionism », In *Forms of Desire*, Stein, p. 245.

raisons sociales, culturelles et politiques (...) [qui elles sont] forcément plus complexes à cerner³¹ ».

Nominalisme dynamique

Pour sa part, Hacking a proposé la notion de nominalisme dynamique pour traiter de divers concepts étudiés par les sciences humaines. Il est question d'une interaction entre les catégories qui définissent les individus et les individus qui se reconnaissent comme étant définis par ces catégories. Davidson explique qu'Hacking soutient que : « *categories of people come into existence at the same time as kinds of people come into being to fit those categories, and there is a two-way interaction between these processes*³² ». Bref, au fil de l'histoire : « *the category and the people in it emerged hand in hand*³³ ». On se rappelle le caractère interactif des « genres humains », l'effet en boucle qui est à l'œuvre entre les classes et les classifiés. « Le nominalisme dynamique est fondé sur la complexité et les méandres de la vie quotidienne et de la vie institutionnelle. (...) À chaque façonnement d'un nouveau type d'individu, un nouvel espace de possibilités apparaît, et donc les individus eux-mêmes sont refaçonnés³⁴. » Ceci fait en sorte que lorsque ces sujets d'études sont dans la mire du regard biologique, ils se comportent comme des cibles mouvantes³⁵. Le modèle scientifique d'analyse (où à tout le moins tel qu'il opère actuellement) est inapproprié pour ce type d'objet d'étude³⁶. « *What is called " scientific research " assumes that it is investigating universals that are codes by indifferent classifications, classifications unaffected by what we find out*³⁷. » C'est le problème soulevé par Hacking en ce qui a trait aux catégories interactives dont font partie le sexe et le genre.

³¹ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 25.

³² Arnold Davidson, « Sex and the Emergence of Sexuality », In *Forms of Desire*, Stein, p. 121.

³³ Ian Hacking, « Making Up People », In *Ibid.*, p. 79.

³⁴ Hacking, *Philosophie et histoire des concepts philosophiques*, p. 399.

³⁵ « *We are here concerned with a moving and interactive target that won't stay still.* » (Hacking, *How « Natural » Are « Kinds »*, p. 347.)

³⁶ « *Interactive kinds, for which the entire model of biologized scientific research is inappropriate. Biology aims at a fixed target of indifferent kind.* » (Hacking, *How « Natural » Are « Kinds »*, p. 347.)

³⁷ *Id.*

2.3 Cognition

Autorité scientifique, sens critique, influences et dommages

Sur le plan argumentatif, les sciences de la vie détiennent une autorité spéciale. Étant donné les qualités que l'on attribue à leur méthode, les connaissances qu'elles apportent ont beaucoup de poids à nos yeux. Cependant, nous n'avons pas nécessairement la capacité de bien évaluer les propos de type scientifique. La distinction entre des faits avérés et des spéculations n'est pas toujours évidente : parfois une explication circulaire brodée de notions neuroscientifiques est séduisante. Les neurosciences correspondent bien à nos attentes, elles ont ce côté moderne et objectif qui convainc, peut-être un peu trop. Weisberg et ses collègues ont découvert que les gens accordent plus de valeur à des arguments lorsqu'ils sont accompagnés par une image cérébrale plutôt que par un graphique illustrant la même information³⁸. Ceci nous amène à craindre que ce ne seront possiblement pas les études les plus rigoureuses qui domineront dans le public. Dans un contexte dans lequel les milieux de l'édition et de l'éducation ne sont pas imperméables aux théories pseudo-scientifiques sur la différence entre les sexes, il y a de quoi s'inquiéter au sujet des répercussions sociales. Fine résume bien ces préoccupations : « *neurosexism promotes damaging, limiting, potentially self-fulfilling stereotypes (...) To make this kind of confident claim about hardwired psychological differences between males and females is to overlook the likelihood of spurious findings, the teething problems of new technology, the obscurity of the relationship between brain structure and psychological function, and the difficulty of interfering psychological states from neuroimaging data.*³⁹ » Insistons encore sur l'importance de prendre du recul par rapport aux compilations de données strictement issues du nouveau champ d'expériences neuroscientifiques. Fine nous met en garde : « *dazzled by the seductive*

³⁸ Cordelia Fine, *Delusions of Gender: How Our Minds, Society, and Neurosexism Create Difference*, New York: W. W. Norton, 2010, p. 172.

³⁹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 174-175.

*scientificness of neuroscience, commentators become blind to low-tech behavioral evidence of gender similarity, or flexibility in response to the social context*⁴⁰ ».

Danger : utilisation pseudo-scientifique des connaissances

Le danger est encore plus grand quand on considère l'utilisation qui peut être faite de ces théories scientifiques. Des écrivains populaires reprennent ces théories et en tirent des applications pour le grand public⁴¹. Des formateurs en éducation ou en entreprise, des conférenciers et des auteurs, au fait des études sur les échanges entre les hémisphères du cerveau et les tâches spatio-visuelles, donnent des conseils pour mieux comprendre les différences entre les « hommes » et les « femmes ». Ainsi, Gurian, de l'institut du même nom, explique aux enseignants que : « *(b)ecause boys' brains have more cortical areas dedicated to spatial-mechanical functioning, males use, on average, half the brain space that females use for verbal-emotive functioning*⁴² ». Dans le livre *Why Men Don't Listen and Women Can't Read a Map*, Allan et Barbara Pease expliquent : « *that the female brain is so unlocalized for spatial ability*⁴³ ». Gray, dans son ouvrage intitulé *Why Mars and Venus Collide*, nous apprend que : « *a man's large left IPL [Inferior Parietal Lobe], being involved in the " perception of time " explains why he becomes impatient with how long a woman talks*⁴⁴ ». Dénotons que le milieu de la recherche universitaire n'est pas non plus à l'abri à ce type d'aberration⁴⁵.

Éducation, préjugés et découvertes neuroscientifiques

Lorsque ces théories, ces hypothèses et ces idées circulent dans le public, elles ont un impact sur l'attitude, l'identité et la performance des gens. Le « neurosexisme » produit des changements directs⁴⁶. Fine précise : « *there is evidence that media reports of gender that emphasize biological factors leave us*

⁴⁰ Fine, *Delusions of Gender*, p. 175.

⁴¹ Le public est particulièrement friand de ces grands titres. On connaît bien le biais de confirmation selon lequel on est conforté par ce qui est conforme à nos attentes stéréotypées.

⁴² *Ibid.*, p. 140.

⁴³ *Id.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 156.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 157-167.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 173.

*more inclined to agree with gender stereotypes, to self-stereotype ourselves, and even for our performance to fall in line with those stereotypes*⁴⁷. » Par exemple, dans le cadre d'expériences⁴⁸, on a fait lire à des femmes un article dans lequel on expliquait que les hommes sont meilleurs en mathématiques à cause de différences innées de type biologique et génétique. Ces femmes ont eu de moins bons résultats dans un test de mathématique standardisé que les femmes à qui on avait fait lire un texte selon lequel la supériorité des hommes en mathématique est attribuable au fait qu'ils y mettent plus d'effort. Le même effet est observé lorsque l'information n'est pas transmise dans un texte, mais donnée par l'expérimentateur. On constate que : « *merely considering the role of genes in math performance can have some deleterious consequences*⁴⁹ ». Ce phénomène met en évidence l'importance que les scientifiques devraient accorder à l'impact social de l'orientation de leurs projets de recherches. Quand on n'entend parler que de recherches sur les déterminismes biologiques des inégalités entre les hommes et les femmes, on oublie vite qu'il existe d'autres facteurs déterminants et que tout n'est pas nécessairement joué d'avance. N'est-il pas facile de se dire que parce qu'on n'est pas avantagé génétiquement, on devrait abandonner ces cours de mathématiques qui nous paraissent trop difficiles ? Pourquoi en effet mettre beaucoup d'effort dans ces exercices, si au fond ce n'est pas notre force à cause de notre nature profonde ? Il est troublant de songer à l'impact que cette déclaration provenant de la psychologue et chercheuse en neurosciences Doreen Kimura peut avoir sur la persévérance des filles et des jeunes femmes en mathématique et en science : « rien ne sert d'inciter les filles à suivre des filières scientifiques et mathématiques. Si elles n'y vont pas, c'est que leur tendance naturelle ne les y pousse pas puisqu'elles y réussissent moins bien que les garçons⁵⁰ ». Ceci nous amène à nous demander dans quelle mesure les neurosciences créent les inégalités entre les sexes qu'elles prétendent découvrir ? Fine insiste : « *once in the public domain these supposed facts about male and*

⁴⁷ Fine, *Delusions of Gender*, p. 173.

⁴⁸ *Id.*

⁴⁹ *Id.*

⁵⁰ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 18-19.

*female brains become part of the culture, often lingering on well past their best-by dates (...) they reinforce and legitimate the gender stereotypes that interact with our minds, helping to create the very gender inequalities that the neuroscientific claims seek to explain*⁵¹ ». Ce cas détaillé n'est pas sans nous rappeler la théorie de l'effet en boucle d'Hacking que nous avons présentée précédemment. Les scientifiques ont un grand rôle à jouer dans ce phénomène. Connaissant la vulnérabilité des esprits à l'égard des théories des neurosciences au sujet des différences entre les deux sexes, on ne peut négliger cet enjeu social et éthique. En fait, cette mise en garde s'adresse à toutes les branches scientifiques qui étudient les différences sexuelles et leurs impacts sur l'intelligence, car comme l'ont montré notamment Dweck et ses collègues de l'Université Stanford⁵², notre conception de l'origine ou de la nature des habiletés intellectuelles influence notre comportement, nos performances et notre persévérance⁵³. Le simple fait d'adopter un point de vue plutôt essentialiste, c'est-à-dire de considérer que les aptitudes intellectuelles sont déterminées par la nature de notre être, a un impact sur nos capacités. Dans cet ordre d'idées, on peut déplorer cette déclaration de Lawrence Summers, le président de l'Université Harvard, citée dans le *Time Magazine* en 2005 : « le faible nombre de femmes dans les disciplines scientifiques s'explique par leur incapacité innée à réussir dans ces domaines⁵⁴ ».

Une différence fonctionnelle n'est pas pour autant innée et immuable

En neuroscience, on utilise souvent le terme « pré-cablé » (*hardwired*) pour signifier que des traits sont innés et fixes. Or, même s'il s'avérait qu'il existe des différences cognitives entre les hommes et les femmes, on ne pourrait pas déduire qu'il en a toujours été ainsi, qu'il en sera toujours ainsi, et que ces différences ont une cause biologique, qu'elles sont « *hardwired* ». La socialisation et les expériences de vie des hommes et des femmes pourraient faire en sorte que l'on

⁵¹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 186.

⁵² *Ibid.*, p. 184.

⁵³ On peut aussi s'intéresser aux études faites par Morton et ses collègues de l'Université d'Exeter. (*Ibid.*, p. 185-186.) Le lien entre les préjugés sociaux en matière de différence entre les sexes et les conceptions scientifiques y est bien illustré.

⁵⁴ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 19.

observe des différences cognitives entre ceux-ci. Il est possible que cela marque nos cerveaux, mais ça ne veut pas dire pour autant que ce soit établi une fois pour toutes. L'apprentissage est un élément à ne pas négliger dans l'étude de la cognition.

Même si on considère la biologie comme une source de déterminisme, on ne doit pas oublier qu'elle porte sur des processus. Nous sommes des organismes vivant dans un milieu. Les développements biologiques sont influencés par les expériences. Les sensations éprouvées, les pensées et les apprentissages changent la structure neuronale. L'environnement, les comportements, et indirectement les réflexions, influencent l'expression génétique. Notre univers social joue un rôle important sur le plan biologique.

Variation selon les pays, variation dans le temps

Par ailleurs, les notions d'inévitabilité, d'immuabilité, d'« *hardwiring* » ne seraient pas vraiment adéquates lorsqu'on traite de cognition. Considérons l'exemple de la différence supposément fondamentale entre les hommes et les femmes au niveau de la variabilité des capacités intellectuelles. On considère généralement que les hommes témoignent d'une plus grande variabilité. Ceci implique notamment qu'ils soient davantage représentés dans les plus hauts niveaux d'excellence. Nous serons étonnés d'apprendre que ce trait masculin prétendument déterminé biologiquement, n'apparaît pas dans toutes les cultures. Il y a effectivement des pays dans lesquels les femmes présentent une plus grande variabilité dans les aptitudes intellectuelles. « *At the 95th and 99th percentiles, in four countries the ratios were equal or even reversed. (These were Indonesia, the UK, Iceland and Thailand.)*⁵⁵ » L'étude de laquelle sont tirés ces nombreuses données portait sur l'excellence en science. D'autres ont porté sur l'excellence en mathématique⁵⁶. Lorsque l'on compare la provenance des immigrants américains, on se rend compte que la variabilité des aptitudes intellectuelles n'est pas nécessairement liée au sexe des personnes. Nous allons considérer l'exemple des

⁵⁵ Fine, *Delusions of Gender*, p. 181.

⁵⁶ *Id.*

filles de peau blanche qui sont nées en Europe de l'Est, dans des pays comme la Roumanie, la Russie, l'Ukraine. « *These women are a hundred times more likely to make it into the math faculty of Harvard, MIT, Princeton, Stanford, or University of California-Berkeley than their native-born white counterpart. They do every bit as well as white males, relative to their numbers in the population*⁵⁷. » Évidemment, les taux de variabilité varient aussi selon les périodes historiques considérées. Par exemple, l'écart entre le nombre de filles et de garçons qui sont reconnus comme étant exceptionnellement doués diminue vertigineusement depuis quelques dizaines d'années⁵⁸.

Parallèlement aux écarts entre les pays et les époques en ce qui a trait à la variabilité et l'excellence, mentionnons qu'il y a également des écarts entre les pays et les époques en ce qui a trait aux résultats moyens. À titre d'exemple, la supériorité des résultats en mathématique des garçons par rapport aux filles n'est pas présente dans l'ensemble des pays. En Norvège et en Suède, il n'y a pas de différence entre les moyennes des garçons et des filles, puis en Islande, les filles sont en moyenne meilleures que les garçons⁵⁹. Un exemple percutant de fluctuation dans le temps est celui du comportement psychologique d'affirmation de soi. En moyenne, chez les femmes, l'affirmation de soi a augmenté de 1931 à 1945, a diminué de 1946 à 1967, puis a augmenté de 1968 à 1993, alors que chez les hommes, il n'y a en moyenne pas eu de tels changements de comportement pendant ces périodes⁶⁰.

Encore une fois, insistons sur la responsabilité éthique des chercheurs qui font des études sur les différences cognitives entre les hommes et les femmes, afin de limiter le poids des préjugés sociaux et l'orientation systématique des recherches qui agissent pratiquement comme des prophéties auto-réalisatrices. Puis, reconnaissons le caractère problématique de l'utilisation de la mention

⁵⁷ Fine, *Delusions of Gender*, p. 183.

⁵⁸ « *In the early 1980s, highly gifted boys identified by the SMPY outnumbered girls 13 to 1. By 2005, this ratio had plummeted to 2.8 to 1.* » (*Ibid.*, p. 181.)

⁵⁹ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 21.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 39.

« *hardwired* » pour traiter de différences cognitives ou comportementales entre les hommes et les femmes.

2.4 Tests d'aptitudes

Est-ce que ces différences sont observables à un degré significatif dans la vie ou seulement sous les instruments de mesure précis des laboratoires ? Est-ce que les différences observées dans les tests faits en laboratoire correspondent à des différences observables dans la vie quotidienne, professionnelle ou académique ? La manière dont nous pensons n'est-elle pas beaucoup plus complexe que ce qu'un simple test peut mettre en évidence ; c'est-à-dire que dans des situations concrètes, nous utilisons simultanément diverses stratégies mentales qui viennent invalider une différence qui ne reposerait que sur une ou quelques opérations simples, prises hors contexte et dénuées de signification à l'échelle de notre vie ?

Par ailleurs, rappelons que même si un écart moyen était observé entre les performances des hommes et des femmes, cela ne permet pas de conclure que cette différence est attribuable à la biologie des hommes et des femmes. De plus, il semble qu'« [a]ucun effort n'a été fait pour évaluer les raisons de l'existence de personnes ayant des résultats atypiques par rapport à leur groupe sexuel⁶¹ ». Nous remettons en doute la pertinence des causes biologiques d'écarts entre les hommes et les femmes dans des tests d'aptitudes. Cette remise en doute est consolidée par le fait que les différences ne « sont détectables qu'à partir de l'adolescence », puis que « si l'on répète les tests pendant une semaine, hommes et femmes finissent par réussir également », et que « si l'entraînement continue, les deux sexes progressent au même rythme⁶² ». Ces constatations concernent même les tests portant sur le langage et l'orientation dans l'espace, qui sont prétendument les deux domaines dans lesquels les écarts entre les sexes seraient les plus importants. Ceci donne à penser que ces aptitudes seraient acquises et ne seraient pas

⁶¹ Martine Rothblatt, *L'apartheid des sexes*, Bourron-Marlotte (Fr.), Ronan Denniel, 2007, p. 94.

⁶² Catherine Vidal (dir. publ.), *Féminin Masculin : Mythes et Idéologies*, Paris, Belin, 2006, p. 52.

déterminées par le sexe. Ajoutons aussi que la « compilation des résultats de tests publiés depuis vingt ans, montre une réduction progressive des écarts de performance entre les sexes⁶³ ». Cela vient encore marquer la piste des influences sociales et de l'éducation. En effet, nous avons tendance à faire en sorte que les petites filles grandissent davantage dans la sphère domestique, tandis que les petits garçons évolueraient en contact avec une sphère plus étendue et ouverte sur le milieu publique. « Les parents auraient tendance à laisser les garçons se promener plus loin, à habiller les filles avec des vêtements qui limitent leurs déplacements, à amuser plus souvent les garçons en agitant des objets devant leurs yeux⁶⁴ ». Chez les Innus, contrairement à ce qui se passe dans d'autres communautés, les jeunes filles jouissent d'une certaine liberté de déplacement, et lors des tests d'aptitude spatio-visuelle, aucun écart n'est observé avec les performances des garçons⁶⁵. De plus, dans les tests de rotation mentale, on n'observe pas de différence significative entre les garçons et les filles si celles-ci proviennent d'écoles non-mixtes, où, d'après les chercheurs, elles seraient moins exposées aux stéréotypes⁶⁶.

Renforcement circulaire

Par rétroaction, les prétendus différences de performance entre les hommes et les femmes servent à justifier des écarts de salaire et des différences dans les encouragements académiques. Nos croyances s'en trouvent renforcées, nos performances affectées, et nos choix d'emploi et de cours influencés. Pourtant, malgré ces lourdes conséquences, les conclusions tirées de bon nombre des recherches sur les différences d'aptitudes entre les sexes sont souvent réductrices, elles versent dans le déterminisme biologique. Une analyse plus complexe

⁶³ Vidal, *Féminin Masculin*, p. 52.

⁶⁴ Anne Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories about Women and Men*, New York, Basic Books, 1985 (2e Éd. 1992), p. 36.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 35.

⁶⁶ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 36-37.

pourrait marquer l'importance de l'interaction avec le milieu social⁶⁷. De surcroît, la manière dont les tests se déroulent est aussi influencée par le milieu social et cela peut faire en sorte qu'un groupe de personne ne parvienne pas à performer à la hauteur de ses capacités. Mais encore, les écarts qui sont constatés dans le milieu social (par exemple le nombre d'ingénieur d'un sexe et de l'autre) sont beaucoup plus importants que ceux soulevés dans les tests d'aptitudes (comme les habiletés spatio-visuelles ou mathématiques). Ce qui est étonnant, c'est qu'il y ait autant d'écart dans les rôles et avantages sociaux, alors qu'il y a si peu ou pas de différences observées dans les tests d'aptitudes.

Si, d'une part, il serait ardu de certifier hors de tout doute qu'il n'y a pas la moindre influence biologique sur les performances dans des tests d'aptitude, il est tout de même clair que l'on doit remettre en doute la pertinence de cette approche de recherche. Les écarts de performance, s'il en est, sont minimes. Plusieurs facteurs sociaux influents ont été mis en lumière. Des mécanismes troublants dans lesquels la performance est influencée par les croyances ont aussi été soulevés. On n'est pas sans savoir que le fait que les recherches soient systématiquement orientées vers la justification biologique d'une prétendue supériorité masculine en mathématique et en science, vient nourrir la croyance populaire selon laquelle ce sont des domaines où les femmes (incluant les filles dès la petite école) ne peuvent s'attendre à exceller. Même s'il n'y a effectivement pas de différences entre le rendement de filles et de garçons, leurs perceptions sont quand même imprégnées de stéréotypes⁶⁸. Ce décalage entre la compétence et la perception s'observe notamment au niveau de la confiance à l'égard des aptitudes en mathématiques⁶⁹.

⁶⁷ « *a more complex analysis in which an individual's capacities emerge from a web of interactions between the biological being and the social environment* » (Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 8.)

⁶⁸ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 38.

⁶⁹ *Id.*

Quand dire c'est faire

Si l'on persiste dans cette voie de recherche portée vers le déterminisme biologique, il faudrait au moins revoir la façon dont les tests sont présentés et menés. Lorsqu'on explique aux participants qu'un test portant sur l'habileté de rotation spatiale, vise à évaluer leur aptitude à exercer des fonctions telles que : « *in-flight and carrier-based aviation engineering... nuclear propulsion engineering, undersea approach and evasion, (and) navigation*⁷⁰ », les hommes obtiennent de très bons résultats. Par contre, dès lors que le même test est présenté comme servant à juger de l'aptitude en matière de : « *clothing and dress design, interior decoration and interior design... decorative creative needlepoint, creative sewing and knitting, crocheting (and) flower arrangement*⁷¹ », les résultats des hommes sont bien plus faibles. Ce même type de phénomène a été observé dans les tests portant sur l'évaluation de la capacité de représentation spatiale chez les élèves de 11 à 13 ans. Si le test est présenté par le professeur comme étant un exercice de géométrie, les garçons obtiennent en moyenne de meilleurs résultats, tandis que si le professeur annonce qu'il s'agit d'un test de dessin, ce sont alors les filles qui obtiennent en moyenne les meilleurs résultats⁷².

La manière dont on insiste sur l'identité des participants, à savoir si l'on marque surtout leur appartenance à l'un des deux sexes ou bien à un autre groupe (comme l'origine ethnique ou le statut académique), influe grandement sur leurs performances. Des étudiants américains de niveau collégial ont passé des tests portant sur l'aptitude de rotation mentale. Si les femmes étaient identifiées par leur statut académique plutôt que par leur sexe, leur performance était nettement améliorée⁷³.

⁷⁰ Se référant aux instructions de « Sharps, Price et Williams, *Spatial cognition and gender : Instructional and stimulus influences on mental image rotation performance. Psychology of Women Quarterly*, 18(3), 1994, p. 424-425. » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 28.)

⁷¹ Se référant aux mêmes instructions, *Id.*

⁷² Se référant aux tests de Massa et coll., 2005, dans Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 19.

⁷³ « Matthew McGlone and Joshua Aronson, for example, measured mental rotation ability in students at a selective liberal arts college in the northeastern United States (...) Women who had been induced to think of themselves as a student at a selective liberal arts college enjoyed a performance boost, scoring significantly higher than gender-primed women. » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 28.)

Situation hostile

En plus de ces mécanismes qui agissent en insistant sur l'appartenance à une catégorie sexuelle, penchons-nous également sur la question du poids des stéréotypes qui sont associés à ces catégories sexuelles. Lorsqu'on annonce aux participants que les membres de leur sexe obtiennent habituellement de meilleurs résultats pour des raisons probablement génétiques, c'est suffisant pour influencer les performances. Cela peut niveler des écarts entre les résultats des sexes. Par exemple, la chercheuse italienne Angelica Moè a menti aux participants d'un test de rotation mentale en prétendant que les femmes étaient avantagées dans ce test, puis dans ce groupe de participants, les femmes ont obtenus d'aussi bons résultats que les hommes⁷⁴. Manifestement, les croyances reliées au déterminisme sexuel de type biologique ont une influence sur nos performances. Fine⁷⁵ utilise l'expression *stereotype threat* pour expliquer ce phénomène. On remarque que les personnes sont touchées par les croyances populaires, scientifiques ou pseudo-scientifiques à l'égard des compétences d'un sexe et de l'autre⁷⁶. Cela agit sur eux comme une menace, cette prédiction négative pèse sur leur capacité à performer. Ce mécanisme est observé chez les hommes ou chez les femmes, lors des tests dans lesquels le sexe opposé est supposé d'obtenir de meilleurs résultats. Ce n'est pas un mécanisme spécifique aux femmes, il est tributaire des préjugés dominants selon les contextes et les groupes sociaux impliqués⁷⁷.

Voyons un peu plus en détail ce qu'il en est du mécanisme et des niveaux de « *stereotype threat* ». La psychologue Catherine Good et des collègues de la City University of New York ont fait passer des tests de mathématique à des étudiants inscrits dans un cours de calcul avancé menant à un cheminement en sciences

⁷⁴ Fine, *Delusions of Gender*, p. 28-29.

⁷⁵ Voir notamment *Ibid.*, p.30.

⁷⁶ Ce phénomène n'est pas réservé aux croyances sexistes, il est aussi particulièrement observé avec les stéréotypes reposant sur les préjugés racistes. (Claude Steele, *Stereotype Threat*, [En ligne] <https://www.mtholyoke.edu/offices/comm/csj/092404/steele.shtml> (page consultée le 1 décembre 2012)

⁷⁷ « *Similar effects have been seen in other social groups put under stereotype threat (including white men)* ». (Fine, *Delusions of Gender*, p. 34.)

« *Steele made clear that stereotype threat is not limited to historically disadvantaged groups (...) he cited a study testing stereotype threat among white engineering students* ». (Steele, *Stereotype Threat*, p.1.)

pures. Les hommes et les femmes avaient obtenus approximativement les mêmes notes en classe. On aurait pu s'attendre à ce qu'ils aient sensiblement les mêmes résultats dans les tests de cette recherche. Néanmoins, on a pris soin d'annoncer à certains des groupes que malgré le (prétendument) fait que ce test ait été passé par des milliers d'étudiants, aucune différence de performance n'a été remarquée entre les sexes. « *[M]en and women in the threat condition, as well as men in the nonthreat condition, all scored about 19 percent on this very difficult test. But women in the nonthreat group scored an average of 30 percent correct, thus outperforming every other group – including both groups of men*⁷⁸ ». Les performances du groupe de femmes quelque peu délivrées des croyances à l'égard de l'infériorité de leur sexe ont été frappantes.

Chez les femmes, l'impact causé par les stéréotypes est déclenché par le simple fait de devoir cocher une case précisant son sexe avant de passer le test, mais aussi par le fait d'être du sexe minoritaire lorsque le test est passé ou bien d'avoir vu des annonces publicitaires mettant en scène des femmes à l'esprit frivole avant de passer le test⁷⁹. Une étude indiquerait même que plus il y a d'hommes passant un test de mathématique en même temps qu'une femme dans un local, plus les résultats de la femme sont faibles⁸⁰. Ceci nous fait penser à ce qui peut se passer dans les classes de mathématique ou de sciences avancées où il n'y a souvent qu'une ou quelques femmes par groupe. Parallèlement, le fait que les pairs ou les personnes donnant les instructions aient de manière consciente ou non des attitudes sexistes, a le même impact négatif sur les performances des femmes⁸¹. Ce pouvoir semble être d'autant plus efficace lorsqu'il est véhiculé de manière implicite ou subtile⁸². Ceci peut impliquer que le sexisme discret de notre époque ait plus de conséquences pour les femmes que le sexisme plus manifeste des époques passées.

⁷⁸ Fine, *Delusions of Gender*, p. 31.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 31-32.

⁸⁰ « *One study even found that the more men there are taking a math test in the same room as a solo woman, the lower women's performance becomes* ». (*Ibid.*, p. 35.)

⁸¹ *Ibid.*, p. 31-32.

⁸² « *subtle triggers for stereotype threat seem to be more harmful than blatant cues* » (*Ibid.*, p. 32.)

De surcroît, il est paradoxal que plus les femmes s'efforcent à ne pas se laisser prendre par les croyances sur l'infériorité de leur sexe, plus leur performance serait négativement affectée⁸³. Cela se déroulerait étant donné que la lutte contre le préjugé d'infériorité et les émotions négatives qui y sont associées nuit à l'exercice mental⁸⁴. En d'autres termes, le refoulement des croyances associées aux stéréotypes sexistes occupe une part des capacités mentales, ce qui entraînerait un affaiblissement de celles pouvant servir à l'exécution de la tâche en cours. Les stéréotypes infériorisant auraient aussi pour conséquence d'entraîner une orientation de résolution de problème de type prévention d'échec plutôt que de type maximisation de réussite⁸⁵. Cette prudence nuirait à la créativité et à l'excellence. Ce mécanisme a été observé chez les hommes et chez les femmes, selon les contextes de stéréotype⁸⁶. Ce phénomène est malheureusement surtout observé chez les gens qui tiennent le plus à bien performer dans ces domaines dans lesquels les stéréotypes les désavantagent⁸⁷.

2.5 Répercussions des études et des théories

Si l'on considère que les sexes existent effectivement en tant que concepts spécifiques, il est manifeste qu'ils ne sont pas indépendants de l'environnement, de la société et des expériences. Ainsi, les scientifiques ne devraient pas ignorer ces facteurs lorsqu'ils font des études sur la différence entre les deux sexes, au risque de faire l'étude d'un objet qui n'est pas naturel⁸⁸ et auquel l'approche

⁸³ « *This places an extra load on working memory – to the detriment of the cognitive feat you are trying to achieve. Women (and others) under stereotype threat may also try to control the anxious emotions that accompany their negative thoughts, which, unfortunately, can further deplete working memory resources.* » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 33.)

⁸⁴ L'anxiété est notamment pointée du doigt comme étant en cause dans la diminution des performances. (Steele, *Stereotype Threat*, p. 1.)

⁸⁵ *Prevention focus versus promotion focus*, voir Fine, *Delusions of Gender*, p. 34.

⁸⁶ Des expériences correspondant à ce phénomène, sont notamment décrites dans *Ibid.*, p. 34-35.

⁸⁷ « *Stereotype threat hits hardest on those [women] who actually care about their math skills* ». (*Ibid.*, p. 35.)

⁸⁸ On pourrait considérer une approche scientifique d'objets artificiels ou construits. Il faudrait néanmoins se préoccuper du caractère mouvant des cibles étudiées étant donné les interactions

scientifique ne s'est pas bien adaptée. « Aucun instinct ne s'exprime à l'état brut, (...) leurs modes d'expression sont contrôlés par la culture et les normes sociales⁸⁹ ». Ce serait seulement en intégrant de façon multidisciplinaire diverses sphères de savoir, qu'on pourrait arriver à une connaissance moins fausse sur le sexe. Fausto-Sterling en conclut : « *that history, culture, relationships, psyche, organism, and cell are each appropriate locations from which to study the formation and meanings of sexuality and gender*⁹⁰ ». Le travail n'est pas mince, on doit reformuler les problématiques de la sexualité humaine. On ne peut nier que les interrogations et les prises de positions au sujet du « corps biologique » sont toujours déjà, et à la fois, des enjeux politiques, éthiques, culturels. Par ailleurs, ces interrogations et prises de positions concernant le « corps biologique » marqueront à leur tour la scène politique, éthique et culturelle, venant modifier l'objet d'étude, et ainsi de suite. Comme l'écrit avec éloquence Fine : « *already, sexism disguised in neuroscientific finery is changing the way children are taught*⁹¹ ».

Science et société

Kimura attaque à plusieurs reprises certains des propos de Fausto-Sterling. Elle dénigre notamment l'idée selon laquelle nous devrions être plus sévères (nous dirions plus critiques) face aux tests (et nous préciserions, face aux définitions des catégories employées), lorsqu'il y a un risque social important impliqué par une étude scientifique. Pour sa part, Kimura dissocie complètement ses études scientifiques de la scène sociale, tant dans une direction d'influence que dans l'autre. S'imagine-t-elle que l'orientation de ses études n'est pas influencée par la subjectivité sociale ? Et que les scientifiques ne doivent pas tenir compte des possibles répercussions sociales, politiques ou morales des conclusions qu'ils énoncent ? Elle sait probablement que la vérité scientifique

entre les classe et les classifiés. De surcroît, une dimension éthique s'ajoute dès lors que le simple fait d'étudier des « genres humains » façonne des gens ; ceux-ci ne se définissant plus de la même façon et ne voyant plus les mêmes choix s'ouvrir devant eux.

⁸⁹ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 24.

⁹⁰ Anne Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, New York, Basic Books, 2000, p. 254.

⁹¹ Fine, *Delusions of Gender*, p. XXVIII.

n'est valide que jusqu'à preuve du contraire, mais elle ne voit pas qu'il puisse y avoir là un problème plus important lorsque les thèmes étudiés concernent directement - et immédiatement - la vie sociale et l'épanouissement individuel.

Nommer la réalité

Il nous paraît important d'insister sur la définition implicite ou explicite des catégories utilisées dans les recherches. Lorsque les sociologues et les chercheurs font des études sur les populations, ils créent des catégories et en définissent les contours. Par exemple, si on recense l'homosexualité masculine et féminine dans une région, on doit d'abord produire une certaine définition de ce qu'est l'homosexualité, de ce qu'est l'homme et de ce qu'est la femme. Ces distinctions ne vont pas de soi. Est-ce que l'homosexualité est définie par des pratiques intimes, des annonces officielles, des fantasmes, des aventures de jeunesse, des choses qui ne sont arrivées que quelques fois l'été dernier au chalet ? Être une femme, est-ce tributaire de la taille de la poitrine, d'un certain taux de testostérone, du fait d'avoir la possibilité d'être enceinte, d'avoir un utérus, d'avoir deux ovaires, de n'être porteur que de gènes XX, d'avoir un clitoris assez petit pour qu'il soit difficile à trouver ? Quels sont les critères permettant véritablement de déterminer l'identité sexuelle ? Ne prenons-nous pas souvent pour acquis les catégories que nous utilisons pour étudier les populations ? Serions-nous à même de les définir ? Sommes-nous conscients de n'être possiblement pas en train de sonder une réelle catégorie, une identité spécifique, bref une essence, lorsque nous demandons aux personnes de cocher une case, d'entrer dans une boîte ?

Être et pratiques

Avons-nous bien utilisé les conseils de Kinsey, pour qui nous ne devrions pas utiliser les termes « homosexuel », « hétérosexuel » et « bisexuel » comme des noms propre à certaines personnes⁹² ? En effet, il serait probablement plus approprié d'utiliser ces termes seulement comme des adjectifs pouvant servir à

⁹² Stein, *Forms of Desire*, p. 4.

caractériser certaines pratiques. Ne nous souvenons-nous pas de son fameux rapport dans lequel il était ressorti que 50% des hommes de peau blanche n'étaient pas exclusivement hétérosexuels⁹³ ? Pourtant, quotidiennement, tant dans les conversations populaires que dans les discussions académiques, nous parlons encore, plus de soixante ans après, des gens comme étant soit « hétérosexuels », « homosexuels » ou « bisexuels ». Mesurons-nous l'impact de cette conception des orientations sexuelles exclusives et associées à la nature ou à l'identité profonde d'une personne (à ce qu'une personne *est*) ? Lorsque les autorités médicales ou scolaires, les sociologues ou les chercheurs, les gouvernements et les médias traitent et encadrent des catégories de personnes, ils structurent les expériences que vivent les gens. La pensée de l'individu est en grande partie structurée par la culture. Les conceptions qui nous habitent forgent les expériences que nous faisons de la réalité, la conscience que nous en avons, puis la façon dont nous pouvons parler de nous-mêmes et ce qu'on pense de nous-mêmes. Nous retrouvons ici encore les notions de « *making up people* », d'effet en boucle et de nominalisme dynamique proposées par Hacking et présentées précédemment.

2.6 Les mots, les attentes

La grammaire

Le sexe est porté par les mots de diverses façons. Quand un enfant naît, la première chose que l'on apprend à son sujet, c'est son sexe. À cette question, il n'y a que deux réponses possibles : c'est un garçon ou bien c'est une fille. Par la suite, pour toute la vie, et même dans la mort, on parle de cette personne en spécifiant toujours son sexe. On le fait en utilisant le prénom sexué, en accordant les adjectifs, en choisissant les pronoms ou les noms communs qui sont accordés à son sexe. Même quand ce n'est d'aucun intérêt, on précise le sexe de la personne.

⁹³ Stein, *Forms of Desire*, p. 3.

Voyons par exemple comment on peut raconter une histoire de tous les jours. *Hier a été une mauvaise journée, Alain s'est fait flouer par le boulanger, Monsieur Beaudry, qui lui a servi un pain de la veille. Puis à l'épicerie, il y avait une nouvelle caissière et la file d'attente était longue, alors il a parlé avec le nouveau facteur qui est en fait le frère de Danielle. La simple invocation de son nom a suffi à lui rappeler qu'il avait encore pour elle beaucoup d'affection. Finalement, quand il est revenu chez lui, le chat était pris dans un arbre et la petite voisine pleurait.* Aurait-on pu raconter la même histoire sans marquer le sexe des protagonistes ? Ce ne serait pas impossible, mais il faudrait pour y arriver faire moult acrobaties grammaticales, parce que la langue est ainsi faite qu'elle nous piège à toujours réitérer le sexe des gens, et nos efforts se traduiraient par un texte bien plus long. Par contre, la langue ne deviendrait pas plus compliquée si on en évacuait l'omniprésence du sexe. Au contraire, avec des termes neutres, les accords seraient beaucoup plus simples, et on éliminerait bon nombre de règles et d'exceptions qui n'en tiennent qu'à l'opposition des deux sexes.

Effacer l'hermaphrodisme

D'un autre côté, on tente de faire disparaître par le langage certaines identités sexuelles. Depuis des siècles, dans le langage populaire et dans le langage savant, on utilisait le terme « hermaphrodite » pour désigner les personnes de sexe ambigu. Depuis quelques dizaines d'années, ce terme a été retiré de la circulation, surtout dans le milieu scientifique et clinique. On n'entend parler que de personnes qui ont un défaut de naissance attribuable à un développement incomplet des organes génitaux. Ils n'appartiennent plus à la catégorie des hermaphrodites. Ils n'ont plus qu'un statut d'anormalité médicale à traiter. Ils ont « un vrai sexe » qui n'a pas pu encore s'exprimer et les médecins vont le révéler. Mais, ils ne sont pas des hermaphrodites. Il n'y a que des hommes, des femmes, et des pathologies. Les médecins ne diront pas que l'enfant est un mélange d'homme et de femme, il n'y a pas d'entre deux et encore moins de troisième sexe. Les médecins affirment plutôt que le développement embryologique a été incomplet et qu'ils vont corriger la situation. On préfère parler de ces enfants en termes

d'anomalies médicales. On refuse que l'enfant s'identifie au concept, à la catégorie, au mythe, au nom d'hermaphrodite. C'est encore davantage pour les parents que l'on s'acharne à faire de l'enfant un garçon ou une fille, parce que sinon, dit-on, ils ne sauraient pas comment l'élever. Serait-ce donc que le sexe est, en fait, beaucoup plus une question d'éducation et de genre imposé que de phénomène naturel ?

Tapisserie bleue ou rose

En effet, il apparaît que nous n'entretenons pas les mêmes attentes envers les garçons et les filles, et ce avant même qu'ils naissent, avant même que l'on décide d'avoir des enfants. Kane⁹⁴ a fait des recherches en demandant à de futurs parents s'ils préféreraient avoir un garçon ou une fille. Dans leurs réponses, ils ont indiqué qu'ils avaient des attentes tributaires du sexe de l'hypothétique enfant. Dans le même ordre d'idées, pendant la grossesse, les simples mouvements du fœtus⁹⁵ ne sont pas perçus de la même façon selon que l'on sait ou que l'on ignore le sexe de l'enfant à venir. Il semblerait aussi que nous modifions le ton de voix⁹⁶ avec lequel on parle au futur bébé, à partir du moment où l'on sait s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille, et cela nous concernerait même si on est féministe et dévoué à la cause de l'éducation unisexe⁹⁷. Un autre exemple a été mis en évidence par les annonces de la naissance d'un enfant. Nous n'exprimons pas alors les mêmes sentiments dépendamment du sexe de l'enfant. En 2004, des chercheurs de l'Université Mc Gill⁹⁸ ont comparé ces annonces : les parents expriment surtout de la fierté à l'égard de la naissance d'un garçon, puis de la joie à l'égard de la naissance d'une fille. Cela voudrait-il dire que, dès leur naissance, nous n'éprouvons pas les mêmes sentiments à l'égard de nos enfants dépendamment de leur sexe ? De plus, l'équipe du psychologue Jost⁹⁹ a montré qu'un peu plus d'annonces de naissance étaient faites pour souligner l'arrivée d'un garçon que

⁹⁴ Fine, *Delusions of Gender*, p. 191.

⁹⁵ Voir les recherches de la sociologue Barbara Rothman, dans *Ibid.*, p. 193.

⁹⁶ Voir les recherches de Smith, dans *Id.*

⁹⁷ *Id.*

⁹⁸ *Ibid.*, p. 194.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 195.

celle d'une fille. Faut-il déduire de cela que la même valeur n'est pas accordée à la naissance d'un garçon qu'à celle d'une fille ? Ce ne serait sûrement pas en ayant l'intention ni en le réalisant que nous valoriserions ainsi pour différentes qualités les garçons et les filles. Quoi qu'il en soit, nos attentes, nos perceptions, nos sentiments et nos attitudes sont, avant même la naissance de l'enfant, altérés par la notion de sexe. On ne peut pas dire que c'est un bon début en matière d'éducation unisexe (*gender-neutral parenting*). Pourtant, nous sommes nombreux à prétendre adhérer à cette approche et à voir les déterminismes biologiques comme étant alors la seule explication possible aux différences entre les deux sexes (*biology as fallback position*)¹⁰⁰. Assurément, il importe que nous comprenions pourquoi nous agissons avec des préjugés à l'égard des sexes, si ce n'est pas ce que nous voulons ni ce que nous prétendons faire. Il faudrait se pencher sur ces associations mentales implicites et sur ces modifications implicites d'attitude.

Se plier aux stéréotypes

Si d'une part, les parents ont déjà des attentes préconçues en fonction du sexe des enfants à venir, il faut dire qu'une fois adultes, nous nous conformons encore à des attentes liées à notre sexe. L'équipe de recherche de la psychologue Sinclair de l'Université Princeton¹⁰¹ a montré par une série d'expériences que les adultes sont habiles à s'adapter aux attentes stéréotypées des autres. Cela a été observé par la modification de l'image de soi ou de l'évaluation de soi qui se fait en concordance avec les attentes de ceux avec qui on s'apprête à potentiellement développer une bonne relation. Par exemple, un groupe de femmes à qui on a dit qu'elles s'apprêtaient à rencontrer un homme charmant mais sexiste, se considéraient comme étant plus stéréotypiquement féminine que le groupe de femmes à qui on a dit qu'elles s'apprêtaient à rencontrer un homme ayant une vision plus moderne de la femme.

¹⁰⁰ Voir Kane, dans Fine, *Delusions of Gender*, p. 189-190.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 11.

Or, ces adaptations ne se limitent pas à ce qu'on pense de soi-même, elles concernent aussi la façon dont on se sent. Récemment, Galinsky et ses collègues de la NorthWestern University¹⁰² ont fait des séries d'expériences dans lesquelles on montrait une photographie aux volontaires. Certains devaient alors s'imaginer passer une journée dans la peau de la meneuse de clac, du professeur, du vieillard ou de l'Américain d'origine africaine vus sur la photographie. Suite à cet exercice, les volontaires devaient s'auto-évaluer, bref parler d'eux-mêmes. Ils se sont respectivement décrits comme étant plus : « *attractive, gorgeous, and sexy* », « *smarter* », « *weaker, and more dependant* », « *more aggressive and athletic* », selon qu'ils venaient de voir la photographie de la meneuse de clac, du professeur, du vieillard ou de l'Américain d'origine africaine. Ils avaient intériorisé les sensations stéréotypiques respectives de ces groupes sociaux, comme s'ils donnaient une prestation de ce rôle social. Cela nous indique qu'il ne s'agit probablement pas là de traits qui sont inscrits dans la structure profonde du cerveau ou du système nerveux (*hardwired*)¹⁰³.

Être un stéréotype

Ces adaptations ne se limitent pas à ce qu'on pense de soi-même ou à la façon dont on se sent, elles touchent aussi nos comportements et habiletés. Les psychologues Marx et Stapel¹⁰⁴ ont, il y a quelques années, fait des expériences dans lesquelles ils demandaient à des étudiants d'écrire l'histoire de la journée de « Paul ». La moitié d'entre eux devaient raconter en utilisant le pronom personnel « je », tandis que les autres utilisaient le pronom « il ». Par la suite, on leur demandait d'évaluer leurs aptitudes en sensibilité émotionnelle et en analyse technique. Les étudiantes, qui venaient de raconter l'histoire de « Paul » en utilisant le pronom « je », ont donné des résultats identiques à ceux des étudiants. On a alors fait passer des tests de sensibilité émotionnelle aux participants. Les étudiantes qui n'avaient pas raconté personnellement l'histoire de « Paul » obtenaient des résultats moyens de 72%, tandis que les étudiants affichaient en

¹⁰² Fine, *Delusions of Gender*, p. 11.

¹⁰³ Au sujet de l'emploi du terme, voir notamment *Ibid.*, p. 13.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 23.

moyenne des résultats de 40%. Par contre, les étudiantes qui avaient raconté personnellement l'histoire de « Paul » ont obtenu les mêmes résultats moyens que les étudiants. Le simple fait de s'imaginer dans la peau d'un homme, le temps de raconter une histoire, ferait en sorte que les femmes performent comme les hommes, au sens où leurs habiletés sont modulées à cette identité sociale sexuée. Le même phénomène a été soulevé dans les expériences sur la résolution de dilemmes moraux, faites par l'équipe de recherche de la psychologue Ryan de l'Université d'Exeter¹⁰⁵. Avant de prendre position sur un dilemme moral, on a demandé à certains des groupes d'étudiantes et d'étudiants de débattre sur des sujets tels que : *les hommes sont encore des hommes* ou *les femmes ne sont pas le sexe faible*. Chez ces groupes, les prises de positions sur le dilemme moral étaient marquées par le sexe des étudiants et étudiantes, alors que chez les groupes qui avaient en tête leur simple statut académique, les prises de positions n'étaient pas marquées par le sexe. On comprend que les attentes stéréotypées en matière de résolution de dilemme moral sont que les femmes privilégient une éthique du soin et que les hommes privilégient une éthique de justice. D'après les résultats, l'identité que l'on a en tête (*j'étudie à l'Université Nationale d'Australie* versus *je suis une femme*) au moment où on prend la décision, semble invalider les différences entre les deux sexes.

Renverser la vapeur

Par ailleurs, d'autres techniques simples suffisent à invalider les prétendues différences entre les deux sexes, notamment dans le test d'exactitude empathique (*empathic accuracy test*)¹⁰⁶. Il suffit par exemple de proposer une récompense de 2\$, pour chaque bonne réponse donnée, pour que les résultats des femmes et des hommes soient nivelés. Bref, un petit incitatif monétaire fait disparaître la nature profonde de « l'insensibilité » des hommes. L'amélioration des résultats des hommes peut aussi être obtenue¹⁰⁷ en laissant croire aux hommes, par un article bidon, que l'empathie fait partie de la liste « *What Women Want* » (et que cela

¹⁰⁵ Fine, *Delusions of Gender*, p. 24-25.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 21.

¹⁰⁷ Voir les recherches des psychologues de l'Université Cardiff, dans *Id.*

signifie que les hommes qui sont plus en contact avec cette aptitude auront plus de chances de quitter le bar en étant accompagnés, car ils sont considérés comme étant plus séduisants).

De plus, la simple manière dont un test est présenté semble suffire pour que disparaissent les écarts moyens de résultats entre les hommes et les femmes. Les femmes performant habituellement mieux que les hommes dans les tests portant sur les habiletés de compréhension verbale et non-verbale. Les psychologues Koenig et Eagly¹⁰⁸ ont constaté que c'était le cas lorsque les tests étaient présentés en ces termes. Toutefois, ils ont réalisé qu'il suffit de présenter le test comme servant à vérifier l'aptitude à traiter de l'information avec efficacité, pour que les hommes réussissent aussi bien que les femmes.

La malléabilité

À la lumière de l'ensemble de ces études, il ressort que les hommes et les femmes tendent à se conformer aux attentes que l'on a à l'égard de leurs habiletés respectives. Et que l'on aurait tort de prendre cela pour des différences fondamentales entre les deux sexes, car il est relativement aisé de déjouer cette tendance en donnant des motivations ou en modifiant la façon dont on définit les tests d'habileté. On a aussi vu que l'image que l'on a de soi-même et l'identité sociale que l'on s'attribue influencent nos perceptions, nos sentiments et notre jugement, de telle sorte que le seul fait de se mettre pendant quelques instants dans la peau d'une figure ayant un rôle social différent du nôtre, suffise pour que nous en adoptions les stéréotypes. Nous avons également compris que les parents commencent, souvent sans s'en rendre compte, à modifier leurs comportements à l'égard de leurs enfants en fonction de leur sexe, avant même que ceux-ci ne soient nés. Bref, nos proches et la société ont toujours déjà des attentes stéréotypées à notre égard, puis nous nous y conformons encore à l'âge adulte. Et en retour, on s'imagine que l'on illustre des différences fondamentales entre les deux sexes quand on note divers écarts de moyenne dans les comportements et habiletés. On sous-estime le poids des attentes et des attitudes, plus ou moins

¹⁰⁸ Fine, *Delusions of Gender*, p. 22.

implicites, qui ont fait en sorte que nous portions une identité d'homme ou de femme, identité lourde de préjugés concernant ce qu'on doit éprouver, comment on doit se définir et se comporter. En somme, « les différences psychologiques ou comportementales entre les sexes sont, pour la plupart, minimales et plutôt instables (...) Il n'existe donc pas de caractéristiques psychologiques typiquement "féminines" ou "masculines" ¹⁰⁹. » En fait, ce qui est préoccupant, c'est que cette diversité au sein des groupes « hommes » et « femmes » ne s'illustre pas davantage dans la société. Les études et compilations statistiques de travaux révèlent une grande diversité intra-groupe ¹¹⁰. Ce qu'il faudrait tenter d'expliquer, ce ne sont tant pas les prétendues différences entre les hommes et les femmes, mais plutôt comment il se fait que les différences au sein des hommes et au sein des femmes soient si peu représentées dans la vie quotidienne. Et d'ailleurs, comment se fait-il que des êtres aussi semblables que les hommes et les femmes en viennent à occuper des rôles sociaux aussi différents ¹¹¹ ?

Écrire la vie

Il est frappant de voir comment, indépendamment de nos valeurs conscientes, ces stéréotypes se manifestent et sont réitérés par la force des mots. Des tests d'association rapide de mots et d'images ¹¹² ont permis de démontrer que nous associons plus facilement les notions comme le soutien, le contact, la famille, le milieu domestique, la faible autorité, l'égalitarisme et les arts libéraux aux femmes, puis les notions comme l'individualisme, la compétition, la science, les mathématiques, la carrière, la hiérarchie et la haute autorité aux hommes. Que nous le voulions ou non, nous assimilons les stéréotypes du milieu social. Ceux-ci vont même jusqu'à modifier le souvenir que nous avons de nos résultats scolaires. Lorsque nous devons préciser notre sexe avant de donner nos anciens résultats en mathématiques ou en arts, nous modulons nos souvenirs aux attentes stéréotypées. Les hommes surestiment leurs notes en mathématiques et les femmes le font pour

¹⁰⁹ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 39.

¹¹⁰ *Id.*

¹¹¹ *Id.*

¹¹² Fine, *Delusions of Gender*, p. 4-6.

leurs notes en arts¹¹³. Le simple fait de cocher une case à côté de laquelle il est écrit homme ou femme, suffit à activer ou renforcer la puissance de ces stéréotypes que nous charriions, à notre insu ou même contre notre gré.

2.7 Jeux et emplois

Il n'y a pas que nos aptitudes qui soient influencées par la manière dont les différences entre les hommes et les femmes nous sont présentées. L'intérêt que l'on a face à l'exercice d'un métier l'est également. « *A few words to the effect that a Y chromosome will serve in your favour, or sprucing up of the interior design, is all it takes to bring about surprisingly substantial changes in career interest*¹¹⁴ », constate Fine. Nous reviendrons plus tard sur les choix d'emplois et d'études, nous allons débiter par la question du choix des jeux. Divers travaux¹¹⁵ ont montré des liens entre les jeux de blocs et de construction, puis les résultats dans les tests d'aptitudes visuospatiales comme la rotation mentale. Des liens ont aussi été soulevés entre les jouets et l'orientation professionnelle¹¹⁶.

Forte appartenance à un groupe

Dès qu'ils naissent, les enfants sont baignés dans un univers où le genre est constamment souligné par l'habillement, les accessoires, les prénoms, la langue, les couleurs, les symboles et la ségrégation. Étant donné l'insistance sur cette division, on ne pourrait faire autrement que de reconnaître que le genre constitue une catégorisation extrêmement importante. Les enfants développeraient un concept du genre vers l'âge de 2 ans et demi. Les enfants ne peuvent pas revendiquer d'appartenance à de nombreuses catégories sociales, contrairement aux adultes qui s'identifient à leur métier, à leur religion, à leur statut, à leur

¹¹³ Fine, *Delusions of Gender*, p. 7.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 52.

¹¹⁵ Se référant à Baenninger et Newcombe, 1989, puis Voyer, Nolan et Voyer, 2000, dans Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 41-42.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 42.

culture, à leur éducation, à leurs loisirs, etc. Il est possible que les enfants mettent davantage l'accent sur leur appartenance à un sexe, puisqu'ils n'ont que peu de groupes auxquels se référer. Lorsque l'on s'identifie à un groupe, nous sommes souvent sujets au biais psychologique qui fait en sorte que l'on préfère ce qui est associé au groupe. Des expériences ont montré que ce biais est surtout présent quand les groupes sont visuellement distincts et que des figures d'autorités désignent verbalement les groupes¹¹⁷. Des enfants du préscolaire âgés de trois à cinq ans ont été répartis dans la classe des « rouges » ou dans la classe des « bleus ». Trois semaines plus tard, les enfants préféraient utiliser un jouet si on leur disait qu'il était apprécié par les enfants de son groupe. Ils préféraient aussi jouer avec les enfants du même groupe de couleur qu'eux. Évidemment, ceci nous fait penser à ce qui est peut-être à l'œuvre dans le cas des catégories de genre avec les préférences pour les jeux et les pairs qui sont associés au sexe désigné.

Catégoriser et aimer

L'émergence du concept de genre influencerait le comportement des enfants. Ceux qui ont réussi le test visant à valider la maîtrise du concept de genre jouent davantage avec les groupes d'enfants du même sexe qu'eux¹¹⁸. Les filles qui ont réussi le test sont moins agressives que les autres¹¹⁹. Il semble que les enfants font ce qu'ils croient devoir faire. « *[G]ender labelling was associated with more gender-stereotypical play*¹²⁰ », indique Fine. Un jouet nouveau et attirant est rendu beaucoup moins intéressant lorsqu'on indique qu'il est conçu pour l'autre sexe. Un jouet unisexe devient beaucoup plus attirant quand on indique le sexe auquel il convient. « *[F]our-year-old children will play for three times as long with a xylophone or balloon if it is labelled as being for their own sex rather than for children of the other sex*¹²¹ », précise Fine. Beaucoup de pression et de renforcement vise à contraindre les enfants à se « comporter en membre

¹¹⁷ Se référant aux études de Rebecca Bigler et ses collègues, Fine, *Delusions of Gender*, p. 228.

¹¹⁸ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 247.

¹¹⁹ *Id.*

¹²⁰ Fine, *Delusions of Gender*, p. 230.

¹²¹ *Id.*

compétent de sa culture¹²² ». La famille, le milieu scolaire, la télévision, la publicité¹²³, les pairs sont autant de forces agissant sur les désirs de l'enfant. Bref, « avant même que les enfants ne soient en mesure d'avoir des préférences, leur environnement est déjà spécifique et fortement orienté vers les rôles attendus d'eux¹²⁴ ». Comme nous l'avons vu dans la section sur les tests d'aptitudes, nos performances sont influencées par les attentes stéréotypées en matière de genre. Par exemple : « *in school-aged children, subtle gender labels like " This is a test to see how good you would be at mechanics or at operating machinery " (versus needlework, sewing, or knitting) affect children's performance in stereotype-consistent ways*¹²⁵ ». On peut penser que le fait de mieux performer dans les compétences associées à notre sexe, peut en retour augmenter notre motivation et notre attrait à l'égard de ces domaines, et qu'ainsi une boucle de renforcement marque les préférences et les aptitudes associées à notre sexe.

Le genre avant la biologie intuitive

D'aucuns pensent que les enfants transposent un schéma de compréhension biologique essentialiste sur le milieu social. Or, les récentes expériences de Taylor, Rhodes et Gelman sur le raisonnement des enfants par rapport aux genres et aux espèces animales proposent plutôt qu'un mécanisme inverse est à l'œuvre, c'est-à-dire que ce serait les croyances essentialistes des enfants qui sont par la suite transformées en des théories biologiques intuitives sur les sexes¹²⁶. À l'appui de cette position, mentionnons qu'il est fascinant de réaliser que les enfants, surtout ceux de moins de trois ans, ont de la difficulté à déterminer si l'enfant nu présenté sur une image est un garçon ou une fille, alors qu'ils réussissent bien à catégoriser l'image si l'enfant est habillé¹²⁷. Ce seraient les vêtements et les types

¹²² Vidal, *Féminin Masculin*, p. 60.

¹²³ Mentionnons par exemple « *[the] millions of marketing dollars to be spent promoting a pink, frilly world to girls* » (Fine, *Delusions of Gender*, p. 126.)

¹²⁴ Vidal, *Féminin Masculin*, p. 63.

¹²⁵ Fine, *Delusions of Gender*, p. 230.

¹²⁶ Marianne G. Taylor, Majorie Rhodes, Susan A. Gelman, « Boys Will Be Boys; Cows Will Be Cows: Children's Essentialist Reasoning About Gender Categories and Animal Species », *Child Development*, vol. 80, no 2 (mars-avril 2009), p. 461-481.

¹²⁷ Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, p. 248.

de coiffures qui constituent les indices de l'identité sexuelle de l'inconnu, et non pas ses organes génitaux. Ce sont donc les marqueurs culturels qui sont à l'œuvre dans la différenciation, bien avant qu'une compréhension de différences biologiques ne soit développée. On devrait parler de différenciation des genres plutôt que de différenciation des sexes.

À la lumière de leurs recherches, Taylor, Rhodes et Gelman considèrent que l'essentialisme psychologique des enfants serait causé par des biais cognitifs lors du développement du concept de genre. On entend par essentialisme psychologique, le fait de : « *treat certain categories as having an underlying reality or true nature that gives category members their identity and observable properties*¹²⁸ ». Afin de mieux comprendre par quoi peut se traduire cet essentialisme du genre chez les enfants, considérons certaines expériences décrites par Cordelia Fine. « *[R]esearchers [have] transformed a pastel " My Little Pony " by shaving the mane (a soft " girlish " feature), painting it black (a " tough " color), and adding spiky teeth (for an aggressive demeanor). Both boys and girls classified the altered pony as a boy's toy, and most of the boys (but not the girls) were extremely interested in obtaining one. " The five-year-old girls in this study, by the way, " were enchanted by... the lavender-satin-covered guns and holster, and the pink-furred war helmet*¹²⁹. » Dans le même type d'expérience, les enfants de cinq ans affirment sans hésiter qu'un ensemble de thé brun aux contours triangulaires et une poupée habillée de vêtements noirs et avec l'air fâché sont faits pour les garçons, tandis qu'un camion jaune avec des cœurs et un marteau jaune avec des rubans sont faits pour les filles¹³⁰. Pour les enfants, l'essence du masculin et du féminin résiderait donc dans des couleurs, des formes, des textures, des allures qui transcendent les objets et leur utilité.

Dans ce schème de pensée enfantin, il est troublant de voir que le féminin ou la femme auraient déjà le statut d' « autre » ou de « deuxième sexe¹³¹ ». En demandant à des enfants de quatre ou cinq ans de choisir des objets qui

¹²⁸ Taylor, « Boys Will Be », p. 461.

¹²⁹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 229.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 224.

¹³¹ Expression retrouvée chez Simone De Beauvoir

permettraient de montrer à des *Martiens* comment sont les humains, on a vu les filles désigner des articles masculin et féminin comme des fusils et des poupées, alors que les garçons ont presque qu'exclusivement pris des articles masculins¹³².

Modification du schème

Heureusement, il semble être possible de modifier les croyances des enfants en matière de différences entre les sexes. Des chercheurs travaillant avec des enfants d'âge préscolaire ont raconté une histoire dans laquelle il y avait une jeune fille exubérante et sa mère pilote, puis une histoire dans laquelle un garçon chérissait une poupée parlante. Les enfants prenant part à l'expérience évitaient systématiquement les jouets qu'utilisent habituellement les enfants de l'autre sexe. Après seulement quelques lectures d'histoires, les filles jouaient presque exclusivement avec les jouets masculins¹³³. Ces filles étaient quelques jours auparavant particulièrement féminines, il ne s'agissait pas de cas d'hyperplasie congénitale des surrénales¹³⁴, on n'a pas fait d'injections de testostérone pendant l'expérience, ni altéré l'allure des jouets.

Cependant, la manière dont presque tous les enfants sont élevés et les modèles auxquels ils sont exposés n'ont presque rien à voir avec ces histoires que l'on pourrait peut-être qualifier de transgenres. Bien au contraire, on a constaté que les « adultes choisissent les objets qu'ils proposent aux enfants en fonction du sexe annoncé¹³⁵ », encore une fois par le vêtement et le prénom, plutôt que par le comportement de l'enfant.

Il est en colère, elle est triste

En fait, nous sommes tellement convaincus que les garçons doivent être robustes et forts et les filles, délicates et douces, que l'on attribue à tort ces caractéristiques en fonction du prénom et du pyjama du bébé, plutôt qu'en

¹³² Se référant à l'expérience de Barbara David, dans Fine, *Delusions of Gender*, p. 224-225.

¹³³ Se référant à l'expérience de Rebecca Bigler et ses collègues, *Ibid.*, p. 230-231.

¹³⁴ L'abréviation anglaise *CAH* (*Congenital adrenal hyperplasia*) est souvent utilisée quand on traite de cette maladie qui peut impliquer la masculinisation des organes sexuels féminins.

¹³⁵ Vidal, *Féminin Masculin*, p. 62.

fonction de son apparence et de son comportement. Des expérimentateurs ont montré cela en changeant les pyjamas et les étiquettes du prénom des enfants¹³⁶. Le même phénomène a été observé lorsqu'on présente des images de bébés filmés et que l'on demande aux gens de décrire ce qu'ils observent. Pour le même bébé, on a dit à un groupe qu'il s'agissait d'une fille et à un autre groupe qu'il s'agissait d'un garçon. Le groupe a décrit des caractéristiques masculine ou féminine selon la déclaration du sexe du bébé¹³⁷. Ce type d'expérience a aussi été mené en plaçant le bébé devant une boîte à surprise d'où jaillit un bonhomme¹³⁸. Le film montre un bébé étonné au début, puis qui s'agite et pleure. Le groupe à qui l'on a dit que le bébé était une fille décrit ce comportement comme étant de la peur. Le groupe à qui l'on a dit que le bébé était un garçon décrit ce même comportement comme étant de la colère. Ainsi, il est révélé que ce n'est pas vraiment le comportement du bébé qui détermine ce que sera la description, mais plutôt le sexe qu'on lui a attribué. On peut dire que la conclusion quant aux différences entre les sexes est souvent déjà dans l'œil de l'observateur.

Des études ont mis en évidence des différences dans la façon dont les bébés et les enfants garçons et filles sont élevés. Même avec des bébés qui n'ont que six mois, les mères interagissent plus avec les filles¹³⁹. Elles le font bien que les garçons ne soient pas moins réceptifs et ne soient pas plus portés à s'éloigner. Avec les enfants d'âge préscolaire, les mères parlent davantage aux filles et elles n'emploient pas le même ton et le même langage corporel lorsqu'elles parlent d'émotions aux filles et aux garçons¹⁴⁰. De plus, les mères surestiment dans le cas des garçons et sous-estiment dans le cas des filles, l'envie et l'aptitude à l'égard d'efforts physiques. Fine rapporte : « *mothers were shown an adjustable sloping walkway, and asked to estimate the steepness of slope their crawling eleven-month-old child could manage and would attempt*¹⁴¹. » Ceci n'est pas justifié,

¹³⁶ Vidal, *Féminin Masculin*, p. 62.

¹³⁷ L'expérience « *Baby X* » présentée dans Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories*, p. 150-151.

¹³⁸ L'expérience « *Baby X revisited* » présentée dans *Id.*

¹³⁹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 197.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 199.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 198.

puisqu'aucune différence n'a été observée entre les tentatives et les succès des garçons et des filles dans l'exercice¹⁴².

Toujours dans l'optique des divergences dans l'éducation des garçons et des filles, une étude américaine portant sur les enfants de six à douze mois, a montré que les garçons avaient reçu plus de jouets correspondant au monde extérieur et que les filles avaient davantage de jouets relevant du milieu domestique¹⁴³. Il semble que l'on ne prédestine pas garçons et filles aux mêmes fonctions sociales et professionnelles. On ne leur donne pas les mêmes opportunités en ce qui a trait au développement des habiletés physiques d'envergure et à la motricité fine.

La suprématie du non-dit

À côté des différences manifestes dans la manière dont garçons et filles sont élevés, il y a des différences plus subtiles, mais qui ne sont pas moins efficaces. Pour encourager les enfants à pratiquer des activités associées à leur sexe et décourager leur attrait pour les activités associées au sexe opposé, les parents utilisent des expressions faciales et des tonalités de voix variables. Lorsque les parents envoient un message ambigu, même s'il comporte une part positive, les enfants se désintéressent du jouet¹⁴⁴. En fait, des expériences indiquent que les enfants accordent plus d'importance aux signes non-verbaux qu'au discours, même si le message contredit les gestes¹⁴⁵. Évidemment, cela nous fait penser aux cas probablement nombreux, de parents qui se disent ouverts au fait que leur enfant utilise des jouets associés à l'autre sexe mais dont le comportement physique trahit de la réticence. En somme, ce qui ressort des études sur les habitudes de jeu des enfants, c'est que les parents ne traitent pas les garçons et les filles de la même façon, que ce soit fait de manière consciente et explicite, ou

¹⁴² Fine, *Delusions of Gender*, p. 198-199.

¹⁴³ Se référant à l'étude de Nash et Krawczyk, *Ibid.*, p. 197.

¹⁴⁴ *Id.*

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 200-201.

encore plus de façon inconsciente et implicite. Ils encouragent la pratique d'activités associées au même sexe et découragent les tentatives opposées¹⁴⁶.

Tout ce qu'il y a à modifier

L'on peut tenter l'effort d'élever effectivement les enfants dans un milieu qui ne soit pas axé sur des pratiques stéréotypées. Le défi est immense et selon beaucoup, parfaitement utopique. On voit alors en effet jusqu'à quel point les enfants sont systématiquement soumis à des influences fortes sur la différenciation des sexes. Entreprendre de modifier les livres pour enfant est un exemple suffisant pour illustrer l'ampleur de la tâche qui nous attend. Il est encore plus difficile de faire face aux réactions d'autrui à l'égard de ces changements. On n'a qu'à penser à ce qu'on peut lire sur les *blogs* où les gens expriment leurs points de vue par rapport à la garderie suédoise sans genre *Égalia*¹⁴⁷.

Même les livres pour enfants qui reçoivent des mentions de non-sexisme ne présentent jamais de personnages masculins ayant des jouets, des loisirs ou des émotions typiquement féminins¹⁴⁸. Les principaux protagonistes sont deux fois plus souvent de sexe masculin, ils sont aussi deux fois plus souvent représentés dans les images¹⁴⁹. Le même phénomène est observé à la télévision, où seulement 32% des personnages principaux sont de sexe féminin. Cette étude a porté sur 19 644 émissions diffusées dans 24 pays. Quand on tient compte des personnages qui ne sont pas humains, il s'agit par exemple d'animaux, de monstres, de robots, la prévalence féminine diminue à 13%. « *[A] survey of the 101 top-grossing G-rated movies from 1990 to 2005 found that less than a third of the speaking roles go to females*¹⁵⁰ ». Il est encore plus troublant d'apprendre qu'aucun signe d'amélioration n'a été remarqué, malgré le caractère longitudinal de cette étude.

¹⁴⁶ « *A large meta-analysis in 1991 gathered together all the studies that looked at whether parents treat boys and girls differently (...) parents encouraged gender-typed activities and play, and discouraged cross-gender behaviour* ». (Fine, *Delusions of Gender*, p. 202.)

¹⁴⁷ Nous traiterons plus précisément de ce cas dans la mise en contexte du chapitre suivant.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 221.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 222-223.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 223.

Quelle est la cause de cette systématique sous représentation du féminin ? Quelles en sont les conséquences ? Quels messages est-ce que cela envoie aux enfants ?

De ce qui précède, il ressort qu'il serait malaisé de prétendre que les garçons et les filles reçoivent la même éducation. Pourtant, les parents prétendent généralement élever leurs enfants garçons et filles de la même manière¹⁵¹, et ils s'en remettent surtout au déterminisme biologique pour expliquer les différences entre les sexes¹⁵². On a même entendu parler du gène féminin de la princesse rose¹⁵³. Cependant, nous ne sommes pas sans savoir que le rose n'a pas toujours été la couleur des filles. Les pratiques actuelles qui consistent à vêtir et procurer des accessoires distincts pour les garçons et les filles datent du milieu du vingtième siècle¹⁵⁴. Le bleu a déjà été réservé aux filles et le rose préféré pour les garçons¹⁵⁵. Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, la robe blanche était la tenue des enfants de moins de cinq ans¹⁵⁶. On peut être déconcerté qu'un docteur en psychologie de l'enfance écrive : « *the reason why girls like pink is that their brains are structured completely differently to boys*¹⁵⁷ ».

En réalité, les parents et les autorités s'assurent que les enfants se comportent strictement selon les stéréotypes du genre qui leur a été attribué.

Orientation des choix de carrière

Notre intérêt pour la pratique d'un métier est aussi influencé par les stéréotypes reposant sur la différenciation des sexes. À l'Université de Stanford, on a montré à des étudiants d'un programme d'études avancées en mathématique, science et ingénierie, un extrait vidéo faisant la promotion d'une conférence où le ratio effectif du nombre d'hommes et de femmes du programme était représenté. Un autre extrait utilisant un nombre, cette fois identique d'hommes et de femmes, a aussi été fait. Les femmes qui ont vu l'extrait vidéo réaliste ont manifesté moins

¹⁵¹ « *the real joke is the idea that children are being reared in a gender-neutral fashion* ». (Fine, *Delusions of Gender*, p. 231.)

¹⁵² « *Biology-as-fallback* » (*Ibid.*, p. 226.)

¹⁵³ « *pink princess gene* » (*Ibid.*, p. 208.)

¹⁵⁴ *Id.*

¹⁵⁵ *Id.*

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 207.

¹⁵⁷ « *Child psychologist Dr. Michael Carr-Gregg* » (*Ibid.*, p. 208.)

d'intérêt à l'idée d'assister à la conférence¹⁵⁸. À l'Université de Washington, on a sondé l'intérêt pour la poursuite d'études dans un programme de sciences de l'informatique. La présentation se faisait dans un local plutôt traditionnel, c'est-à-dire agrémenté d'images de *Star Trek*, de revues humoristiques, de boîtes de jeux vidéo, d'équipement électronique, d'ouvrages techniques et de nourriture de restauration rapide. Une autre présentation a été faite dans un local décoré par de l'art, des revues d'intérêt général, des ouvrages informatiques vulgarisés et des bouteilles d'eau. Dans cette situation-ci, les femmes ont exprimé autant d'intérêt que les hommes à l'égard de la poursuite d'études dans ce programme, tandis que dans le cas précédent, c'était bien moins le cas¹⁵⁹. Il paraît être relativement aisé d'influencer l'intérêt envers des programmes d'études en manipulant le contexte stéréotypé. On a montré à des femmes inscrites en études commerciales un faux article de journal au sujet des entrepreneurs. Une version de l'article les décrivait comme étant créatifs, bien informés, constants et généreux, tout en précisant que ces qualités étaient possédées autant par les hommes que par les femmes. L'autre version de l'article peignait les entrepreneurs comme des êtres typiquement agressifs, téméraires et autonomes, des traits liés à la masculinité. La lecture de cette dernière version de l'article a fait chuter la motivation des femmes à l'idée de devenir propriétaire d'entreprise ou travailleur autonome¹⁶⁰. La chute était plus prononcée chez les femmes préalablement identifiées comme les plus entreprenantes.

Il y a plusieurs façons d'éveiller la puissance des stéréotypes pour altérer la motivation des femmes envers des métiers ou des études typiquement masculins. Il est étonnant d'apprendre que le simple fait de faire visionner des publicités dans lesquelles on voit une femme sautiller sur son lit pour un nouveau produit contre l'acné ou bien en extase devant un mélange à *brownies* est suffisant pour entraîner

¹⁵⁸ Se référant à l'expérience de Mary Murphy et ses collègues, Fine, *Delusions of Gender*, p. 43.

¹⁵⁹ Se référant à l'expérience de la psychologue Sapna Cheryan, *Ibid.*, p. 46. Par ailleurs, il est intéressant d'apprendre que dans les années 80 et 90, en Arménie (et dans plusieurs pays de l'ancienne union soviétique), les femmes étaient représentées à plus de 75% dans le plus gros département des sciences de l'informatique, comparativement à un maigre 15% en Amérique. (*Ibid.*, p. 93-93.)

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 43-44.

des modifications significatives au niveau du comportement académique et des choix de carrière. Paul Davies et ses collègues ont présenté ces publicités dites sexistes ou des publicités neutres à des étudiants qui avaient à cœur la réussite en mathématique. Il s'est avéré que, comme les hommes, les femmes qui ont vu seulement les publicités neutres ont tenté de répondre à plus de questions de mathématique qu'à des questions de langue dans l'examen qui a suivi le visionnement publicitaire. Pour leur part, les femmes qui ont vu les publicités dites sexistes ont évité les questions de mathématique et leurs choix de carrière ont été beaucoup moins orientés vers les mathématiques (mathématicienne, ingénieure, physicienne, informaticienne) et davantage vers les langues (auteur, linguiste, journaliste). De plus, bien qu'à la base les hommes et les femmes étudiant à l'université soient également attirés par le *leadership* d'un groupe, les femmes qui ont vu les publicités dites sexistes l'étaient par la suite bien moins que leurs homologues masculins¹⁶¹.

Inégalités dans le domaine de l'emploi

Un sexisme digne de stéréotypes éculés a également cours dans le domaine de l'emploi. On a présenté un *curriculum vitae* et une description de poste à des étudiants. Les copies des *curriculum vitae* étaient identiques, sauf que le nom était soit Kenneth Anderson ou bien Katherine Anderson. Les copies de description de poste étaient identiques, sauf que le titre était « *executive secretary* » ou « *executive chief of staff* »¹⁶². Il est ressorti des choix des étudiants un biais en faveur d'une Katherine secrétaire et d'un Kenneth directeur. Le second titre de poste donnait l'impression d'être de statut et de revenu supérieurs. L'infériorité dans la reconnaissance des femmes sur le marché du travail ciblerait surtout celles qui sont mères. En effet, dans une autre étude, il est ressorti que les *curriculum vitae* identiques mais provenant de mères, étaient sélectionnés pour l'embauche à 47% comparativement à 84% pour ceux provenant de celles qui n'étaient pas mères. On estimait le salaire pour un emploi identique à en moyenne 11 mille

¹⁶¹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 43.

¹⁶² Se référant à l'étude de Biernat et Kobrynowicz, dans *Ibid.*, p. 56-57.

dollars de moins pour celles qui avaient la malchance d'être mères¹⁶³. Près de 1 300 *curriculum vitae* identiques ont aussi été envoyés en réponse à des offres d'emploi dans le domaine du *marketing* et du commerce. Les mères ont reçu deux fois moins d'appels que les autres postulants. La parentalité n'a pas été désavantageuse dans le cas des hommes¹⁶⁴.

Il est rare que les gens avouent explicitement privilégier les candidatures masculines. Cependant, on peut remarquer des mécanismes implicites comme les critères mouvants. Par exemple, lorsque le candidat a plus d'éducation et que la candidate a plus d'expérience, on prétend que le critère à privilégier est l'éducation. Par contre, lorsque le candidat a plus d'expérience et que la candidate a plus d'éducation, beaucoup n'appliquent plus la même logique et prétendent que le critère à privilégier est l'expérience¹⁶⁵. On précise que les personnes qui sont le plus sûres de leur objectivité seraient celles qui font le plus de discrimination¹⁶⁶. Le même type de mécanisme des critères mouvants a été observé lorsqu'on compare les aptitudes sociales et les compétences des candidats¹⁶⁷. Rappelons que la discrimination volontaire a toujours cours à notre époque, parallèlement à ces tendances plus subtiles.

Femme de ménage

L'accès à l'égalité sur le marché du travail passe aussi par une gestion plus équitable des tâches domestiques. Voici une envolée lyrique intéressante partant de l'affirmation selon laquelle le privé est le politique : « *The school drop-off is the political, the staying home when the kids are sick is the political, the writing of the shopping list is the political, the buying of the birthday presents is the political, the arranging of the baby-sitter is the political, the packaging of the lunch boxes is the political, the thinking about what to have for supper is the political, the remembering of the need to cut the children's toenails is the*

¹⁶³ Se référant aux recherches de Shelley Correl et ses collègues, Fine, *Delusions of Gender*, p. 57.

¹⁶⁴ Se référant à d'autres recherches de Shelley Correl et ses collègues, *Id.*

¹⁶⁵ En référence à diverses études, *Ibid.*, p. 59-60-61.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 61.

¹⁶⁷ Se référant à d'autres études, *Ibid.*, p. 61-62.

*political, the asking of the location of the butter dish is the political*¹⁶⁸... » Des enquêtes sociologiques ont révélé que même lorsque les conjoints travaillent autant, la femme fait deux fois plus de tâches domestiques. On inclut dans les tâches domestiques le ménage et le soin des enfants. Si la femme gagne davantage d'argent que l'homme, elle fait en moyenne encore plus de tâches domestiques. Si l'homme n'a pas de travail, la femme fait quand même la majorité des tâches domestiques¹⁶⁹. Assurément, depuis plusieurs décennies, les femmes ont davantage accès au marché du travail qu'auparavant. Par contre, il est paradoxal de noter que « même lorsqu'elles occupent un emploi à temps plein, les femmes demeurent les premières responsables des soins aux enfants et des tâches domestiques¹⁷⁰ ». C'est comme si la sphère privée, l'organisation familiale, ne s'était pas adaptée aux transformations sociales, de telle sorte que les femmes doivent porter un fardeau supplémentaire. Comment peut-on prétendre à l'égalité dans les sphères académiques, professionnelles, sportives ou artistiques si les femmes n'ont pas un traitement domestique équitable ? Considérons à ce sujet cette réflexion métaphorique de Cordelia Fine : « *if we rewarded one group of rats with bigger and better food pellets as they pulled a well-oiled lever in the spacious and enviable corner Skinner box, would we think them more intrinsically interested in lever-pulling than a less privileged, perhaps even harassed, group of rats*¹⁷¹? »

Bref, quand on étudie les différences entre les hommes et les femmes, il est important de ne pas faire fi des croyances sexistes et de la discrimination cachée qui teintent les opportunités d'emploi, les publicités, les attentes, l'éducation, les choix de vie, les jeux, les intérêts, les occupations, les conversations, les comportements, les décors, etc. Bien sûr, n'oublions pas de rappeler que les petits biais s'accumulent et finissent par peser gros à l'échelle d'une vie et d'une organisation sociale complexe. Nous savons bien que sur certains plans de la

¹⁶⁸ Fine, *Delusions of Gender*, p. 79-80.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 80.

¹⁷⁰ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 39.

¹⁷¹ Fine, *Delusions of Gender*, p. 92.

scène sociale, les membres d'un genre sexuel sont plus avantagés que ceux de l'autre groupe. On ne s'étonnera pas alors que des individus, découvrant cet état de fait, soient tentés de passer d'un camp à l'autre. Y a-t-il d'autres raisons de vouloir changer de groupe d'appartenance sexuelle ? La famille et l'école briment la liberté de choix et d'action au nom d'un conformisme socio-sexuel nié ou parfois seulement tacite. Le carcan de ce conformisme deviendra insupportable pour certains. Nous en arrivons ainsi à aborder le transsexualisme. Il nous faut bien cerner les enjeux de ce besoin de changer de sexe. Quel est le changement véritablement visée par cette volonté de transformation de soi et cette démarche de reconnaissance par la société et les proches ?

2.8 Transsexualisme

Malgré la première impression que l'on pourrait avoir, le transsexualisme ne correspondrait en fait pas à une pensée et une pratique visant à transcender le mode dichotomique homme/femme, puisque l'individu transsexuel adhère, et ce avec une ferveur particulière, à la catégorisation homme/femme. Je vais aborder le transsexualisme comme étant un phénomène de construction sociale, un autre exemple de conformité aux stéréotypes du genre découlant de la pression sociale. Je soutiendrai que ce sont les normes dichotomiques et strictes entourant la définition puis la reconnaissance du masculin et du féminin qui sont en cause dans le transsexualisme. Nous pouvons reconnaître là encore l'ouvrage¹⁷² de l'idéologie¹⁷³ dominante¹⁷⁴ selon laquelle on est essentiellement soit un homme

¹⁷² Son œuvre s'étend jusqu'à prendre part au phénomène de subjectivation. L'idéologie se matérialise, le sujet est engendré. (Guillaume LeBlanc, «Être assujéti : Althusser, Foucault, Butler», *Actuel Marx*, no 36 (fév. 2004), p. 49.)

¹⁷³ L'idéologie correspond à une manière dont la vie sociale est organisée, perçue et imposée. C'est à la fois une certaine représentation du monde et une manière de la justifier. L'idéologie est associée à des croyances, des opinions, des valeurs, des normes, des notions, des convictions, des doctrines, des idées auxquelles on adhère parfois sans le réaliser et avec trop peu de distance critique.

soit une femme et que l'on doit se comporter d'une manière spécifique. On pourra même estimer que le transsexualisme sert souvent l'hétérocentrisme, puisqu'il contribue à assurer son autorité, reproduisant la bicatégorisation et la norme des relations « genrées » fondées sur l'hétérosexualité.

Les transsexuels s'identifient nettement à la catégorie femme ou bien à la catégorie homme. Cependant, la catégorie à laquelle ils s'identifient ne correspond pas à celle du sexe biologique et du genre social qu'on leur a attribuée. Chirurgiens, psychothérapeutes et juristes œuvrent de pair pour les aider à réaliser leur désir de transformation et de reconnaissance. Les démarches que les transsexuels entreprennent pour modifier leur sexe biologique et leur genre social se font dans une stricte optique de conformité aux stéréotypes que l'on a consacrés à l'une ou l'autre des deux identités sexuelles. On pourrait même dire qu'ils sont souvent « plus féminins que les femmes » et « plus masculins que les hommes ». Ils investissent beaucoup d'énergie, de temps et d'argent pour assurer leur appartenance à l'une des deux catégories sexuelles. Notons qu'une personne qui n'adhérerait pas de manière suffisamment conservatrice aux stéréotypes d'une identité sexuelle ou de l'autre, n'aurait pas droit au traitement. On peut dire qu'être transsexuel revient à « réifier le genre en sorte de flatter le conformisme social, et surtout, de conserver l'autorité médicale en dernière instance sur les questions de sexe¹⁷⁵ ». Cette interprétation, tirée de l'ouvrage polémique de Castel sur la métamorphose transsexuelle, diverge grandement des interprétations reconnaissant aux transsexuels la fonction contestataire d'éclaireurs troublant les normes dichotomiques et hétérocentristes.

Si des personnes dont le genre ou le sexe n'est pas conforme à la norme ont toujours existé, le transsexualisme est un phénomène récent rendu possible par la technique médicale. Et probablement renforcé par la grande soif de catégorisation dichotomique qui marque notre conception de l'identité sexuelle.

¹⁷⁴ Reprenons les termes d'Althusser pour illustrer ce qu'on entend par le caractère dominant d'une idéologie, c'est-à-dire « l'idée d'un « concert » de l'idéologie « dominé par une partition unique », « la partition de l'idéologie de la classe actuellement dominante ». (LeBlanc, «Être assujéti» p. 51)

¹⁷⁵ Pierre-Henri Castel, *La métamorphose impensable : Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, Paris, Gallimard, 2003, p. 154.

D'une part, on juge que « le transsexuel est biologiquement normal dans l'état actuel des moyens d'investigation¹⁷⁶ ». On comprend que la définition médicale du transsexuel n'est pas la même que celle de l'intersexuel à qui l'on attribue une certaine anormalité dans le développement biologique. À l'observation médicale, le corps du transsexuel cadre bien dans les normes du sexe qu'on lui a assigné à la naissance. D'autre part, le transsexualisme est considéré comme étant une maladie individuelle d'ordre mental ou psychiatrique¹⁷⁷. Cette maladie, si on la reconnaît comme étant de type psychiatrique et par extension biologique, ne peut être observée que par le discours ou les gestes du patient. Voici un résumé reprenant des critères du *DSM* menant au diagnostic du trouble de l'identité sexuelle¹⁷⁸ : identification intense et persistante à l'autre sexe, préférence pour les vêtements typiques de l'autre sexe, préférence pour les rôles dévolus à l'autre sexe au cours des jeux, désir intense de participer aux passe-temps typiques de l'autre sexe, préférence marquée pour les compagnons de jeu de l'autre sexe, désir de vivre et d'être traité comme l'autre sexe, conviction de posséder les sentiments et réactions typiques de l'autre sexe, sentiment persistant d'inconfort par rapport à son sexe¹⁷⁹.

La définition couramment utilisée pour identifier la personne transsexuelle est d'être une femme enfermée dans un corps d'homme ou *vice versa*¹⁸⁰. Cette manière de concevoir le transsexualisme met bien sûr en évidence une opposition entre l'homme et la femme, mais aussi entre le corps et l'esprit. Si la définition moderne du transsexuel masculin est d'être une femme qui a un corps d'homme, la définition classique du transsexuel masculin était d'être un homme ayant une

¹⁷⁶ Colette Chiland, *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 23.

¹⁷⁷ En 2009, la France a été le premier pays à ne plus considérer la transsexualité comme étant une maladie mentale. Elle la considère maintenant à titre d'« affection à longue durée hors liste » ou de « maladie orpheline ». Jusqu'alors, la France s'en remettait à la position de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) qui s'appuie sur la liste des pathologies du *DSM*. (Marion Brunet, *Le transsexualisme n'est plus une maladie mentale*, [En ligne] <http://www.liberation.fr/societe/0101567569-la-transsexualite-ne-sera-plus-une-maladie-mentale> (page consultée le 1 décembre 2012))

¹⁷⁸ Dans les diverses éditions du *DSM*, on a utilisé successivement les termes : transsexualité, dysphorie de genre, puis trouble de l'identité sexuelle.

¹⁷⁹ Association Américaine de Psychiatrie, *DSM-IV : Manuel diagnostique et statistique des Troubles mentaux*, 4^e éd. Paris: Masson, 1996, p. 630-631.

¹⁸⁰ Janice Raymond, *L'empire transsexuel*, Paris, Seuil, 1981, p. 14.

âme de femme¹⁸¹. L'une comme l'autre de ces définitions sous-entend que le corps a un sexe et que l'esprit a un sexe, puis que chez la majorité des gens, la conviction mentale d'être d'un certain sexe coïncide avec le sexe que l'on a attribué à leur corps. Peut-on sentir et savoir que l'on est d'un sexe ou de l'autre ? Peut-on avoir la conviction d'être intérieurement en accord avec le sexe de son corps ? « Beaucoup de gens pensent en fait que s'ils ne sont pas transsexuels, c'est parce qu'ils savent qu'ils sont hommes ou femmes, mais que, eux, à la différence de ces malades, ils ne se trompent pas. Ils ont un corps *et en plus* un vécu adéquat à leur corps¹⁸². » Tout comme les transsexuels, ces gens « normaux » auraient accès à une essence sexuelle intime. Cela concorde avec l'impression qu'a le transsexuel d'être enfermé dans un corps du « mauvais » sexe. Cette distinction tendancieuse entre le corps et l'esprit me paraît être inexacte, puisque la personne *est un corps vivant*. Cette vision dualiste laisserait aussi présager un morcellement du corps et une surreprésentation des organes génitaux. Leur apparence et leur signification semblent être exacerbées. J'estime que le conflit avec lequel est aux prises le transsexuel ne serait pas un problème entre lui-même et son corps, mais plutôt entre ses aspirations et les jeux de significations sociales des sexes, des genres, des corps. En d'autres mots, « le transsexualisme constitue fondamentalement un problème d'ontologie sociale (...) dont les normes en matière de masculinité et de féminité provoquent le désir de changer de sexe¹⁸³ ». Plus précisément, on pourrait dire que sont en cause dans le transsexualisme : la dichotomie exclusive de nos catégorisations sexuelles, les stéréotypes auxquels nous accordons la valeur d'essences, les préjugés que nous renforçons par l'éducation et diverses injustices de type sexiste. Il s'agit d'un problème de société et il faut agir, puisque même si certains individus en portent particulièrement le fardeau, tous, qu'ils en soient conscients ou non, sont concernés.

Nous soulignerons à l'appui de cette réflexion sur la dimension sociale du transsexualisme, qu'un diagnostic différentiel doit être fait entre le trouble de

¹⁸¹ Castel, *La métamorphose impensable*, p. 57.

¹⁸² *Ibid.*, p. 242.

¹⁸³ Raymond, *L'empire transsexuel*, p. 45.

l'identité sexuelle et la « non-conformité au stéréotype comportemental lié au rôle sexuel¹⁸⁴ ». En fait, dans le *DSM*, il ne semble pas vraiment y avoir de différence entre ce qui est un trouble et ce qui ne l'est pas, mis-à-part l'étendue des désirs, des intérêts, des activités et de la souffrance qui serait plus importante chez la personne atteinte... Dans le même ordre d'idées, ajoutons qu'il est précisé que l'identification intense et persistante à l'autre sexe ne doit pas exclusivement concerner le désir d'obtenir les bénéfices culturels dévolus à l'autre sexe ! L'évaluation des motifs avancés présuppose qu'il est possible, et qu'il doit être en pratique aisé, de tracer cette distinction entre des bénéfices culturels et ce qui relèverait de motifs d'une autre nature. Nous nous demandons comment les intervenants font pour tracer cette distinction ? Mais encore, lorsqu'on explique qu'il y a un sentiment persistant d'inconfort par rapport à son sexe, on indique qu'il peut s'agir plutôt d'un sentiment d'inadéquation par rapport à l'identité de rôle correspondant au sexe. La différence entre le conflit à l'égard du sexe et le conflit à l'égard des rôles sociaux associés au sexe ne semble plus être très claire.

Par ailleurs, les démarches entreprises par les transsexuels concernent les façons de se définir, d'agir, de parler, de se tenir, de se déplacer dans l'espace, de s'asseoir, de s'exclamer, de rire, bref la façon d'être ; or ceci n'est pas différent des démarches que les parents entreprennent pour normaliser le développement et l'expression de l'identité sexuelle chez les enfants. Bénis sommes-nous d'avoir des parents et des spécialistes qui – savent – ce qu'est l'homme et la femme et ce qu'il faut faire pour être un *vrai* homme ou une *vraie* femme ? La société ne s'effondrerait-elle pas sans ce fondement essentiel ? Ne voulant pas faire d'ironie, je dirai simplement que nous saisissons maintenant encore mieux la mesure dans laquelle une société qui impose de tels rôles sexuels selon la naissance, ne peut que provoquer le transsexualisme. Mais au juste, qu'est-ce qui fonde le caractère sain du fait de vouloir s'habiller des vêtements de son sexe ? En quoi sont distinctes les motivations de la personne qui souhaite porter les vêtements d'un autre sexe, de celles des gens « normaux » qui veulent porter les vêtements de leur sexe ? Les personnes, vêtements, accessoires, bijoux, jeux, couleurs, formes,

¹⁸⁴ Association Américaine de Psychiatrie, *DSM-IV*, p. 629-630.

textures seraient donc concernés par cette essence sexuelle dichotomique ? Ces êtres et objets seraient empreints des qualités spécifiques et fondamentales d'un sexe ?

Les stéréotypes ne sont pas remis en question, on en fait des vérités à caractère factuel, puis on relègue l'enjeu transsexuel à un problème exceptionnel, d'ordre individuel et psychologique. Dans cette optique, les transsexuels ne confrontent pas le système binaire des sexes, ils y participent et contribuent à solidifier ses fondements essentialistes. En d'autres termes, « en désirant les organes et le corps spécifiques au sexe opposé, le transsexuel ne cherche simplement qu'à incarner l' " essence " du rôle qu'il convoite¹⁸⁵ ». En voulant passer d'un côté à l'autre, le transsexuel réaffirme l'exactitude de la différence entre ces opposés que sont l'homme et la femme. Par contre, ils ne sont pas les seuls soumis à cet idéalisme dans lequel on aspire à incarner l'Homme ou la Femme. La plupart des gens sont sujets à de cette vision essentialiste de l'identité sexuelle. En effet, les « déterminismes biologiques ont convaincu beaucoup d'entre nous que le sentiment sexuel " vrai " d'un individu est physiologique et fondé de manière immuable, qu'il est donc naturel, normal et bon¹⁸⁶ ».

Est-ce que transsexualisme et dysphorie de genre existeraient dans une société où l'on ne pratiquerait pas la catégorisation des sexes et des genres ? Une société dans laquelle l'individu pourrait davantage exercer sa créativité à l'égard de son identité sexuelle, se verrait-elle soulagée de ces maladies ? Le problème est-il du côté des personnes qui souffrent d'un trouble de l'identité sexuelle ou bien du côté de la conception dominante d'après laquelle nous sommes d'un sexe ou de l'autre, tant sur les plans biologiques, sociaux et affectifs ? En d'autres termes, le véritable siège de l'obsession et de l'illusion malsaines n'est peut-être pas celui qu'on croit.

En somme, ce que l'on peut constater avec le transsexualisme, c'est que « la société (" patriarchique " [*sic*], selon l'expression consacrée) a réussi à faire passer la préservation de la dichotomie sexuelle avant celle de l'individu (conçu comme

¹⁸⁵ Raymond, *L'empire transsexuel*, p. 19.

¹⁸⁶ Jonathan Ned Katz, *L'invention de l'hétérosexualité*. Paris, EPEL, 2001, p. 22.

un tout), en faisant éclater l'unité corps/esprit au profit des deux pôles imaginaires du féminin et du masculin, eux-mêmes ramenés à leurs caricatures sexistes¹⁸⁷ ». Encore une fois, nous sommes confrontés au sexisme des stéréotypes de genre, et appelés à les renverser. Il est d'autant plus malheureux de voir, qu'à l'instar des violences qui sont faites aux intersexuels, les transsexuels s'infligent des transformations corporelles, plutôt que de s'en prendre aux normes et à l'ontologie sociale de l'identité sexuelle. Il y a fort à parier que les corps vivants richement diversifiés ont plus à offrir en termes de possibilités de vécu et de complexité d'expériences que ce que les modèles biologiques, anatomiques, comportementaux et sociaux ne font croire. Il resterait à nous donner les moyens de l'apprécier. Nous pourrions approcher cette idée en voyant dans le chapitre suivant comment l'approche transgenre offre une compréhension modifiée du sexe et du genre.

2.9 Retour sur les apports des sciences humaines

Construction sociale

Ce que nous avons dégagé dans ce chapitre nous permet de revenir au constructivisme social pour mieux en cerner le concept. Dans son texte intitulé *Social Constructionism and the Study of Human Sexuality*¹⁸⁸, Leonore Tiefer se réfère à Gergen au sujet des présupposés adoptés par les penseurs de la construction sociale. Ces principes de base nous permettent maintenant de mieux saisir la signification de cette approche. En premier lieu, la disponibilité de certains concepts oriente la façon dont nous étudions le monde et les connaissances que nous en obtenons. « *Our concepts often incline us toward or even dictate certain lines of inquiry while precluding others, making our results the products more of our language than of empirical discovery*¹⁸⁹. » En deuxième lieu, on néglige souvent le fait que les concepts utilisés ont des significations

¹⁸⁷ Castel, *La métamorphose impensable*, p. 175.

¹⁸⁸ Tiefer, « Social Constructionism », In *Forms of Desire*, Stein, p. 295.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 297.

variables selon l'époque et les cultures. « *Insofar as these concepts are often uncritically assumed to relate to permanent human experiences or functions, their relativity is an important limitation on theory and method*¹⁹⁰. » En troisième lieu, certains ensembles de concepts ont été sévèrement critiqués en raison de leur inexactitude ou de leur insuffisance, mais ces systèmes sont maintenus parce qu'ils coïncident avec les valeurs culturelles dominantes ou bien par habitude parce qu'ils font autorité. En d'autres mots : « *the popularity or persistence of a particular concept, category, or method depends more on its usefulness (particularly its political usefulness for social influence and control) than on its validity*¹⁹¹ ». En somme, on en vient à constater que notre manière de comprendre le monde est le fruit d'influences sociales et qu'elle entraîne aussi des conséquences sociales dont il faudrait bien jauger l'enjeu éthique. Dans les termes de Tiefer : « *descriptions and explanations of the world are themselves forms of social action and have consequences*¹⁹². »

De son côté, Hacking présente les présupposés des penseurs de la construction sociale sous forme de prémisses contre l'inévitabilité. La formulation porte sur un phénomène donné appelé X. Il s'agit du phénomène qui serait socialement construit. Par exemple, nous pourrions remplacer X par « l'identité sexuelle » ou par « les deux sexes opposés ». En premier lieu, « X n'a pas besoin d'exister, ou n'a pas besoin d'être comme il est en quoi que ce soit. X, ou X tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas déterminé par la nature des choses ; il n'est pas inévitable ». En deuxième lieu, « tel qu'il est, X est assez médiocre ». En troisième lieu, « nous nous sentirons beaucoup mieux si l'on pouvait se débarrasser de X, ou tout au moins le transformer radicalement¹⁹³ ».

Sans doute dans la logique du nominalisme dynamique, Hacking traite d'un effet en boucle pour illustrer le processus de construction sociale. « Les concepts, les pratiques et les gens interagissent ensemble. C'est souvent de cette interaction

¹⁹⁰ Tiefer, « Social Constructionism », In *Forms of Desire*, Stein, p. 298.

¹⁹¹ *Id.*

¹⁹² *Id.*

¹⁹³ Ian Hacking, *Entre science et réalité : La construction sociale de quoi ?* Paris, La Découverte, 2008, p. 21.

qu'il s'agit quand on parle de construction sociale¹⁹⁴. » Au bout du compte, qu'est-ce qui est construit ? Ce sont les idées, par exemple la manière dont on décrit les humains, ce sont aussi les gens eux-mêmes, puis « le langage, les institutions, les corps et, par-dessus tout, les expériences¹⁹⁵ ». Comme l'écrit Davidson, une recatégorisation donne naissance à la réalité d'un sujet, d'« un autre sujet éprouvant autre chose¹⁹⁶ ». Hacking précise qu'à chaque manière de définir le monde correspond également une délimitation des choix et actions possibles¹⁹⁷. « Si nous parlons de façonner les gens, on peut raisonnablement nous demander : " quelle est votre idée de ce qu'est une personne ? Qui est susceptible d'être ainsi façonné ? » (...) Ce qui fait de nous la personne que nous sommes, ce n'est pas seulement ce que nous avons fait, ce que nous faisons et ferons, mais aussi ce que nous aurions pu faire, et ce que nous pourrions faire. Façonner les gens, c'est modifier l'espace de possibilités qui définit la personne¹⁹⁸ ». Berger explique que le langage nous permet d'objectiver les expériences. « Il [le langage] typifie également ces expériences, me permettant de les ranger à l'intérieur de catégories élargies qui leur donnent un sens, à mes yeux comme à ceux de mes semblables¹⁹⁹ ». Dans ces réflexions sur la construction sociale, on pourrait ajouter, en pensant à Foucault, que le langage est un des modes de la constitution des sujets, mais qu'il en est d'autres qui ne sont pas de l'ordre du discours. Il n'en demeure pas moins que pour certains des théoriciens de la construction sociale comme Berger, « le plus important véhicule de la conservation de la réalité est la conversation²⁰⁰ ».

Ainsi, nous avons vu, notamment par diverses expériences présentées par Cordelia Fine, que « les définitions de la réalité possèdent un pouvoir d'auto-

¹⁹⁴ Hacking, *Entre science et réalité*, p. 49.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 48.

¹⁹⁶ Castel, *La métamorphose impensable*, p. 311.

¹⁹⁷ « Hence if new modes of description come into being, new possibilities for action come into being in consequence. » (Hacking, « Making Up People », In *Forms of Desire*, Stein, p. 81.)

¹⁹⁸ Hacking, *Philosophie et histoire des concepts philosophiques*, p. 398-399.

¹⁹⁹ P. L. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*. Paris, Méridien Klincksieck, 1986, p. 58.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 208.

accomplissement²⁰¹ ». Si l'on a pu reconnaître que la connaissance est un « produit social », nous ne devons pas ignorer qu'elle est également un « facteur de changement social²⁰² ». Nous explorerons ce potentiel de transformation dans le chapitre suivant portant sur l'exploration de la créativité *queer*.

²⁰¹ Berger, *La construction sociale de la réalité*, p. 175.

²⁰² Les expressions sont tirées de *Ibid.*, p. 121.

CHAPITRE III

EXPLORATION SUR LE *QUEER* ET LA CRÉATIVITÉ

Nous voulons cerner la portée théorique et pratique du mouvement *queer*. Nous aspirons à comprendre le refus du binarisme de l'identité sexuelle et de l'hétéronormativité qui seraient au fondement de cette conception. Il nous faut d'abord mettre en contexte l'exploration *queer* et la créativité en matière d'identité sexuelle. Nous allons commencer par présenter le cas de la garderie suédoise sans genre *Égalia* ouverte en 2010. Cette nouvelle mouture de la garderie a été vivement commentée, notamment sur les blogues des médias d'information. L'idée de faire abstraction de l'identité socio-sexuelle, même en ne touchant pas à l'identité sexuelle propre, n'allait pas de soi. Ensuite, nous entrerons dans le cœur du sujet : nous aborderons tour à tour le continuum, à savoir d'une part, la continuité circulaire entre l'homme et la femme et, d'autre part, la continuité circulaire entre la nature et la culture, à savoir donc la gradation infinie entre ces deux supposés pôles ; la performativité et le discours, c'est-à-dire la constitution du sujet sexuel en chaque geste. Nous aborderons aussi la politique, l'histoire et le corps, c'est-à-dire comment la politique empêche le corps d'avoir son histoire propre ; le *queer*, qui nous fait voir jusqu'à quel point nos identités sexuelles sont maigres et notre vie sexuelle pauvre. Nous terminerons cette section par la présentation du mode de vie *queer*, de la philosophie comme mode de vie et de l'éducation somatique comme mode d'occuper son corps. À la fin, nous reviendrons sur l'exploration du *queer* et la créativité présentées au début de ce chapitre.

3.1 *Égalia, la garderie où on lutte contre les stéréotypes du genre*

Au début de l'été 2011, sur plusieurs sites internet de grands journaux, on pouvait lire des articles et des blogues de commentaires au sujet d'une garderie d'un nouveau genre en Suède. Cet établissement situé dans le quartier Södermalm de Stockholm reçoit 33 enfants âgés d'un à six ans. Le personnel qui y travaille évite d'utiliser les termes comme « il », « elle », « garçon », « fille », etc. Les outils éducatifs, les livres, les jouets ont été préparés pour limiter la charge des stéréotypes de genre sur les enfants. Chercher à « rompre avec les codes de genre est l'une des missions principales du programme national des écoles maternelles dans cet État scandinave¹ ». En Suède, les garderies ne peuvent pas servir des intérêts économiques privés. La garderie *Égalia* est celle qui a poussé le plus loin la lutte contre les stéréotypes de genre jusqu'à maintenant. La liste de parents souhaitant inscrire leur enfant dans cet établissement est très longue². Le directeur présente la mission de cette garderie en expliquant que « ce qui importe, c'est que les enfants comprennent que leurs différences biologiques ne signifient pas pour autant que les garçons et les filles ont des intérêts et des capacités différents³ ».

Les lecteurs et blogueurs ont été nombreux à exprimer leur mépris, leur dégoût, leur découragement à l'égard du projet éducatif de la garderie *Égalia*. Certains n'ont pas hésité à affirmer que c'était de la folie. D'autres ont soutenu que c'était le fruit de la volonté de domination des femmes qui n'aiment pas les hommes. Plusieurs ont écrit que cela allait trop loin, que la société était déjà suffisamment égalitaire dans l'état actuel des choses. Voici quelques exemples de commentaires :

° « si on n'est pas un gars ou une fille on n'est rien »

¹ Jenny Soffel, *Egalia veut faire voler en éclats les stéréotypes de genre*. Associated Press à Stockholm, 27 juillet 2011, [En ligne], <http://www.forum-convergences.com/t267-le-gender-suite-egalia-veut-faire-voler-en-eclats-les-stereotypes-de-genre> (Page consultée le 25 septembre 2011)

² *Ibid.*,

³ Citant le directeur Lotta Rajalin, Belotti, Catherine. *Egalia : lutte contre les stéréotypes de genre*. Social Innovations, 12 juillet 2007, [En ligne], <http://www.catherinebelotti.com/2011/07/exp%C3%A9riences-internationales-europ%C3%A9ennes-egalie-lutte-contre-les-stereotypes-de-genre.html> (Page consultée le 16 septembre 2011)

- ° lavage de cerveau contre-nature
- ° la vérité *gars-gars fille-fille* est incontournable, naturelle, chassée elle revient, et seule
- ° les enfants font naturellement abstraction des stéréotypes dans leurs jeux sans qu'on ait à y faire grand-chose. On a juste à les laisser faire
- ° c'est l'orientation sexuelle des dirigeants de cette garderie...
- ° problèmes de santé mentale/dépression découleront de cette exclusion
- ° Au diable !
- ° l'humain est de plus en plus malade
- ° éthiquement l'expérience devrait être interdite⁴ »
- ° « seules les femmes lesbiennes auront droit à l'existence⁵ »
- ° « on savait déjà que la Suède est un pays perdu pour les hommes
- ° Cauchemar *Gender*
- ° sous l'effet de la théorie du genre on appauvrit la capacité d'identité et la langue, donc la pensée
- ° il n'y aura plus d'hommes
- ° un recul intellectuel et relationnel⁶ »
- ° « " folie de genre ", estiment des chercheurs⁷ ».

Bref, on a pu lire quantité de réactions hostiles à l'égard de la tentative de cette garderie visant à minimiser les impacts des stéréotypes de genre sur les jeunes enfants. Il est paradoxal que nous rencontrions de manière aussi généralisée de telles réactions hostiles envers un projet éducatif qui ne fait qu'appliquer des méthodes visant concrètement une éducation égalitaire sur le plan des genres, alors que la plupart d'entre nous *prétendons effectivement déjà*

⁴ Galipeau, Silvia. *Après l'enfant sans genre, la garderie sans fille ni garçon*. Cyberpresse, 28 juin 2011, [En ligne], <http://blogues.cyberpresse.ca/mere/2011/06/28/apres-lenfant-sans-genre-la-garderie-sans-fille-ni-garcon/> (Page consultée le 16 septembre 2011)

⁵ Ankhe, Citoyen. *Suède : Egalia, un pas vers la folie*. AgoraVox, 29 juin 2011, [En ligne], <http://www.agoravox.fr/auteur/ankhe> (Page consultée le 16 septembre 2011)

⁶ Libre, Homme. *Suède : egalia, un pas vers la folie*. Tribune de Genève, 29 juin 2011, [En ligne], <http://hommelibre.blog.tdg.ch/archive/2011/06/29/suede-egalia-un-pas-vers-la-folie.html> (Page consultée le 16 septembre 2011)

⁷ Nicolas, Blog. *Une école suédoise lutte contre les préjugés*. 28 juin 2011, [En ligne], <http://www.fdesouche.com/223062-une-ecole-suedoise-lutte-contre-les-prejuges> (Page consultée le 16 septembre 2011)

élever nos garçons et nos filles de manière égalitaire. Pourquoi est-ce que cette garderie d'un nouveau genre dérange autant ? Peut-être que le rôle du genre a été sous-estimé dans la conception du sexe et de l'identité sexuelle. Explorons les fondements de la lutte contre ces stéréotypes, afin de mieux comprendre ce qui est mis en jeu par les théories du genre ou les projets comme celui d'*Égalia*.

3.2 *Continuum*

Nous avons repéré deux grandes conceptions du continuum des sexes. Une première consiste en l'affirmation que les personnes sont situées sur les points de la ligne entre les pôles masculin et féminin. Cette conception des sexes favoriserait ainsi l'acceptation sociale et la reconnaissance institutionnelle des intersexuels. Nous serions en fait tous des intersexuels⁸. Sur ce continuum, il n'y a pas de vrai sexe et de faux sexe. Nous sommes tous des points uniques. De plus, les extrémités graphiques de ce continuum, les pôles, ne sont que des idées, des hypothèses mentales, et non pas des personnes. L'« Homme » et la « Femme » sont des constructions idéelles, les personnes sont intersexuelles. Or, notre système social n'accepte pas que les sexes soient un continuum. On n'a qu'à penser aux lois sur le mariage, à l'usage des pronoms ou aux formulaires légaux d'identification qui le démontrent bien.

Bande Möbius de la nature-culture

Il y a une deuxième conception du continuum des sexes, orthogonal à celle que nous venons de présenter. On dit de choses qu'elles sont orthogonales lorsqu'elles ne sont ni parallèles ni coïncidentes. Elles peuvent se recouper de diverses façons puisqu'elles ne sont pas sur le même plan. Cet autre continuum des sexes tangue entre la biologie et l'environnement. Fausto-Sterling adhère à

⁸ Gerald N. Callahan, *Between XX and XY, Intersexuality and the Myth of Two Sexes*, Chicago Review Press : Chicago, 2009, page 162.

cette idée et l'illustre par l'image de la bande Möbius⁹. Cette bande est repliée sur elle-même de telle sorte, qu'on peut la longer du doigt en passant d'une face à l'autre sans quitter la bande. L'exercice témoigne bien de l'intrication des dimensions biologiques et environnementales du sexe. Il montre qu'on ne peut jamais isoler une de ces dimensions de l'autre. On ne peut identifier un trait du sexe de la personne qui ne soit que biologique. Chacun des aspects du sexe d'une personne se situerait donc quelque part sur ce continuum entre l'environnement et la biologie.

Ainsi, il n'est pas possible de séparer la nature que l'on peut reconnaître à travers les gènes, les hormones, les glandes, la physionomie et le cerveau, de la culture que l'on peut retrouver dans les expériences, les apprentissages et l'organisation politique. Selon cette conception, on peut dire que les gènes, les hormones, les glandes, la physionomie et le cerveau ne sont pas régis que par des lois naturelles. La culture joue un rôle¹⁰. Il n'y a pas de système et de fonctionnement purement biologique dans l'être humain. La culture est toujours là ; même quand on pense marcher sur l'autre face de la bande Möbius.

3.3 *Performativité et discours*

Dans l'optique de la construction sociale, nous avons vu que « les définitions de la réalité possèdent un pouvoir d'auto-accomplissement¹¹ » et que le langage est ce par quoi les expériences prennent sens¹². Certes, le langage joue un rôle manifeste dans la constitution de l'identité sexuelle, ne serait-ce que par l'exercice de narration des expériences. Nous remarquerons néanmoins que la performativité

⁹ Anne Fausto-Sterling, *Sexing the Body*, Basic Books : États-Unis, 2000, page 24.

¹⁰ L'interprétation biologique de la nature est elle-même produite dans un discours, dans des institutions, dans des sociétés où le genre est porteur de sens, où le genre colore l'analyse. Divers biais dans l'approche scientifique des questions de sexe indiquent qu'elle reflète les normes culturelles.

¹¹ P. L. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridien Klincksieck, 1986, p. 175.

¹² *Ibid.*, p. 58.

ne se limite pas à cette sphère du langage, elle concerne aussi la constitution de l'identité sexuelle par la mise en scène du genre, une mise en scène gestuelle aboutissant dans une performance hautement théâtrale. De surcroît, comme nous le verrons plus loin, ces pratiques théâtrales s'inscrivent à même le corps, elles le forgent au fil des incessantes répétitions qui sont le lot de l'être humain. Nous pourrions aussi reconnaître le rôle des images et des fantasmes, mais commençons par traiter de ces actes de langage, en constatant ici l'influence des théories pragmatiques du langage.

Acte de langage

Le terme de « performativité » ou « d'expressions performatives » a été introduit en 1955 par le philosophe et linguiste anglais John Langshaw Austin dans son ouvrage *How to Do Things with Words* (en Français : *Quand dire c'est faire*). Cette notion « caractérise certaines expressions qui *font* littéralement ce qu'elles énoncent¹³. » Les « performatifs » ne sont pas simplement des expressions qui décrivent une action, ce sont des expressions qui *sont* l'action, c'est-à-dire qu'elles modifient le monde. Comme l'écrit Esturgie : « cette conception dépasse celle où la narration sert uniquement à donner du sens à des événements inattendus, elle en fait le principe organisateur de la vie et de l'action humaine¹⁴. » Le concept de performativité a été repris et retravaillé par plusieurs philosophes, dont Judith Butler qui l'applique à la question du genre. Selon elle, on a tendance à prendre pour acquis le genre, tel un donné naturel ou linguistique, alors qu'en fait, ce serait une performance¹⁵.

La performance n'est pas un substrat essentialiste, c'est un ensemble de pratiques, de styles, de manière d'être, de qualités du geste. Ces mises en scène

¹³ Wikipédia l'Encyclopédie Libre, *La performativité*, [En ligne] <http://fr.wikipedia.org/wiki/Performativité> (Page consultée le 18 septembre)

¹⁴ Claude Esturgie (Préf. de Marcela Iacub), *Le genre en question ou questions de genre*, Paris, Léo Scheer, 2008, p. 27.

¹⁵ « *Gender is what is put on, invariably, under constraint, daily and incessantly, with anxiety and pleasure, but if this continuous act is mistaken for a natural or linguistic given, power is relinquished to expand the cultural field bodily through subversive performances of various kinds* ». (Judith Butler, « Performative Acts and Gender Constitution: An Essay in Phenomenology and Feminist Theory », *Theatre Journal*, vol. 40, no 4 (déc. 1988), p. 531.)

d'un soi « genré » se réalisent à travers les normes et les contraintes sociales. La performance doit être réitérée tous les matins quand on s'habille, dans notre démarche dans la rue, dans la façon dont on partage l'espace public et privé avec autrui, dans la définition que l'on donne de soi-même, dans les scénarios fantasmatiques, etc. Cette conception du genre a un potentiel « révolutionnaire ». Si c'est par la répétition quotidienne et constante qu'est maintenu le genre, des mises en scène subversives reposant sur une refonte critique des pratiques de genre, seraient elles aussi possibles. En considérant que les sujets, les actes et la matière sont des processus découlant de la répétition, on n'attribue plus à certains rôles dits normaux la qualité d'être naturels. D'après cette conception, nous sommes tous acteurs. Certains mettent en scène un rôle qui cadre avec ce qu'on attend d'eux, ils sont reconnus par la norme. Puis, ce sera par la performance subversive que peuvent émerger de nouvelles identités : « *new ways for bodies to matter*¹⁶ ». On pourra se demander : est-ce que certaines performances ont plus de valeur que d'autres ?

Butler est également une ardente défenseuse du point de vue selon lequel il n'y a pas une telle chose qu'un sexe pré-discursif¹⁷. On revient à la thèse du sexe inclus dans le genre¹⁸. On n'aurait pas accès au sexe en dehors du genre, le sexe ne pouvant être lu que sur la scène où le genre a déjà fait son entrée. Le sexe se matérialise lui aussi via les normes¹⁹. Par ailleurs, considérer que la matérialité du sexe est un donné vient consolider les normes. Dans l'expression « *bodies that matter* », Butler joue avec le sens de : prendre forme, se matérialiser, prendre sens, être important. « Il semble ici que le principe de l'acte performatif réside dans cette apparente coïncidence entre signifier et agir (*enacting*)²⁰. » La reconnaissance, la sanction d'intelligibilité n'est pas ce qui est conféré à un sujet,

¹⁶ Judith Butler, *Bodies that matter: On the Discursive Limits of Sex*, New York, Routledge, 1993, p. 30.

¹⁷ *Ibid.*, p. XI.

¹⁸ « *sex is absorbed by gender* ». (*Ibid.*, p. 5.)

¹⁹ Butler cite Foucault : « *the notion of "sex" made it possible to group together, in an artificial unity, anatomical elements, biological functions, conducts, sensations, and pleasures, and it enabled one to make use of this fictitious unity as a causal principle...* » (Butler, « Performative Acts », p. 521.)

²⁰ Judith Butler, *Le pouvoir des mots*, Paris, Amsterdam, 2004, p. 72.

c'est ce qui forme le sujet²¹. Il n'y aurait pas un sujet vierge ou naturel à qui l'on reconnaît un genre ; il n'y aurait de reconnaissance de sujet qu'à travers la grille du genre. En d'autres mots, on pourrait dire qu'il n'y a que les performances rendues intelligibles par les normes qui sont reconnues, puis que les sujets ne pourraient exister qu'en ces termes. Le langage et les normes sont les conditions dans lesquelles la matière apparaît²². On pourrait aussi dire que la matière, le corps, le sexe ne prennent sens que s'ils sont reconnus et lisibles par la matrice langagière des normes du genre.

Discours²³

« Nous sommes inextricablement liés aux événements discursifs ». Dans les mots de Foucault : « nous ne sommes rien d'autre que ce qui a été dit, il y a des siècles, des mois, des semaines²⁴ ... » Nous sommes liés à la manière dont la vérité est produite à notre époque, dans notre culture. Considérant souvent que « la vérité se réduit à *dire vrai*²⁵ », nous semblons croire qu'à notre époque on voit juste et que le temps des erreurs est passé²⁶. On oublie sans doute qu'ultérieurement, la vision de notre époque sera elle aussi corrigée. Or en même temps, nous sommes coïncés, car on ne peut penser que dans les limites du discours dans lequel nous sommes. L'interdit est rendu tel implicitement, par « la production d'un domaine de l'impensable et de l'innommable²⁷ ». Cette conception de l'interdit nous rappelle la notion de non-être. En effet, seulement pour être reconnu en tant qu'objet, il faudrait avoir reçu la sanction d'existence donnée par le discours²⁸. Nous ne sommes même pas conscients de ce qui est

²¹ « *recognition is not conferred on a subject, but forms that subject* ». (Butler, *Bodies that matter*, p. 225-226.)

²² « *a gendered matrix is at work in the constitution of materiality* ». (*Ibid.*, p. 32.) « *Through what regulatory norms is sex itself materialized* ». (*Ibid.*, p. 10.) « *Language (...) the very condition under which materiality may be said to appear* ». (*Ibid.*, p. 31.)

²³ « Le discours, c'est l'ensemble des significations contraintes et contraignantes qui passent à travers les rapports sociaux. » (Michel Foucault, *Dits et Écrits III*, Paris, Gallimard, 1994, p. 123.)

²⁴ Foucault, *Ibid.*, p. 469.

²⁵ Paul Veyne, *Foucault, sa pensée, sa personne*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 24.

²⁶ *Ibid.*, p. 13.

²⁷ Éliane Sokol, Gayle Rubin et Judith Butler, *Marché au sexe*, Paris, EPEL, 2001, p. 153.

²⁸ « La simple délimitation de l'objet suppose un parti pris, un discours. » (Veyne, *Foucault, sa pensée*, p. 76.)

subrepticement proscrit par ces limites du discours. Nous ne connaissons pas explicitement ce cadre ou les qualités de cette paroi du bocal dans lequel nous nageons. Veyne explique que « les discours sont les lunettes à travers lesquelles, à chaque époque, les hommes ont perçu toutes choses, ont pensé et agi²⁹ ». Le raisonnement de Foucault (mais également de Butler, qui s'en inspire) peut être décrit comme suit : d'une part, « on ne peut pas penser n'importe quoi n'importe quand³⁰ », ce qui nous est possible de penser est déterminé par les limites du discours à un moment donné ; d'autre part, il n'est « pas d'expérience qui ne soit une manière de penser³¹ », c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'expérience prédiscursive, d'expérience qui ne serait pas « teintée » par les façons (manières) de penser disponibles à un certain moment. La conséquence de ces deux considérations est qu'il n'est alors pas possible de faire n'importe quelle expérience n'importe quand. Nos actions seraient, elles aussi, contraintes par le discours. Le discours « en pense plus long à notre place que nous ne pensons nous-mêmes³² », pour ne pas dire qu'il agit plus que nous ne le faisons nous-mêmes. Or, « le discours n'est pas soutenu par la seule conscience, mais par les classes sociales, les intérêts économiques, les normes, les institutions et règlements³³ ». Nous ne sommes pas seulement pris dans les mailles du discours, c'est tout un dispositif qui fait la marque d'une époque, d'une culture. Comme le soutient Foucault, les éléments d'un dispositif sont « un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit, aussi bien que du non-dit ». Puis, le dispositif lui-même, « c'est le réseau qu'on peut établir entre ces éléments³⁴ ».

²⁹ Veyne, *Foucault, sa pensée*, p. 46.

³⁰ *Ibid.*, p. 43.

³¹ *Ibid.*, p. 27.

³² *Ibid.*, p. 85.

³³ *Ibid.*, p. 55.

³⁴ Foucault, *Dits et Écrits III*, p. 299.

Savoir-pouvoir

En tenant compte de ces précisions sur le discours, le dispositif et la vaste part de l'impensé, on comprend d'autant plus pourquoi Foucault accorde tant d'importance au fait que la sexualité soit à l'origine liée à la bourgeoisie³⁵. On saisit davantage également la finesse de son explication des liens entre le pouvoir, le savoir, la sexualité et le capitalisme³⁶. Foucault distingue deux grandes tendances historiques en matière de sexualité ou deux modes de production de vérité sur le sexe. Pour l'Orient, il s'agirait d'un art érotique (*ars erotica*)³⁷ qui met l'accent sur l'intensité de l'expérience, le plaisir de la pratique. L'*ars erotica* est une « forme d'expérience du plaisir dégagée de la préoccupation d'un savoir scientifique et d'un discours de vérité³⁸ ». En Occident, nous aurions un régime de savoir, nous demandons au sexe de dire la vérité à notre sujet, nous avons une science du sexe (*scientia sexualis*)³⁹. La *scientia sexualis* est un « ensemble de savoirs mettant au centre non pas le corps du plaisir mais la vérité de désir⁴⁰ ».

Si nous suivons Foucault, nous devrions nous satisfaire de demander au sexe ainsi défini de nous faire atteindre les plus intenses plaisirs possibles, et mettre de côté cette quête d'un vrai sexe, celui qui parle et nous révèle. Il pose la question : « pourquoi est-ce que nous voulons (...) savoir la vérité de notre sexe plutôt que d'atteindre l'intensité des plaisirs⁴¹ ? » Nous pourrions étendre cette réflexion à la notion de genre et nous demander : pourquoi voulons-nous correspondre au vrai genre plutôt que d'atteindre le genre qui procure des plaisirs ?

Castel s'interroge en ces termes : « ce qu'il faut dire, c'est pourquoi " homme " et " femme " tiennent si bien le coup, même si on ne sait pas bien

³⁵ « La sexualité est originairement bourgeoise ». (Pierre Billouet, *Foucault*, Paris, Belles Lettres, 1999, p. 149.)

³⁶ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 12.

³⁷ *Ibid.*, p. 77.

³⁸ Olivier Martin et Laurent Mucchieli (dir. publ.), *Sexologie et théories savantes du sexe*, Paris, Éditions Sciences Humaines, 2007, p. 82.

³⁹ Foucault, *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*, p. 93.

⁴⁰ Martin, *Sexologie*, p. 82.

⁴¹ Foucault, *Dits et Écrits III*, p. 557.

décrire leur contenu, voire pas du tout⁴² » ? J'aimerais poursuivre certaines pistes de réflexion pouvant être développées en ce sens. Lorsqu'on appréhende les relations entre les sexes comme des rapports de pouvoir, il est évident que les caractéristiques associées à chaque sexe sont opposées et hiérarchisées. Nous avons peut-être l'impression de vivre dans une approche relationnelle des sexes, mais il appert plutôt que les « organes génitaux étaient une méthode simple pour assurer une division du travail⁴³ ». Si tant d'énergie est mise pour assurer l'opposition entre les sexes et les genres, puis l'hégémonie hétérosexuelle, c'est que cette « sexualité dite normale, c'est-à-dire reproductrice de la force de travail – avec tout ce que cela suppose de refus des autres sexualités et aussi d'assujettissement de la femme⁴⁴ » sert bien le système de pouvoir dans lequel nous vivons. Nous l'avons montré dans notre deuxième chapitre, hormis les concepts sans incidence politique, la prédominance des concepts qui structurent nos vies (et nous) dépend justement de leur utilité politique⁴⁵. Une question sur laquelle il faudrait focaliser les recherches est formulée par Foucault en ces mots : « reste à étudier de quel corps la société actuelle a besoin⁴⁶ » ?

Corps performatif

La performativité se rattache certes au pouvoir du discours, mais elle peut aussi être analysée par les gestes qui revêtent une dimension théâtrale,⁴⁷ comme la mise en scène du genre. Dans cette optique, la philosophie se donne pour tâche l'examen de ces actes corporels par lesquels le genre est construit, et la recherche de possibilités de transformation culturelle du genre par ce même type d'actes⁴⁸. Il

⁴² Castel, *La métamorphose impensable*, p. 321.

⁴³ Rothblatt, *L'apartheid des sexes*, p. 15.

⁴⁴ Michel Foucault, *Dits et Écrits II*, Paris, Gallimard, 1994, p. 537.

⁴⁵ On peut penser à diverses manières dont les notions de différence entre les sexes ou d'homosexualité servent la normalisation, la répartition du pouvoir, le contrôle de la population, les catégorisations mutuellement exclusives limitant l'horizon des choix ouverts aux individus. Comme l'écrit Maillé, « le genre est une norme régulatrice qui est produite pour servir d'autres sortes de régulations ». (Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 92.) Mentionnons aussi qu'on peut faire un parallèle entre les études sur le genre, la race et les classes sociales.

⁴⁶ Foucault, *Dits et Écrits II*, p. 756.

⁴⁷ « the acts by which gender is constituted bear similarities to performative acts within theatrical contexts » (Butler, « Performative Acts », p. 521.)

⁴⁸ *Id.*

s'agit de mettre en scène autre chose qu'une masculinité et une féminité au service de l'hégémonie hétérosexuelle. Butler, citant Foucault, précise : « *my only concern is that sexual difference not become a reification which unwittingly preserves a binary restriction on gender identity and an implicitly heterosexual framework for the description of gender, gender identity, and sexuality*⁴⁹ ». Néanmoins, ce ne sont pas tous les actes de discours qui réussissent et réalisent leur fonction performative, qui peut être par exemple de faire exister ou d'anéantir un sujet. L'acte de discours doit s'inscrire dans une pratique, un rituel dans lequel les actes de discours sont répétés, conventionnés. Cette historicité accumulée et dissimulée est nécessaire à la force d'un performatif⁵⁰. L'écho des répétitions du passé ou les conventions confèrent l'autorité d'un performatif. Par exemple, les propos sexistes vivent de la chair de celui à qui on les adresse, en plus de dessiner les contours de ce qui est considéré comme étant la réalité⁵¹. Comment est-ce qu'au fil de l'histoire d'une communauté et de la vie d'une personne, le discours devient force corporelle et en vient à inscrire les normes à même le corps⁵² ? « Le corps n'est pas simplement le site de cette histoire, il est aussi l'instrument grâce auquel la croyance dans l'évidence de l'état de choses contemporain est reconstituée⁵³. » On retrouve ici la notion d'habitus⁵⁴ élaborée par Bourdieu. On comprend que « le corps ne se contente pas d'agir conformément à certaines pratiques réglées ou ritualisées : il est cette activité rituelle sédimentée⁵⁵ ». Dans cette façon de penser, le corps tient une place centrale dans la réitération et la constitution du sujet, des normes, de la réalité. Nous garderons en tête ce statut ontologique de rituel du corps au moment d'explorer les performances subversives ou créatives du genre et où je jetterai, la première, un pont vers l'éducation somatique. En d'autres termes, nous verrons « comment le corps peut

⁴⁹ Citant Foucault, Butler, « Performative Acts », p. 529.

⁵⁰ Butler, *Le pouvoir des mots*, p. 80.

⁵¹ *Ibid.*, p. 209.

⁵² Nous avons notamment travaillé sur cette démonstration dans le chapitre précédent.

⁵³ Butler, *Le pouvoir des mots*, p. 203.

⁵⁴ Habitus : « ce sont ces rituels quotidiens incorporés par lesquels une culture donnée produit et nourrit la croyance en sa propre " évidence ". Bourdieu souligne ainsi la place du corps, de ses gestes, de son style, de sa " connaissance " inconsciente comme site de reconstitution continue d'un sens pratique sans lequel la réalité sociale ne pourrait se constituer comme telle. » (*Id.*)

⁵⁵ *Ibid.*, p. 204.

troubler ce sens culturel lorsqu'il s'approprie indument les moyens discursifs de sa propre production⁵⁶ ».

3.4 Politique, histoire et corps

Émergence historique

« *The contention that sex, gender, and heterosexuality are historical products which have become conjoined and reified as natural over time has received a good deal of critical attention not only from Michel Foucault, but Monique Wittig, gay historians, and various cultural anthropologists and social psychologists in recent years*⁵⁷ ». Ainsi, on découvre que le sexe, la sexualité, l'orientation sexuelle ont une histoire, un début : « on a une sexualité depuis le XVIII^e siècle, un sexe depuis le XIX^e »⁵⁸, explique Foucault. On dit que la sexualité a émergé à ce moment, car c'est alors que les individus « ont eu à se reconnaître comme sujets d'une " sexualité " » ; une « " expérience " s'était constituée⁵⁹ ». La sexualité étend la coupe de son pouvoir sur les corps, les sensations, les plaisirs. Dorénavant, les individus sont amenés à prêter d'une façon spécifique, « sens et valeur à leur conduite, à leurs devoirs, à leurs plaisirs, à leurs sentiments et sensations, à leurs rêves⁶⁰ ». Les catégories et la catégorisation selon l'orientation sexuelle serait ainsi un phénomène historique récent. L'hétérosexualité et l'homosexualité correspondent « à des manières datées de nommer, de penser, d'évaluer et d'organiser socialement les sexes et leurs plaisirs⁶¹ », bien que nous puissions aujourd'hui avoir l'impression que ces deux catégories définissent l'essence d'un individu et sa sexualité. Et que notre plaisir soit strictement orienté par cette division. Le sexe serait lui aussi une « unité fictive⁶² », elle regroupe

⁵⁶ Butler, *Le pouvoir des mots*, p. 210.

⁵⁷ Butler, « Performative Acts », p. 525.

⁵⁸ Foucault, *Dits et Écrits III*, 313.

⁵⁹ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité : L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, p. 10.

⁶⁰ Michel Foucault, *Dits et Écrits IV*, Paris, Gallimard, 1994, p. 539.

⁶¹ Jonathan Ned Katz, *L'invention de l'hétérosexualité*, Paris, EPEL, 2001, p. 18.

⁶² Billouet, *Foucault*, p. 159.

(artificiellement) des éléments physiologiques et biologiques de manière à atteindre l'apparence d'une unité scientifique. Nous en faisons un principe causal, mais en fait, le sexe serait une spéculation, un idéal, « un point imaginaire fixé par le dispositif de la sexualité⁶³ ». Les sexes féminin et masculin sont le fruit du dispositif de la sexualité. Certes, il serait intéressant « de voir comment et pourquoi les choses sont devenues ce qu'elles sont⁶⁴ » ? On pourrait faire l'histoire de la carte des foyers de plaisirs qui animent les corps. « C'est le sujet dans sa matérialité, et non pas simplement son épistémologie, qui a été profondément modifié⁶⁵ ». Pourtant, pris dans nos plaisirs, nous confondons une contingence historique avec une nécessité naturelle. N'est-il pas troublant de songer à la dimension politique d'une sphère aussi intime de notre identité, et de tenter de la poser en objet critiquable ? J'estime que cette démarche paraîtra d'autant plus acceptable qu'elle pourrait mener à une certaine réappropriation, par le sujet, de son sexe, de sa sexualité, de ses plaisirs, de son identité sexuelle.

Pouvoir-corps

En traitant du discours, nous avons vu qu'on ne peut penser n'importe quoi n'importe quand, ni faire l'expérience de n'importe quoi n'importe quand. Nous ajouterons que l'on « ne peut pas vouloir n'importe quoi à n'importe quelle époque⁶⁶ » ni « devenir n'importe quel sujet n'importe quand⁶⁷ ». En effet, les relations de pouvoir sont productives⁶⁸ et nous ne pouvons y échapper. « Le corps humain existe à l'intérieur et au travers d'un système politique⁶⁹ ». Nos corps, nos comportements, nos désirs, nos discours sont tissés dans la toile des relations de pouvoir, sont inscrits dans les systèmes de pouvoir. « Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps⁷⁰ ». Sans même passer par la réflexion consciente, les rapports de pouvoir sont matériellement présents dans le corps. Nous serions

⁶³ Billouet, *Foucault*, p. 159.

⁶⁴ Foucault, *Dits et Écrits IV*, p. 334.

⁶⁵ Traité de Davidson et Foucault, Martin, *Sexologie*, p. 81.

⁶⁶ Veyne, *Foucault, sa pensée*, p. 143.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 154.

⁶⁸ Foucault, *Dits et Écrits III*, p. 263.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 470.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 228.

les parties d'un réseau de bio-pouvoir, de somato-pouvoir⁷¹. Ce pouvoir n'est pas une instance extérieure qui aurait pour charge de punir les corps récalcitrants ; c'est plutôt un pouvoir qui a pénétré les corps, qui régit et produit ses désirs et ses plaisirs⁷². Je le répéterai étant donné la dimension contre-intuitive de cette affirmation : le pouvoir a pénétré matériellement le corps jusqu'à forger nos conduites de désir et de plaisir⁷³. Comment dès lors se délivrer d'un tel pouvoir ?

3.5 Queer

Queer : « " sale gouine " ou " sale pédé " ! »

« *Queer* » était utilisé pour insulter les homosexuels. Le terme a été réapproprié par la communauté gay, puis par les « théoriciens de l' " indifférence des sexes ", qui ont fait du *queer* le fondement même de la dénaturation des identités de genre et des identités sexuelles⁷⁵ ». À l'inverse des adeptes de la vérité naturelle des sexes, les pratiquants du *queer* versent dans la « déconstruction du système sexe-genre⁷⁶ ». Cela demande un certain courage⁷⁷, car il faut d'abord rejeter le système qui procure la cohésion identitaire à laquelle on est habitué. Cette position non-essentialiste et non-identitaire⁷⁸ bouleverse la protection rassurante des conventions de genre. Il ne s'agit pas de faire approuver

⁷¹ Les expressions sont tirées de Foucault, *Dits et Écrits III*, p. 231.

⁷² Foucault, *Dits et Écrits II*, p. 772.

⁷³ Foucault, *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*, p. 20.

⁷⁴ « Utilisé comme une insulte dont l'équivalent serait " sale gouine " ou " sale pédé ", le terme *queer* a fait l'objet de plusieurs réappropriations sémantiques. » (Michela Marzano, *La philosophie du corps*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007, p. 84.)

⁷⁵ *Ibid.*, p. 83.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 84.

⁷⁷ Parallèlement à la question du courage requis pour défier les normes, on pourrait s'intéresser à l'exposition à la mélancolie et à la rage contestataire (nous rappelant à la fois Foucault et Butler). « La colère qui ne se libère pas du pouvoir mais de la mélancolie produite par le pouvoir, de la crainte qui lui est intrinsèquement liée. La colère est alors cette affection vitale à opposer à cette affection sociale qu'est la mélancolie. » (Guillaume LeBlanc, « Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler », *Actuel Marx*, no 36 (fév. 2004), p. 58.)

⁷⁸ Les partisans de cette position « revendiquent la déconstruction des catégories essentialistes et le refus de toute assignation identitaire » (Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard, *Introduction aux Gender Studies*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008, p. 33.)

de nouvelles identités par le système en place, mais de renverser le référent neutre de l'hétérosexualité qui fait la norme en matière de sexualité, de sexe, de genre.

On définit souvent le *queer* par le rejet des catégorisations binaires de sexe, de genre, d'érotisme. On soutient qu'il n'y a pas une telle chose que l'homme et la femme, le masculin et le féminin, l'hétérosexualité et l'homosexualité. Biologiquement, nous avons vu de bonnes raisons de croire que l'homme et la femme ne sont pas des entités biologiques fondamentalement distinctes et opposées. La masculinité et la féminité semblent être le résultat de pressions sociales et politiques. Nous pourrions même dire qu'il n'est peut-être pas logique de traiter le masculin et le féminin comme des opposés, puisqu'une personne pourrait être à la fois très féminine et très masculine, puis une autre à la fois peu féminine et peu masculine⁷⁹. Dans la même optique, il y a fort à parier que l'on n'est pas hétérosexuel ou homosexuel, mais que chacun a le potentiel de répondre à différents stimuli sexuels⁸⁰.

Ce point de vue est hautement distinct de celui qui est véhiculé dans les médias de masse, la source d'information privilégiée par bon nombre, notamment par les jeunes⁸¹. L'idée selon laquelle la sexualité constitue un objet de jugement et de culpabilisation privilégié est ancrée dans l'esprit des gens depuis des siècles⁸². Il n'est pas étonnant que la population soit assoiffée de conseils professionnels et de recommandations autoritaires en la matière. Ainsi, nombreux sont ceux qui attendent que les sciences de la vie, particulièrement la biologie, révèle la vraie nature du sexe, du genre, de la sexualité. L'érotisme proposé par les

⁷⁹ « *Working independently, psychologists Sandra Bem and Janet Spence have pointed out that there is something seriously wrong with viewing masculinity and femininity, defined in terms of conformity to gender stereotypes, as opposite sides of a scale. They suggest that masculinity and femininity should be viewed as independent sets of traits ; somebody can have a high (or low) degree of masculinity and at the same time have a high (or low) degree of femininity.* » (Edward Stein (dir. publ.), *Forms of Desire: Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy*, New York, Garland, 1990, p. 336-337.)

⁸⁰ « *There is no such thing as a homosexual, no such thing as a heterosexual. Everyone has homosexual and heterosexual desires and impulses and responses.* » (citant Gore Vidal, Stein, *Forms of Desire*, p. 342.)

⁸¹ « *The major source of information for the young has become mass media* ». (Tiefer, « *Social Constructionism and the Study of Human Sexuality* », In *Forms of Desire*, Stein, p. 307.)

⁸² « *The public's need for information and guidance has been established by centuries of indoctrination on the centrality of sexuality in judgements of sin and salvation.* » (*Ibid.*, p. 319.)

médias de masse et la vision médicalisée de la sexualité influence grandement le développement de la perception que les gens ont de leur corps et de ceux de leurs partenaires sexuels.

Queer, comment faire ?

« *Queer* » « signifie littéralement " bizarre " ⁸³ ». Ce mouvement revendique la possibilité de vivre des identités sexuelles authentiques qui renversent les normes sexuelles dichotomiques de notre société. La personne *queer* est, justement, une personne. Elle ne se dit, ne pense, ne désire, n'aime ni ne vit comme étant un homme ou bien une femme. Le *queer* dépasse par le fait même les enjeux d'orientation hétérosexuelle ou homosexuelle. Dans cet ordre d'idées, on peut se demander : pourquoi une relation humaine devrait-elle être définie par le sexe de son objet ? D'ailleurs, en concordance avec le point de vue *queer*, on pourrait soutenir : n'est-ce pas plutôt effectivement par l'assemblage vivant et unique de qualités et de traits, c'est-à-dire par une personne, que nous sommes attirés ? Et ne serait-ce pas le fait de fonder nos attirances et nos rejets sur le sexe d'une personne qui est « bizarre » ?

Ce n'est pas seulement face à la question de l'orientation que le *queer* balaie les notions d'Homme et de Femme, c'est dans l'ensemble des dimensions de la vie humaine. Par exemple, c'est dans le langage, le vêtement, l'éducation, la bureaucratie, etc. Il est renversant de constater comment nous avons emprisonné l'identité sexuelle dans un mode binaire, alors qu'elle relèverait, selon les tenants de cette approche, de quelque chose que l'on appellerait volontiers un univers technicolor interactif. Comment faire pour sortir de l'univers en noir et blanc ? On est alors invité à la déconstruction du genre ou à la subversion du genre. « Rejetez les étiquettes – ou portez-les toutes⁸⁴ », disent certains. D'autres précisent que : « *the only " radical " choice is adopting more androgynous genders that fall totally off the binary map*⁸⁵ ». Le meilleur moyen de faire tomber le binarisme,

⁸³ Michel Dorais, *Éloge de la diversité sexuelle*, Montréal, VLB, 1999, p. 151.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 156.

⁸⁵ Joan Nestle, Clare Howell et Riki Wilchins, *GENDERqUEER: Voices From Beyond the Sexual Binary*, New York, Alyson Books, 2002, p. 29.

serait de miser sur l'ambiguïté brouillant la frontière, c'est-à-dire de jouer la carte de l'androgynie.

Queer, la suite...

Sans contredit, le sigle de la communauté LGB a évolué. Il s'est étendu et il n'est pas rare de le retrouver sous diverses versions incluant les lettres : LGBTQQIA⁸⁶. Nous connaissons sûrement les premiers termes : Lesbien, Gay, Bi, mais qu'en est-il de la suite ? Il y a dans cette suite presque tout ce qu'il faut pour révolutionner la sexualité. Le « T » représente les transsexuels ou transsexuelles (qui reprennent les canons du sexe qu'ils rejoignent, mais que le mouvement cherche à intégrer). Un « Q » est là pour le mouvement *queer*, l'autre « Q » pour les personnes en questionnement. Le « I » est associé à l'intersexualité. Le « A » est ajouté pour intégrer les alliés ou alliées de la cause de la diversité sexuelle. Cette communauté identitaire est accueillante et pratique pour favoriser la visibilité et l'accessibilité à des ressources. Toutefois, bien que cette communauté soit aussi large que ce peut, ce sigle demeure stigmatisant, c'est encore le marqueur identitaire de minorités sexuelles. Or, la diversité sexuelle, c'est l'affaire de tous, peu importe nos pratiques, la diversité sexuelle est un droit humain⁸⁷ scandent les tenants du *queer* et leurs alliés œuvrant à une redéfinition de celle-ci. Il s'agit de rendre le concept de diversité sexuelle inclusif plutôt que stigmatisant, et de reconnaître que nous sommes tous « sexuels ». La liberté de créativité en matière de genre devrait être offerte à tous, puis tous devraient se porter garant de la protection des droits⁸⁸ des personnes qui choisissent de

⁸⁶ « LGBTQQI », Bereni, *Introduction aux Gender Studies*, p. 35. « LGBTQQIA : Lesbian, Gay, Bisexual, Transgender, Queer, Questioning, Intersex and Ally » (Oregon State University, *What do the letters LGBTQQIA stand for ?* [En ligne] <http://oregonstate.edu/pridecenter/terms-and-definitions> (page consultée le 20 septembre 2012))

⁸⁷ On retrouve même au niveau de l'ONU, un « document thématique du 29 juillet 2009 intitulé " droit de l'homme et identité de genre " émis par le Commissaire aux Droits de l'Homme du Conseil de l'Europe, Thomas Hammarberg. » (Anaïs Bohuon, *Sport, sexe et genre : La bicatégorisation sexuée, l'inanité d'un projet ?* [En ligne], <http://biosex.univ-paris1.fr/dossiers-thematiques/sport-sexe-et-genre/> (Page consultée le 29 décembre 2012))

⁸⁸ Parmi les onze recommandations émises par le Commissaire aux Droits de l'Homme du Conseil de l'Europe au sujet des droits de l'Homme en matière d'identité de genre, mentionnons celle selon laquelle : « les États membres doivent " Élaborer et mettre en œuvre des politiques de lutte

développer des genres peu conventionnels. Il n'y a pas vraiment de distinction entre le droit à l'orientation sexuelle et le droit à l'identité sexuelle de son choix. Bien souvent, les personnes homosexuelles qui se font harceler sont celles qui projettent un genre différent de ce qu'on attend d'elles⁸⁹. De toute manière, pourrait-on considérer que le désir est indépendant de la question du genre, comme si le désir pouvait être libre sans qu'il y ait émancipation du genre ? La lutte n'est pas l'enjeu d'une minorité, nous sommes tous touchés par les stéréotypes du genre⁹⁰. Le but visé, explique Nestle : « *is not fighting for the rights of specific individuals, but rather fighting for the right to be different kinds of individuals*⁹¹ ». Certes, on peut songer à un lien avec une certaine mesure de liberté, d'authenticité et d'autonomie, qu'une conception du genre moins restrictive, binaire et exclusive devrait favoriser. On pourrait voir se dessiner la perspective de davantage de créativité de l'individu à l'égard de sa propre identité sexuelle. Signalons également un projet collectif de resignification, c'est-à-dire de redéfinition, des catégories identitaires reconnues dans la société afin de les rendre plus inclusives ou flexibles, instituant politiquement de nouveaux modes de réalité accessibles à tous⁹². On pourra également étendre la visée jusqu'à une forme d'émancipation humaine, au sens où il pourrait y avoir une part de réappropriation et de diversification des choix et des performances entourant le potentiel identitaire humain.

Queer à quoi bon ?

Comme Nestle l'explique en se référant à Butler : « *if my gender is a doing that has to be redone each day just like I pull on those clothes each morning, that*

contre la discrimination et l'exclusion auxquelles font face les personnes transgenres sur le marché du travail, dans l'éducation et dans le système de santé » ». (Bohuon, *Sport, sexe et genre*, p.1.)

⁸⁹ « *the gays and lesbian picked out for harassment or assault are almost always targeted because of their gender ; because they aren't "just like everyone else", because they are "visibly queer"* ». (Nestle, *Beyond the Sexual Binary*, p. 291.)

⁹⁰ « *It's time to acknowledge gender stereotypes as a problem we all share, a central concern, a way to come together : a human rights issue for us all.* » (Nestle, *Beyond the Sexual Binary*, p. 63.)

« *Gender rights are human rights, and they are for all of us.* » (Ibid., p. 295.) « *The fight for gender equality looms as the next major civil rights struggle on the horizon.* » (Ibid., p. 54.)

⁹¹ Ibid., p. 53.

⁹² Cossette, Cerveau, hormones et sexe, p. 95.

would help explain why sometimes my gender " fails " ⁹³ ». Nos actes s'accumulent jusqu'à produire l'impression d'une substance figée. Il n'y aurait pas un genre enfoui profondément en nous pour nous inspirer chacune de nos façons d'être. « L'identité sexuelle ne préexiste pas à nos actions⁹⁴ ». Elle en serait le résultat, comme l'image figée de la cumulation de nos actions passées. Nestle écrit : « *identities are created in response to the politicization of bodies and desires*⁹⁵ ». Le genre est un système de sens dans lequel prennent forme nos expériences, nos corps, nos identités. Ce système implicitement politique qu'est le genre structure, d'après Nestle : « *how do we come to know our selves, how do we come to understand our bodies*⁹⁶ ». En paraphrasant la formulation du transsexuel, je dirais que s'il est un problème, ce n'est pas d'être pris dans le mauvais corps, mais d'être pris dans la mauvaise culture. Bien sûr, dans l'état actuel des choses, pour assurer leur sécurité, les gens sont confinés à : « *act their proper gender* »⁹⁷. L'intégrité physique, l'acceptation sociale et la communication imposent la normativité des genres. Par contre, la théorie et la pratique *queer* rend possible l'exploration de nouvelles subjectivités⁹⁸. Le *queer* vise à offrir un nouvel espace de jeu pour l'éclosion d'un moi sexuel plus libre⁹⁹ qui transcende les stéréotypes du genre et qui dépasse les déterminismes, par ailleurs moins présents et influents qu'on ne le croit. Ce mouvement de créativité s'étendrait également aux sphères des fantasmes, des pratiques sexuelles, vers une sexualité dans laquelle on ne se contente pas de choisir des partenaires d'un sexe ou de l'autre. En bref, le mouvement *queer* invite à goûter la richesse des possibilités qui s'ouvrent aux personnes lorsqu'elles prennent davantage part à la création de leur identité sexuelle.

⁹³ Nestle, *Beyond the Sexual Binary*, p. 23-24.

⁹⁴ Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La découverte, 2005, p. 14.

⁹⁵ Nestle, *Beyond the Sexual Binary*, p. 52.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁹⁸ « *queers face new possibilities, they can be other kinds of individuals, they can explore other selves* ». (*Ibid.*, p. 53.)

⁹⁹ « La création continue de nouvelles façons d'être, de penser, de faire et d'interagir en tant qu'être sexué » (Dorais, *Éloge de la diversité sexuelle*, p. 155.)

3.6 Le mode de vie queer et la philosophie comme mode de vie

Esthétique de l'existence et souci de soi

Nous avons envisagé l'idée selon laquelle l'identité sexuelle est avant tout un style de vie, une manière d'être, un ensemble de pratiques qui ont peu à voir avec les organes génitaux. Au-delà de leur fonction évidente, ce sont des symboles que tous s'approprient par des attitudes, des accessoires esthétiques ou fonctionnels. Bien qu'il n'y ait pas d'original, tout genre serait une imitation¹⁰⁰. Nous pourrions dire qu'il s'agit de la mise en scène symbolique à travers laquelle on en vient à exister pour autrui et pour soi-même. Elle se ferait sans original, au sens où il n'y a pas de « rôle » naturel, il n'y a pas de scène vierge. Il y a toujours déjà un théâtre dans lequel les narrations et les gestes n'existent qu'à travers les normes qui les rendent intelligibles. En ce sens, nous sommes tous *drag*¹⁰¹, même si nous habitons notre rôle comme s'il était inévitable et naturel. Le masculin et le féminin seraient des styles particuliers pouvant être vécus par quiconque, pendant différentes périodes de la vie ou même dans divers contextes. Le genre et la sexualité peuvent offrir un vaste potentiel de relations, de rapports à autrui et à soi. La création de modes de vie et les plaisirs¹⁰² pourrait permettre une certaine réappropriation du corps, du sexe et des désirs. En prenant une distance par rapport à la culture, par le développement d'une « esthétique de l'existence¹⁰³ » quelque peu créative, on pourra récupérer, dans une certaine mesure¹⁰⁴, son propre corps et la relation à ceux d'autrui. Prendre une distance par rapport à la culture, c'est faire l'exercice critique de la pensée à l'égard d'elle-même, pour, en partie, « affranchir la pensée de ce qu'elle pense silencieusement¹⁰⁵ » et entrevoir

¹⁰⁰ Sokol, *Marché au sexe*, p. 153.

¹⁰¹ Nestle, *Beyond the Sexual Binary*, p. 12.

¹⁰² « créateurs de modes de vie (...) il faut user de sa sexualité pour découvrir, inventer de nouvelles relations ». (Foucault, *Dits et Écrits IV*, p. 295.)

¹⁰³ Billouet, *Foucault*, p. 182.

¹⁰⁴ « L'individu possède une liberté qui ne domine pas tout d'en haut, une « liberté concrète » qui ne peut que réagir contre son contexte du moment : il faut renoncer à l'espoir d'accéder jamais à un point de vue qui pourrait nous donner accès à la connaissance complète et définitive de nos limites historiques ». (Veyne, *Foucault, sa pensée*, p. 162-163.)

¹⁰⁵ Foucault, *Dits et Écrits IV*, p. 544.

comment il serait possible « de penser autrement¹⁰⁶ ». N'est-ce pas là l'activité fondamentale de la philosophie ?

Eh bien, si l'identité n'est qu'un jeu, si elle n'est qu'un procédé pour favoriser des rapports, des rapports sociaux et des rapports de plaisir sexuel qui créeront de nouvelles amitiés, alors elle est utile. Mais si l'identité devient un problème majeur de l'existence sexuelle, si les gens pensent qu'ils doivent " dévoiler " leur " identité propre " et que cette idée doit devenir la loi, le principe, le code de leur existence ; si la question qu'ils posent perpétuellement est : " Cette chose est-elle conforme à mon identité ? ", alors je pense qu'ils feront retour à une sorte d'éthique très proche de la virilité hétérosexuelle traditionnelle (...) C'est une identité qui nous limite et je pense que nous avons (et pouvons avoir) le droit d'être libres¹⁰⁷.

C'est ici aussi qu'entre en ligne de compte la question du souci de soi, de la transformation de soi. Foucault utilise le terme « esthétisation », se rattachant à l'expérience artistique, pour qualifier cette initiative de « transformation de soi par soi-même¹⁰⁸ ». Le souci de soi¹⁰⁹ permet une résistance « aux codes et autres règles qui enferment le sujet¹¹⁰ ». D'après Foucault, en matière de sexualité, l'éthique, cette pratique réfléchie de la liberté, doit mener à l'émancipation du désir¹¹¹. Pour lui, « le sexe n'est pas une fatalité », mais « une possibilité d'accéder à une vie créatrice¹¹² ». « La sexualité est quelque chose que nous créons nous-mêmes – elle est notre propre création, bien plus qu'elle n'est la découverte d'un aspect secret de notre désir¹¹³. » Ceci explique sans doute l'importance qu'il confère à l'art de vivre.

¹⁰⁶ Foucault, *Dits et Écrits IV*, p. 543.

¹⁰⁷ Foucault, *Dits et Écrits IV*, p. 739.

¹⁰⁸ Se référant aux *Dits et Écrits* de Foucault, Veyne, *Foucault, sa pensée*, p. 156.

¹⁰⁹ « Le souci de soi consiste à s'occuper de soi-même pour se fonder en liberté par la maîtrise de soi ». (*Ibid.*, p. 185.) Ne pas oublier le bémol de la limite historique que nous avons mentionné au sujet de la conception foucauldienne de la liberté.

¹¹⁰ Michèle Riot-Sarcey (dir. publ.), *De la différence des sexes : Le genre en histoire*, Paris, Bibliothèque historique Larousse, 2010, p. 222.

¹¹¹ Foucault, *Dits et Écrits IV*, p. 711.

¹¹² *Ibid.*, p. 735.

¹¹³ *Id.*

Philosophie et vie

Dans la foulée de cette esthétisation de l'existence, présentée par Foucault, on peut faire un pont avec la définition de la philosophie proposée par Richard Shusterman. Si d'une part il reconnaît celle-ci comme étant « la formulation ou la critique de conceptions générales et systématiques du monde – en y comprenant la nature humaine, ainsi que la connaissance et les institutions de la société humaine¹¹⁴ », il insistera d'autre part fortement sur sa dimension pratique. « Le but poursuivi n'en est pas moins de plaider pour une conception esthétique de la vie philosophique, tout en cherchant à élargir, de façon pragmatiste, la notion d'esthétique à une dimension éthique et politique. Un tel élargissement permet à son tour d'étendre notre concept de la pratique philosophique, de manière à y inclure un art de vivre¹¹⁵ ». Et nous retrouvons encore cette notion d'art de vivre, art de vivre assurément construit en concordance avec une recherche de connaissance et reposant sur une certaine conception du monde. Ce mode de vie philosophique s'inscrit à la fois dans les sphères critique et créative ou rationnelle et esthétique. Dans cette vision, on repèrera la dimension éthique et politique qui est aux tréfonds. Cela n'est pas sans nous rappeler l'idée du souci de soi, un thème commun et cher à Socrate, à Foucault, comme à Shusterman. On ne saurait aussi souligner suffisamment l'importance de ne pas négliger la dimension somatique de cet engagement, le point d'ancrage et de résistance que constitue le corps, ce grand certes pas oublié, mais sûrement sous-représenté par la plupart des courants et des écoles philosophiques qui se sont succédées des Grecs à nos jours.

Philosophie et corps

C'est ce corps même qui est formé et marqué par les normes oppressives du genre qui pourrait par ailleurs être le site d'encodage d'une conception alternative du genre. Pour Shusterman, les corps et les habitudes corporelles peuvent à la fois refléter les structures dominantes du pouvoir ou être l'opportunité de développer une conscience somatique qui s'affranchit toujours un peu plus des expériences

¹¹⁴ Richard Shusterman, *Vivre la philosophie : pragmatisme et art de vivre*, Paris, Klincksieck, 2001, p. 14.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 12.

somatiques « imposées » de l'extérieur. Celles-ci sont caractérisées par des ressentis somatiques découlant principalement de l'incorporation des images, valeurs dominantes et canons de la publicité. Comment exploiter un potentiel somatique qui serait plus authentique¹¹⁶ ? Comment favoriser par le fait même une exploration *queer* du genre ? Le projet philosophique de Shusterman ne porte pas spécifiquement sur la question du transgenre, du dépassement des normes binaires du genre ; par contre, les méthodes d'éducation somatiques avec lesquelles il travaille peuvent très bien concorder avec cette fin. Ces techniques visent le raffinement de la conscience du corps senti, elles ouvrent à de nouvelles façons d'habiter le corps, de sentir le corps, de bouger le corps, d'occuper l'espace-temps, de se connaître, d'approfondir les niveaux de conscience corporelle (*awarness*), de vivre le corps.

Philosophie, éducation somatique et soma-esthétique

L'éducation somatique regroupe, par exemple, des méthodes de *Feldenkrais*^{117 118}, d'anti-gymnastique, de méditation. Il y aurait diverses manières de renforcer la conscience du corps, cela ne se fait pas exclusivement d'après le plan individuel, corporel et introspectif dont relèvent principalement les

¹¹⁶ Pour marquer le lien entre la présence à soi (dans le cas spécifique qui nous intéresse il s'agit d'une conscience corporelle) et l'authenticité, soulignons que « Guillaume le Blanc rappelle que Sartre opposait « l'homme de mauvaise foi » et « l'homme de la présence à soi », ce dernier ayant accès à la vie authentique. Loin de toute fixité, l'homme de la présence à soi s'ouvre à tous les devenir possibles. Il récusé la permanence de l'identité du soi. » (Geñel, Katia, *Présentation de l'ouvrage de Guillaume LeBlanc : Les maladies de l'homme normal*. [En ligne], <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey> (Page consultée le 29 décembre 2012)

¹¹⁷ « Cette méthode d'éducation somatique, a pour but de réveiller notre capacité d'apprendre par une prise de conscience du corps en mouvement. Elle a été développée à partir de 1943 par l'ingénieur-physicien Moshé Feldenkrais (1904-1984) ». (Marie-Lorraine Bérubé, *Méthode Feldenkrais, Conscience de soi par le mouvement*, [En ligne], <http://www.methode-feldenkrais.ca/> (Page consultée le 20 juin 2011)

¹¹⁸ « À travers le mouvement, cette approche nous propose de devenir plus conscients de nos habitudes de mouvement, puis d'élargir notre répertoire d'actions. La réduction de l'effort, l'aisance, la lenteur, l'efficacité et le confort sont des stratégies importantes utilisées dans cette méthode. L'attention est dirigée vers l'observation des différences sensorielles et vers la participation de l'ensemble de la personne dans le mouvement. » (Association Feldenkrais Québec, *Méthode Feldenkrais*, [En ligne], <http://www.feldenkraisqc.info/methode-feldenkrais> (Page consultée le 20 juin 2011)

exercices pratiques¹¹⁹ en éducation somatique. L'approche de Shusterman appelée la soma-esthétique a également des fondements théoriques qui sont liés à la politique et à la philosophie. En effet, « une partie importante de la soma-esthétique est [...] la critique (sociopolitique, historique, éthique, biologique, etc.) des images valorisées de corps qui, dans notre société technologique, prolifèrent soit par l'aveuglement soit pour des motifs plutôt mercantiles et dominateurs¹²⁰ ». Ainsi, si la personne modifiait son propre rapport au corps, sa façon d'être consciente d'elle-même (notamment de son sexe ou de son genre) cela modifierait aussi son rapport aux autres personnes, autres corps, autres êtres dotés d'un sexe ou d'un genre¹²¹. Suite aux interactions entre les personnes ayant de nouvelles façons de vivre, de philosopher et de conceptualiser, la société et la politique s'en trouveraient aussi modifiées. D'après Shusterman, l'influence entre la conscience individuelle du corps et la vision politique et sociale du corps est réciproque. « Notre culture est obsédée, et même littéralement opprimée, par des représentations externes du corps parce que nous n'avons pas suffisamment développé la conception du corps comme intentionnalité consciente pouvant connaître et apprécier les plaisirs subtils de son expérience interne. » La solution selon lui serait « une meilleure conscience du corps faite d'acuité et d'expérience réflexive peut [...] répondre. » Il « montre aussi comment les plaies sociales du racisme et de l'homophobie sont enracinées dans des expériences corporelles et exigent, pour les éradiquer, un travail de conscience corporelle¹²² ».

Bref, on retrouve dans sa réflexion une boucle d'influence mutuelle entre le corps tel qu'il est senti individuellement et le corps tel qu'il est défini politiquement ou socialement. Les préjugés sociaux dominants seraient souvent

¹¹⁹ « (...) pour proposer une méthode somatique permettant l'amélioration de notre expérience corporelle. La pratique de la méthode Feldenkrais est fondamentale pour Richard Shusterman. » (Barbara Formis, « Richard Shusterman, Conscience du corps. Pour une soma-esthétique », *Mouvements*, n°57, (janvier 2009), p. 156.)

¹²⁰ Bernard Andrieu, « Entretien avec Richard Shusterman », *Corps*, n° 6, (janvier 2009), p. 5-10.

¹²¹ « Le corps [...] occidental [...] n'est pas un fait en soi, mais une projection sociale et culturelle [...]. Il suffit d'observer les corps pour y lire les pratiques à travers les attitudes, les postures, les gestes ou les habitus. [...] Les images présentent la hiérarchie selon la stratification sociale, les postures et positions du corps et l'inégalité de genre. » (Bernard Andrieu, « Préface : Pratiques et usages du corps dans notre modernité », *érès*, (2009), p. 7-16.)

¹²² Guillaume Garreta, « Esthétique pragmatiste et conscience du corps », *Mouvements*, n° 57, (janvier 2009), p. 75.

enracinés dans notre corps et nos habitudes corporelles, notre expérience du corps et du monde s'en trouvant affectée. En retour, des pratiques visant à élargir l'expérience « interne » du corps pourraient contribuer à la modification de nos jugements sociaux, de notre façon de connaître le monde. En quelques mots, avec les bénéfices de l'éducation somatique et de la soma-esthétique, on pourrait tendre vers une approche de l'identité sexuelle qui intégrerait à la fois une dimension philosophique¹²³ et une dimension de l'ordre de pratiques physiques ou somatiques¹²⁴.

3.7 Retour sur l'exploration du queer et de la créativité

Dans ce qui précède, nous avons vu que le discours impose un vaste « impensé » de nature historique politique à l'expérience que nous faisons de la réalité. Ce n'est pas seulement dans notre rapport au monde qu'il y a interférence, c'est aussi dans le rapport à soi-même. Le discours ne se contente pas de structurer le monde dans lequel nous vivons, le pouvoir modèle le corps, s'immisce dans nos comportements, pénètre nos désirs, s'introduit dans nos plaisirs. Le corps, alors, ne serait pas un donné biologique, un matériau apolitique. Par le fait même qu'il y a toujours le filtre d'une certaine manière de penser dans toute expérience, il y a un potentiel de compréhension et d'expérience du monde qui est occulté par la vision réductrice et déformante du dire vrai d'une époque.

¹²³ Shusterman définit la soma-esthétique (son approche philosophique pratique) comme étant : « l'étude méliorative et critique de l'expérience et de l'usage du corps, conçu comme le foyer de l'appréciation esthétique-sensorielle (*aisthêsis*) et du façonnement de soi créateur ». (*Ibid.*) Précisons que Shusterman conçoit « le soma comme corps vivant, sentant, avec une intentionnalité qui implique l'activité. » (Andrieu, « Entretien avec Richard Shusterman », p. 5-10.) En d'autres termes, selon lui, la pensée philosophique est ancrée dans le corps actif.

¹²⁴ Le terme « soma » sert à désigner le corps que l'on *est* (le vrai sens du corps selon Shusterman), et non pas le corps que l'on *a* (dans le langage ordinaire). Il s'agit de favoriser le développement d'une conscience du corps qui soit enracinée plutôt qu'extérieure. « Plutôt que de soutenir une vision attributive de la corporéité (j'ai un corps), Shusterman défend l'idée de ce qu'on pourrait nommer un " holisme somatique " (je suis un corps). » (Formis, « Richard Shusterman », p. 155.)

« La socialité opère en niant la réalité de ces relations¹²⁵ » qui ne sont pas inscrites dans le moule de l'hétérosexualité et de la famille conventionnelle. L'amitié, les couples qui ne sont pas mariés, les relations à plus d'un partenaire ne sont pas reconnus par le droit et la bureaucratie gouvernementale. Ce serait, d'après Butler, « une manière pour le pouvoir de se faire passer pour une ontologie¹²⁶ », à travers ces lignes de force entre le savoir, le pouvoir et le corps. Il s'agit de parvenir à instituer d'autres modes de réalité pour les relations, les corps et les genres. D'après les tenants du *queer*, la liberté d'exploration et de création en la matière s'inscrit dans les droits humains. Ce ne serait pas l'affaire de quelques êtres extravagants, ce serait une possibilité offerte à tous et dont la reconnaissance requiert la participation de la société.

Nous avons constaté que la lutte à mener ne se limitait pas l'acceptation sociale de personnes ayant un genre différent de la norme. C'est tout le système de sexe-genre qui doit être remanié, de tel sorte que le désir ne soit plus soumis au moule dominant de l'hétérosexualité et que les genres ne soient plus des imitations forcées de stéréotypes masculins et féminins. Ainsi, nous avons présenté la position que le genre est un « faire » qui doit être constamment réitéré, et non pas l'expression naturelle du sexe ou d'une essence profonde. Nous avons remarqué que la performativité ne concerne pas seulement des actes de discours, mais aussi des actes corporels¹²⁷. Pour cette raison, Butler affirme que le corps devrait prendre une part active dans la reformulation des normes qui permettrait de « produire un avenir pour des genres qui n'existent pas encore¹²⁸ ». Dans la même lignée, Foucault a soutenu que le point d'appui de la contre-attaque des prisonniers du discours et des dispositifs sera les corps et les plaisirs¹²⁹. À l'instar de sa démarche plus académique, on pourrait aussi souligner l'importance du travail de clarification conceptuelle historique de l'impensé qui est le fardeau de chaque époque.

¹²⁵ Judith Butler, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 41.

¹²⁶ *Id.*

¹²⁷ *Ibid.*, p. 227.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 248.

¹²⁹ Foucault, *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*, p. 208.

Nous avons aussi vu que par le souci de soi et une certaine esthétisation de l'existence, le sujet peut se libérer en partie des limitations historiques ou biopolitique qui structurent son désir et ses possibilités de plaisir. J'ai abordé la possibilité de recourir à des exercices d'éducation somatique afin de favoriser le développement de niveaux de conscience (*awarness*) somatiques et d'habitudes corporelles qui seraient plus authentiques que ceux auxquels les normes binaires et hétérosexistes nous confinent. Cette démarche, menée conjointement à une réflexion rationnelle critique sur la conception politique dominante du corps, semble s'inscrire pertinemment dans la visée philosophique du soin de soi. J'ai pu identifier là une piste concrète ayant le potentiel de servir la mise en pratique de la conception *queer* de l'identité sexuelle, du corps, du genre.

Dans cette quête d'un art de vivre dans lequel le sexe, le genre, la sexualité, ou l'identité sexuelle ne sont pas vécus comme des fatalités mais comme des ouvertures à la créativité, la philosophie s'offre à merveille « comme un moyen de poser la question de savoir comment vivre¹³⁰ ». Et résonne en sourdine la question de savoir ce qu'est vraiment l'humain.

¹³⁰ Butler, *Défaire le genre*, p. 270.

CONCLUSION

Retour sur la réflexion et sur la thèse centrale

Dans ce mémoire, nous avons analysé le concept d'identité sexuelle tel qu'il est opératoire dans la société occidentale actuelle. Certes, l'identité sexuelle occupe une place centrale dans la vie privée et publique, ainsi que dans la définition de ce qu'est l'humain. Néanmoins, on s'est demandé s'il est nécessaire que l'identité sexuelle soit précisée, fixée et renforcée aussi systématiquement. On a remis en cause l'impératif de la bi-catégorisation dans la reconnaissance de l'être humain. On s'est interrogé également sur la violence qui est faite aux personnes qui sont hors des normes sociales ou médicales en matière d'identité sexuelle. Puis, on a douté de la capacité des sciences de la vie à fournir le critère servant à la définition suffisante de ce qu'est l'homme et la femme. Cette réflexion s'est inscrite dans de grands débats philosophiques : nature/culture, corps/esprit, essentialisme/constructivisme, réalisme/nominalisme, inné/acquis, déterminisme/liberté. On a aussi été amenés à se questionner sur la fonction des normes et la possibilité de créativité en ce qui a trait à l'identité sexuelle.

Nous avons pu constater que le genre est un système politique qui est déjà en place lorsqu'on traite de la différenciation (et de la domination) entre les sexes. « Le genre et sa catégorisation binaire déterminent le " sexe " qui est social, comme le genre¹ ». On pourrait estimer que « le sexe est une construction du genre² ». En d'autres mots, la grille du genre est historiquement toujours en filigrane dans le

¹ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 93.

² *Ibid.*, p. 88.

regard que l'on porte sur le sexe. Pour que le concept d'identité sexuelle corresponde davantage à cette réalité humaine, j'ai proposé une redéfinition du concept d'identité sexuelle. J'ai donc soutenu en thèse centrale la conceptualisation d'*une identité de genre incluant les dimensions sexuelles et les préférences au niveau des attirances*. Dans cette optique, si l'on reconnaît que « le genre est une façon spécifique de signifier des rapports de pouvoir, et [que] le sexe est lui-même une construction naturalisée de ce pouvoir³ », on cherchera « derrière l'usage de la nature, des artifices créés par des idéologies⁴ ».

Retour sur les sections

J'ai procédé à l'analyse du concept d'identité sexuelle en trois étapes principales. J'ai débuté par une étude critique de sa conception telle qu'élaborée par les sciences de la vie. J'ai enchaîné avec une étude des apports des sciences humaines à l'égard de son développement. Finalement, j'ai entrepris une étude exploratoire sur sa version *queer* et sur la créativité.

En introduction, j'ai d'abord amené quelques interrogations autour de la notion d'identité sexuelle à partir d'une brève présentation du mythe de l'androgynie originaire de l'humain, proposé par Aristophane dans *Le Banquet* de Platon. Y a-t-il vraiment deux sexes opposés, est-on effectivement d'un sexe ou bien de l'autre ? Le discours scientifique sur les différences entre les sexes est-il tout à fait distinct de l'imaginaire collectif présent dans les mythes ? En fait, il est possible que « l'imaginaire que les scientifiques doivent produire pour se représenter la réalité

³ Brugère, « Sexe, genre et féminisme », p. 90.

⁴ *Ibid.*, p. 89.

puisse parfois avoir les mêmes dimensions que présentent les mythes dans toutes les sociétés⁵ ».

J'ai entamé chacun de ces chapitres par la présentation d'un enjeu d'actualité révélant le caractère problématique de la conception de l'identité sexuelle opératoire dans la société occidentale actuelle. Ces enjeux sont respectivement : la catégorisation des athlètes olympiques, le choix de la mixité à l'école, puis la nouvelle garderie suédoise « sans genre » *Égalia*.

Retour sur le premier chapitre

Dans le premier chapitre, j'ai confronté les croyances à l'effet que les sciences de la vie nous fourniraient les réponses claires et nettes auxquelles on s'attendrait pour identifier et différencier les deux sexes. Plusieurs biais pointés (dans le passé comme au présent) ont mis à mal l'objectivité scientifique et cette manière d'appréhender l'objet étudié. L'histoire des conceptions scientifiques de l'identité sexuelle a permis de montrer que, selon les époques, les théories, les conceptions scientifiques et la vulgarisation qui en découlait ne correspondaient pas aux faits et aux découvertes scientifiques. « La création d'une différence sexuelle incommensurable se fit malgré les découvertes et non pas à cause d'elles⁶. » La conception scientifique ne pourrait donc pas s'expliquer seulement par des observations rigoureusement menées. Il y aurait une interférence culturelle dans l'étude scientifique du sexe, c'est-à-dire une influence du prisme politique qu'est le genre. « *The questions researchers take into their studies, the methodologies they employ, and their decisions about which additional persuasive communities to link their work to, all reflect cultural assumptions about the meanings of the subject under study – in this case, the meanings of masculinity and femininity*⁷. » On ne parvient toujours pas de nos jours à définir l'Homme et la Femme. Et par ailleurs, on aurait de

⁵ Vidal, *Féminin Masculin*, p. 31.

⁶ Laqueur, *Fabrique du sexe*, p. 191.

⁷ Fausto-Sterling, *Sexing the body*, p. 144.

bonnes raisons de douter de la nécessité de s'identifier à l'un ou l'autre sexe. Comme l'explique Callahan : « *there is no hard reason why we've come to believe that people even need to be a boy or a girl, no hard reason whatsoever*⁸. » Sur le plan de la description et de l'interprétation de la physionomie des individus, on se retrouve avec des approximations de formes, des moyennes avec recoupements au niveau de caractéristiques primaires et secondaires. « Les signes prétendument évidents de l'anatomie ou de la physiologie se révèlent, en définitive, tout sauf évidents⁹. » Ces formes et caractéristiques sont par ailleurs influencées par l'environnement et les habitudes de vie. Les glandes internes ne nous permettent pas non plus de trancher, leur constitution n'est pas nécessairement homogène (ovo-testicule), et elles ne viennent pas qu'en paires identiques. L'étude des gènes met en évidence le fait qu'il y a plusieurs possibilités de combinaisons de chromosomes sexuels, et que l'expression phénotypique n'est pas corrélée de manière stricte à un génotype. L'occurrence fréquente de l'intersexualité est surprenante, mais pas autant que le tabou qui entoure la notion d'hermaphrodisme. La réaction médicale et la gestion de l'intersexualité revient à taire, faire disparaître et corriger le plus rapidement possible. La « nature » est corrigée, pourtant la « nature » est invoquée comme étant la raison pour laquelle il ne doit y avoir que deux sexes opposés. Les hormones ne permettent pas de résoudre le problème de l'identification sexuelle scientifique. Les hormones ne sont pas à strictement parler « sexuelles » ni « exclusives ». Encore une fois, il y a des recoupements entre les individus d'une et de l'autre catégorie. De plus, il y a des interactions importantes entre les hormones et l'environnement, un comportement n'est pas simplement déterminé par un taux hormonal. En matière de cerveau, le fonctionnement est différent d'un individu à l'autre, la taille du corps est à prendre en considération, puis la plasticité est la règle d'or. En effet, l'éducation et les expériences peuvent modifier grandement les structures neuronales.

⁸ Callahan, *Between XX and XY*, p. 32.

⁹ Laqueur, *Fabrique du sexe*, p. 34.

Retour sur le deuxième chapitre

Dans le second chapitre, le phénomène de construction sociale a été mis en lumière ; on a remarqué que l'identité sexuelle n'est pas conçue comme tel parce qu'il serait dans la nature des choses d'être ainsi. Dans les mots de Fine : « *if we rewarded one group of rats with bigger and better food pellets as they pulled a well-oiled lever in the spacious and enviable corner (...) box, would we think them more intrinsically interested in lever-pulling than a less privileged, perhaps more harassed, group of rats*¹⁰ ? » La conception actuelle de l'identité sexuelle n'est pas inévitable et l'on peut même penser que l'on serait mieux si elle était autrement. En fait, on a noté que la persistance d'un concept dépend souvent de son utilité politique plus que de sa validité. Via la critique d'expériences sur la cognition et les tests d'aptitude, on a pu remettre en question ces prétendues différences entre les sexes. « Concernant les fonctions cognitives (raisonnement, mémoire, attention, langage), la diversité cérébrale est la règle, indépendamment du sexe¹¹ ». Dans cette démonstration, on a eu recours à des méta-analyses, on a observé l'effet-tiroir (certaines études sont surreprésentées au niveau de la publication alors que d'autres demeurent au fond des tiroirs) et on s'est préoccupé des probabilités fortuites (l'identification d'une différence statistique qui n'est que le fruit du hasard). Les répercussions des études et des théories ont mis en évidence l'effet en boucle qui se produit entre les catégories et les personnes catégorisées, de même que le façonnement de types d'individus par la modification des choix qui s'offrent à eux et des modes de définition de soi. Soulignons avec Hacking : « *the category and the people in it emerged hand in hand*¹² ». En se penchant sur les mots et les attentes, il a été montré que le langage est limitant et qu'il structure la réalité, puis que nos attentes faussent nos perceptions et forgent en nous des stéréotypes sexistes. En s'intéressant aux cas des jeux et des emplois, on a vu que les stéréotypes agissent comme des prophéties auto-réalisatrices,

¹⁰ Fine, *Delusions of Gender*, p. 92.

¹¹ Cossette, *Cerveau, hormones et sexe*, p. 13.

¹² Hacking, « Making up People », In *Forms of Desire*, Stein, p.79.

renforçant le sexisme (d'autant plus qu'il est souvent involontaire et subtil) et les inégalités. En s'appuyant notamment sur les recherches de Fine, on a pu faire apparaître sans équivoque les mécanismes biaisant qui les conduisent (de bonne foi ou non) à construire les différences qu'ils croient avoir découvertes. Fine est parfaitement claire là-dessus : « *our minds, society, and neurosexism create difference. Together, they wire gender. But the wiring is soft, not hard. It is flexible, malleable, and changeable. And, if we only believe this, it will continue to unravel*¹³. » On a par la suite abordé une refonte de la définition du transsexualisme, non plus comme étant le problème psychologique d'un individu qui est pris dans le mauvais corps, mais plutôt le problème d'une société dont les normes binaires très strictes et prégnantes limitent excessivement l'expression du potentiel culturel en matière de genre, de sexe et de sexualité. Cela s'accorde bien avec la conception selon laquelle « le genre n'est pas un attribut des personnes, une qualité des individus mais " une modalité des relations sociales instituées " ¹⁴ ». Le transsexualisme ne serait donc pas le problème d'un esprit prisonnier du mauvais corps, mais bien celui de personnes d'une riche diversité prises dans la « mauvaise culture », une culture imposant la bi-catégorisation et l'hétéro-normativité.

Retour sur le troisième chapitre

Dans le troisième chapitre, j'ai présenté le champ académique et l'activité militante qu'est le *queer*. Cette pensée critique et ce mouvement de lutte à l'égard des normes binaires en matière de sexe, de genre, d'identité et d'orientation, dénonce aussi l'hétéro-centrisme. « Cette perception de l'intolérable est fondamentale pour envisager de nouvelles luttes politiques. L'indignation et la rage doivent mener à des problématisations inédites dans l'espace réglé des savoirs et des pouvoirs¹⁵. » Même si la réflexion est fondamentale (on parle souvent de la théorie *queer*), il n'en

¹³ Fine, *Delusions of Gender*, p. 239.

¹⁴ Brugère, « Sexe, genre et féminisme », p. 93.

¹⁵ Guillaume LeBlanc, « Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler », *Actuel Marx*, no 36 (fév. 2004), p. 62.

demeure pas moins que ce sont les actions posées qui font de quelqu'un le défenseur du mouvement *queer*. Dans le même ordre d'idées, on s'est intéressé à la performativité. D'après les tenants du *queer*, nous sommes tous *drags*¹⁶, même si nous habitons notre rôle comme s'il était naturel et inévitable. On s'est également penché sur la question du corps-pouvoir ou de la matérialisation des normes. Comme l'écrit Butler : « le corps ne se contente pas d'agir conformément à certaines pratiques réglées ou ritualisées : il est cette activité rituelle sédimentée¹⁷. » On a ensuite envisagé les attitudes subversives déstabilisant les normes binaires strictes et limitatives. En effet, si d'une part, « les normes sont constitutives de la formation du sujet¹⁸ », d'autre part, « la répétition des normes (...) est toujours risquée¹⁹ ». On peut contester les normes par des pratiques de vie, de pratiques subversives. On en vient à entraîner « un trouble dans les normes qui vaut également comme un trouble dans le sujet marqué à la fois par l'imminence de la rage contestataire et l'exposition à la mélancolie²⁰. » Le mouvement *queer* lutte pour la liberté de genre en considérant que c'est un droit humain et que tous sont concernés par cet enjeu. Précisons en ce sens que le but visé par cette démarche : « *is not fighting for the rights of specific individuals, but rather fighting for the right to be different kinds of individuals*²¹ ». Dans l'optique d'encourager l'émergence de nouvelles identités et pratiques qui seraient plus authentiques ou créatives, on a abordé l'esthétique de l'existence, puis la philosophie comme mode de vie en faisant notamment référence à la soma-esthétique et à l'éducation somatique.

¹⁶ Nestle, *Beyond the Sexual Binary*, p. 12.

¹⁷ Butler, *Pouvoir des mots*, p. 204.

¹⁸ Katia Genel, *Présentation de l'ouvrage de Guillaume LeBlanc : Les maladies de l'homme normal*, [En ligne], <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey> (Page consultée le 29 décembre 2012)

¹⁹ LeBlanc, « Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler », p. 54.

²⁰ Guillaume LeBlanc et Fabienne Brugère, *Présentation de l'ouvrage sur Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, [En ligne], [http://www.puf.com/Autres_Collections:Judith Butler. Trouble dans le sujet](http://www.puf.com/Autres_Collections:Judith_Butler._Trouble_dans_le_sujet) (Page consultée le 29 décembre 2012)

²¹ Nestle, *Beyond the Sexual Binary*, p. 53.

Récapitulation et ouverture

En somme, j'ai présenté des points de vue selon lesquelles le sexe serait de l'ordre de la situation et il devrait être étudié à travers la grille du genre et les enjeux de pouvoir. « Le corps humain existe à l'intérieur et au travers d'un système politique²² ». Pour que le concept d'identité sexuelle corresponde davantage à cette réalité humaine, j'ai proposé une redéfinition du concept d'identité sexuelle. J'ai donc soutenu en thèse centrale la conceptualisation d'*une identité de genre incluant les dimensions sexuelles et les préférences au niveau des attirances*. Cette décentralisation et cette dénaturalisation du sexe pourrait contribuer à diminuer le poids des normes binaires selon lesquelles on est de l'un des deux sexes opposés et du genre qui en découlerait. Parallèlement à ce travail critique, une exploration somatique pourrait aider à l'expression d'une plus grande part du potentiel de diversité et de créativité humaine sur le plan de l'identité et des pratiques sexuelles. En ouvrant sur la soma-esthétique et l'éducation somatique, j'ai pu identifier une piste concrète pouvant servir à la mise en pratique de la conception *queer* de l'identité sexuelle, du corps, du genre. Cet art de vivre, cette esthétique de l'existence est venu souligner l'importance de la dimension pragmatique de la philosophie, en la posant comme mode de vie. En effet, « l'analyse et la critique politiques sont pour une bonne part à inventer – mais à inventer aussi les stratégies qui permettront à la fois de modifier ces rapports de force et de les coordonner de manière que cette modification soit possible et s'inscrive dans la réalité²³ ». Comme Foucault, « je rêve de l'intellectuel destructeur des évidences et des universalités, celui qui repère et indique dans les inerties et contraintes du présent les points de faiblesse, les ouvertures²⁴ » Et

²² Foucault, *Dits et Écrits III*, p. 470.

²³ *Ibid.*, p. 233.

²⁴ *Ibid.*, p. 268.

je terminerai l'invitation à l'action en rappelant qu'il reste à : « fabriquer d'autres formes de plaisir, de relations, de coexistences, de liens, d'amours, d'intensités²⁵ ».

²⁵ Foucault, *Dits et Écrits III*, p. 261.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

1. Livres

American Psychiatric, Association. *DSM-IV : Manuel diagnostique et statistique des Troubles mentaux*, 4^e éd. Paris: Masson, 1996, 1056 p.

Berger, P. L., et T. Luckmann. *La construction sociale de la réalité*. Paris: Méridien Klincksieck, 1986, 288 p.

Bereni, Laure, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard. *Introduction aux Gender Studies*. Bruxelles: De Boeck Université, 2008, 248 p.

Billouet, Pierre. *Foucault*. Paris: les Belles Lettres, 1999, 220 pages.

Bouthat, Chantal. *Guide de présentation des mémoires et thèses*. Montréal: Éditions UQÀM, 1993, 112 p.

Butler, Judith. *Défaire le genre*. Paris: Éditions Amsterdam, 2006, 312 p.

Butler, Judith. *Trouble dans le genre*. Préf. d'Éric Fassin. Paris: La découverte, 2005, 284 p.

Butler, Judith, et Gayle S. RUBIN. *Marché au sexe*. Paris: EPEL, 2002, 175 p.

Butler, Judith. *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of Sex*. New York: Routledge, 1993, 289 p.

Callahan, Gerald N. *Between XX and XY: Intersexuality and the Myth of Two Sexes*. Chicago: Chicago Review Press, 2009, 210 p.

Castel, Pierre-Henri. *La métamorphose impensable : Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*. Paris: Gallimard, 2003, 551 p.

Castel, Pierre-Henri. dir. publ. *Freud : Le moi contre sa sexualité*. Paris: Presses Universitaires de France, 2002, 132 p.

Chiland, Colette. *Changer de sexe*. Paris: Odile Jacob, 1997, 282 p.

- Colin-Simard, Valérie. *Quand les femmes s'éveilleront....*. Paris: Albin Michel, 2008, 259 p.
- Corriveau, Patrice, et Valérie Daoust. dir. publ. *La régulation sociale des minorités sexuelles : L'inquiétude de la différence*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 2011, 258 p.
- Cossette, Louise. dir. publ. *Cerveau, hormones et sexe : des différences en question*. Montréal: Remue-ménage, 2012, 112 p.
- Davidson, Arnold I. *L'émergence de la sexualité : Épistémologie historique et formation des concepts*. Paris: Albin Michel, 2005, 367 p.
- De Beauvoir, Simone. *Le deuxième sexe I*. Paris: Gallimard, 1976, 410 p.
- De Beauvoir, Simone. *Le deuxième sexe 2*, Paris: Gallimard, 1949, 506 p.
- Dionne, Bernard. *Pour réussir : Guide méthodologique pour les études et la recherche*. 5^e Éd. Montréal: Beauchemin, 2008, 254 p.
- Dorais, Michel. *Éloge de la diversité sexuelle*, Montréal: VLB, 1999, 168 p.
- Esturgie, Claude. *Le genre en question ou questions de genre*. Préf. de Marcela Iacub. Paris: Léo Scheer, 2008, 139 p.
- Evans, Mary. *Gender and Social Theory*. Buckingham: Open University Press, 2003, 138 p.
- Fausto-Sterling, Anne. *Myths of Gender: Biological Theories about Women and Men*. New York: Basic Books, 1985 (2^e Éd. 1992), 259 p.
- Fausto-Sterling, Anne. *Sexing the Body*. New York: Basic Books, 2000, 473 p.
- Fine, Cordelia. *Delusions of Gender: How Our Minds, Society, and Neurosexism Create Difference*. New York: W. W. Norton, 2010, 338 p.
- Formis, Barbara. dir. publ. *Penser en Corps : Soma-esthétique, art et philosophie*. Paris: L'Harmattan, 2009, 224 p.
- Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*. Paris: Gallimard, 1976, 213 p.
- Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité : L'usage des plaisirs*. Paris: Gallimard 1984, 287 p.

- Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité : Le souci de soi*. Paris: Gallimard, 1984, 285 p.
- Foucault, Michel. *Dits et écrits I*. Paris: Gallimard, 1994, 856 p.
- Foucault, Michel. *Dits et écrits II*. Paris: Gallimard, 1994, 838 p.
- Foucault, Michel. *Dits et écrits III*. Paris: Gallimard, 1994, 837 p.
- Foucault, Michel. *Dits et écrits IV*. Paris: Gallimard, 1994, 902 p.
- Foucault, Michel. *L'ordre du discours*. Paris: Gallimard, 1971, 81 p.
- Freud, Sigmund. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Préf. d'Alain Vanier. Paris: Flammarion, 2011, 360 p.
- Gould, Stephen Jay. *L'Éventail du vivant : Le mythe du progrès*. Paris: Seuil, 1997, 309 p.
- Gould, Stephen Jay. *Cette vision de la vie : Dernières réflexions sur l'histoire naturelle*. Paris: Seuil, 2004, 459 p.
- Hacking, Ian. *Entre science et réalité : La construction sociale de quoi ?* Paris: La Découverte, 2008, 298 p.
- Hacking, Ian. « Making up people ». In *Forms of Desire: Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy*. dir. publ. Edward Stein, p.68-88. New York: Garland, 1990.
- Hrdy Blaffer, Sarah. *La femme qui n'évoluait jamais*. Paris: Payot, 2002, 363 p.
- Iacub, Marcela, et Patrice Maniglier. *Antimanuel d'éducation sexuelle*. Paris: Bréal, 2005, 334 p.
- Katz, Jonathan Ned. *L'invention de l'hétérosexualité*. Paris: EPEL, 2001, 236 p.
- Kimura, Doreen. *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?* Paris: Odile Jacob, 2001, 250 p.
- Laqueur, Thomas. *La fabrique du sexe : Essai sur le corps et le genre en Occident*. Paris : Gallimard, 1992, 359 p.
- LeBlanc, Guillaume, et Fabienne Brugère. *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*. Paris : Presses Universitaires de France, 2009, 128 pages.

- Létourneau, Jocelyn. *Le coffre à outils du chercheur débutant*. Montréal: Boréal, 2006, 260 p.
- Lips, Hilary M. *Sex and Gender: an Introduction*. 3e Éd. Californie: Mayfield, 1996, 514 p.
- Martin, Olivier, et Laurent Mucchieli. dir. publ. *Sexologie et théories savantes du sexe*. Paris: Éditions Sciences Humaines, 2007, 212 p.
- Mead, Margaret. *L'un et l'autre sexe*. Paris: Denoël/Gonthier, 1966, 439 p.
- Mialet, Jean-Paul. *Sex aequo : Le quiproquo des sexes*. Paris: Albin Michel, 2011, 456 p.
- Michel, Aude, et Jean-Louis Pedinielli. dir. publ. *Les troubles de l'identité sexuée*. Paris : Armand Colin, 2006, 128 p.
- Nestle, Joan, Clare Howell, et Riki Wilchins. *GENDERqUEER: Voices from beyond the sexual binary*. New York: Alyson Books, 2002, 297 p.
- Platon. « Le Banquet ». In *Œuvres complètes*. Paris: Flammarion, 2008, 2204 p.
- Raymond, Janice. *L'empire transsexuel*. Paris: Seuil, 1981, 257 p.
- Richer, François, et Marie-Josée Chouinard et Walter S. Marcantoni. *Neuropsychologie*. Montréal: Éditions UQÀM, 2005, 128 p.
- Riot-Sarcey, Michèle. dir. publ. *De la différence des sexes : Le genre en histoire*. Paris: Bibliothèque historique Larousse, 2010, 287 p.
- Rothblatt, Martine. *L'Apartheid des sexes*. Bourron-Marlotte (Fr.): Ronan Denniel, 2007, 140 p.
- Shusterman, Richard. *La fin de l'expérience esthétique*. Pau: Publications de l'université de Pau, 1999, 127 p.
- Shusterman, Richard. *Conscience du corps : Pour une soma-esthétique*. Paris: L'éclat, 2007, 296 p.
- Shusterman, Richard. *Vivre la philosophie : Pragmatisme et art de vivre*. Paris: Klincksieck, 2001, 196 p.
- Sokol, Éliane, Gayle Rubin, et Judith Butler. *Marché au sexe*. Paris: EPEL, 2001, 175 p.

- Stein, Edward. dir. publ. *Forms of Desire Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy*. New York: Garland, 1990, 365 p.
- Stein, Edward. *The Mismeasure of Desire: the Science, Theory, and Ethics of Sexual Orientation*. Oxford: Oxford University Press, 1999, 388 p.
- Veyne, Paul. *Foucault, sa pensée, sa personne*. Paris: Albin Michel, 2008, 219 p.
- Vidal, Catherine. dir. publ. *Féminin Masculin : Mythes et Idéologies*. Paris: Belin, 2006, 124 p.
- Warner, Michael. *Fear of a Queer Planet: Queer Politics and Social Theory*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1994, 334 p.
- Weininger, Otto. *Sexe et caractère*. Préf. de Roland Jaccard. Lausanne: l'Âge d'Homme, 1975, 293 p.
- Zomberman, Pierre. dir. publ. *Queer, Écritures de la différence ? Autres temps, autres lieux*. t. 1. Paris: l'Harmattan, 2008, 283 p.
- Zomberman, Pierre. dir. publ. *Queer, Écritures de la différence ? Représentations : artistes et créations*. t. 2. Paris: l'Harmattan, 2008, 173 p.

2. Articles de revues

- Absi, Pascale. « Entre refus de l'assignation et norme de genre : regards anthropologiques ». *Multitudes*, no 42 (mars 2010), p. 67-73.
- Albert G., Nicole. « Genre et Gender : un outil épistémologique transdisciplinaire ». *Diogène*, no 225 (janv. 2009), p. 3-4.
- Andrieu, Bernard. 2007. « Contre la désincarnation technique : un corps hybridé ? ». *Actuel Marx*, no 41 (janv. 2007), p. 28-39.
- Andrieu, Bernard. « Préface : Pratiques et usages du corps dans notre modernité ». *érès*, 2009, p. 7-16.
- Andrieu, Bernard. « Entretien avec Richard Shusterman ». *Corps*, no 6 (janv. 2009), p. 5-10.
- Andrijasevic, Rutvica, et Sarah, Bracke. « Venir à la connaissance, venir à la politique ». *Multitudes*, no 12 (fév. 2003), p. 81-88.

- Bohuon, Anaïs. « Jeux Olympiques : Une redéfinition inappropriée de l'athlète féminine ». *Pour la Science*, no 418 (août 2012), p. 12-16.
- Bourcier, Marie-Hélène. « La fin de la domination (masculine) ». *Multitudes*, no 12 (fév. 2003), p. 69-80.
- Brenner, Anastasios. « Quelle épistémologie historique ? ». *Revue de Métaphysique et de Morale*, no 44 (janv. 2006), p. 113-125.
- Brugère, Fabienne. « Sexe, genre et féminisme », *Esprit*, no 3 (mars-avril 2012), p. 89-102.
- Butler, Judith. « Performative Acts and Gender Constitution: An Essay in Phenomenology and Feminist Theory ». *Theatre Journal*, vol.40, no 4 (déc. 1988), p. 519-531.
- Cardon, Patrick. « Post-queer : pour une "approche trans-genre" ». *Diogène*, no 225 (janv. 2009), p. 172-188.
- Corsani, Antonella. « "Une chambre à soi" au sein de Multitudes ». *Multitudes*, no 12 (fév. 2003), p. 11-16.
- Dorlin, Elsa. « Compte rendu sur *Les Mots du monde / masculin-féminin. Pour un dialogue entre les cultures* ». *Diogène*, no 208 (avril 2004), p. 185-189.
- Fausto-Sterling, Anne. « The Bare Bones of Sex: Part 1 – Sex and Gender ». *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, Université de Chicago, vol. 30, no 2 (2005), p. 1491-1527.
- Formis, Babara. « Richard Shusterman, Conscience du corps. Pour une soma-esthétique ». *Mouvements*, no 57 (janv. 2009), p. 155-157.
- Garreta, Guillaume. « Esthétique pragmatiste et conscience du corps ». *Mouvements*, no 57 (janv. 2009), p. 71-76.
- Gaussot, Ludovic. « Le jeu de l'enfant et la construction sociale de la réalité ». *Spirale*, no 24 (avril 2002), p. 39-51.
- Grange, Juliette. « Genre et sexe : nouvelles catégories épistémologiques des sciences humaines ». *Cités*, no 44 (avril 2010), p. 107-121.
- Groneberg, Michael. « Mythe et Science autour du genre et de la sexualité ». *Diogène*, no 208 (avril 2004), p. 44-57.
- Guillarme, Bertrand. 2001. « La justice démocratique et l'effacement du genre ». *Cités*, no 5 (janv. 2001), p. 49-54.

- Hacking, Ian. 2002. « How « Natural » Are « Kinds » of Sexual Orientation ? ». *Law and Philosophy*, vol. 21, no 3 (mai 2002), p. 335-347.
- Hallberg, Margareta. « Gender and philosophy of science: The case of Mary Hesse ». *Studies in History and Philosophy of Science Part A*, vol. 43, no 2 (juin 2012), p. 333-340.
- Hoquet, Thierry. « La sociobiologie est-elle amendable ? ». *Diogène*, no 225 (janv. 2009), p. 139-156.
- Jami, Irène. « “Considérer le problème plus que l’identité”, entretien avec Judith Butler ». *Pensées critiques*, La Découverte, (2009), p. 117-130.
- Ketterson, Ellen D. « Evolution’s Rainbow: Diversity, Gender, and Sexuality in Nature and People ». *Bio Science*, Berkeley: University of California Press on behalf of the American Institute of Biological Sciences, vol. 55, no 2 (fév. 2005).
- Kokko, Hanna. « Sex, Size and Gender Roles: Evolutionary Studies of Sexual Size Dimorphism ». *Bio Science*, Berkeley: University of California Press on behalf of the American Institute of Biological Sciences, vol. 58, no 5 (mai 2008).
- Kusch, M. « Hacking’s historical epistemology: A critique of styles of reasoning ». *Studies in History and Philosophy of Science Part A*, vol. 41, no 2 (juin 2010).
- Lauvergne, Cécile, et Thomas Mondémé. « Le corps pragmatiste. Entretien avec Richard Shusterman ». *Tracés*, no 15 (fév. 2008), p. 255-267.
- LeBlanc, Guillaume. « Être assujetti : Althusser, Foucault, Butler ». *Actuel Marx*, no 36 (fév. 2004), p. 45-62.
- Marres, Noortje. 2003. « Quel est cet animal politique sorti du chapeau de la “gender theory” ? ». *Multitudes*, no 12 (fév. 2003), p. 61-67.
- Massin, Marianne. « Philosophie ». *Recensions, Études*, t. 408 (avril 2008), p. 555-574.
- Molinier, Pascale. 2007. « Une souffrance qui ne passe pas ». *Actuel Marx*, no 41 (janv. 2007), p. 40-54.
- Molinier, Pascale. « Tumultueuses, furieuses, tordues, trans, teuff... féministes aujourd’hui ». *Multitudes*, no 42 (mars 2010), p. 43-53.

- Morel, Geneviève. « Sexe, genre et identité : du symptôme au sinthome ». *Cités*, no 21 (janv. 2005), p. 61-78.
- Nadeau, Chantal. « Sang-statut, sang-loi : le sang sans sexe », *Multitudes*, no 20 (janv. 2005), p. 175-186.
- Pétry, Françoise. dir. publ. « Femmes sous influence », *Cerveau et Psycho*, no 43, (janv.-fév. 2011), p.41-45.
- Pétry, Françoise. dir. publ. « L'actualité des sciences cognitives, Infidélités : le mariage des gènes et des lois », *Cerveau et Psycho*, no 43 (janv.-fév. 2011), p. 11.
- Pétry, Françoise. dir. publ. « L'actualité des sciences cognitives : L'hormone des leaders », *Cerveau et Psycho*, no 37, (janv.-fév. 2010), p. 8.
- Pétry, Françoise. dir. publ. « La testostérone : l'hormone du pouvoir ? », *Cerveau et Psycho*, no 43, (janv.-fév. 2011), p.36-40.
- Pétry, Françoise. dir. publ. « Neurosciences, Neuroendocrinologie : Les mystères du cerveau féminin », *Cerveau et Psycho*, no 37 (janv.-fév. 2010), p. 66-70.
- Pétry, Françoise. dir. publ. « Signe distinctif : Mâle dominant », *Cerveau et Psycho*, no 43, (janv.-fév. 2011), p.30-35.
- Preciado, Beatriz. « Multitudes queer ». *Multitudes*, no 12 (fév. 2003), p. 17-25.
- Pudal, Romain. « Les (més)aventures continentales d'un pragmatisme critique : lire Richard Rorty et Richard Shusterman en France ». *Revue française d'études américaines*, no 126 (avril 2010), p. 53-65.
- Puig De La Bellacasa, Maria. « Divergences solidaires ». *Multitudes*, no 12 (fév. 2003), p. 39-47.
- Rey, Jean-François. « L'épreuve du genre : que nous apprend le mythe de l'androgynie ? ». *Cités*, no 44 (avril 2010), p. 13-26.
- Rosat, Jean-Jacques. « À plusieurs voix sur Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ? ». *Mouvements*, no 17 (avril 2001), p. 144-150.
- Sauvagnargues, Anne. « Entre lucioles et vers luisants ». *Multitudes*, no 42 (mars 2010), p. 100-109.
- Scott W., Joan. « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile ? ». *Diogène*, no 225 (janv. 2009), p. 5-14.

- Shusterman, Richard. « Wittgenstein's Somaesthetics: Body Feeling in Philosophy of Mind, Art, and Ethics ». *Revue internationale de philosophie*, no 219 (janv. 2002), p. 91-108.
- Shusterman, Richard. « Divertissement et art populaire ». *Mouvements*, no 57 (janv. 2009), p. 12-20.
- Shusterman, Richard. « Intellectualism and the Field of Aesthetics: the Return of the Repressed ? ». *Revue internationale de philosophie*, no 220 (fév. 2002), p. 327-342.
- Shusterman, Richard. « S'informer ». *Corps*, no 4 (janv. 2008), p. 129-130.
- Shusterman, Richard. « What Pragmatism Means to Me: Ten Principles ». *Revue française d'études américaines*, no 124 (fév. 2010), p. 59-65.
- Shusterman, Richard. « Dewey's Somatic Philosophy ». *Revue internationale de philosophie*, no 245 (mars 2008), p. 293-311.
- Taylor G., Marianne, Majorie Rhodes, et Susan Gelman A. « Boys Will Be Boys; Cows Will Be Cows: Children's Essentialist Reasoning About Gender Categories and Animal Species ». *Child Development*, vol. 80, no 2 (mars-avril 2009), p. 461-481.
- Villiers, Matthieu. dir. publ. « Pourquoi est-il parfois si difficile de définir le sexe d'une personne ? ». *Science et vie*, no 1108 (janv. 2010), pages 108 à 110.
- Wald Lasowski, Aliocha. « Ritournelles de la vie ordinaire ou : comment penser la précarité de la vie ? ». *Cités*, no 33 (janv. 2008), p. 181-183.
- Zuk, Marlene. « The Boys Don't Cheer ». *Bio Science*, Berkeley: University of California Press on behalf of the American Institute of Biological Sciences, vol. 50, no 11 (nov. 2000).

3. Articles de journaux numériques

3.1. Sur la catégorisation sexuelle dans le sport

- Dion, Jean. « Madame monsieur ». *Le Devoir*, 20 août 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/263478/madame-monsieur> (Page consultée le 22 juillet 2010)

Presse canadienne. « Athlétisme – Lopes-Schliep décroche l'argent au 100 m haies ». *Le Devoir*, 20 août 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/263472/athletisme-lopes-schliep-decroche-l-argent-au-100-m-haies> (Page consultée le 22 juillet 2010)

Presse à Johannesburg. « En bref – Nelson Mandela rencontre la championne controversée ». *Le Devoir*, 27 août 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/264296/en-bref-nelson-mandela-rencontre-la-championne-controversee> (Page consultée le 22 juillet 2010)

Presse en Afrique du Sud. « Semenya serait hermaphrodite ». *Le Devoir*, 12 septembre 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/266673/semenya-serait-hermaphrodite> (Page consultée le 22 juillet 2010)

Presse à Johannesburg. « Affaire Caster Semenya – Le gouvernement sud-africain dépose une plainte à l'ONU ». *Le Devoir*, 16 septembre 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/267248/affaire-caster-semenya-le-gouvernement-sud-africain-depose-une-plainte-a-l-onu> (Page consultée le 22 juillet 2010)

Agence France-Presse. « Les autorités sud-africaines voulaient faire subir des tests à Semenya ». *La Presse-Cyberpresse*, 18 septembre 2009, [En ligne], <http://www.cyberpresse.ca/sports/autres-sports/athletisme/200909/18/01-903319-les-autorites-sud-africaines-voulaient-faire-subir-des-tests-a-semenya.php> (Page consultée le 22 juillet 2010)

Presse à Johannesburg en Afrique du Sud. « En bref – Les autorités sud-africaines voulaient faire subir des tests à Semenya ». *Le Devoir*, 19 septembre 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/267754/en-bref-les-autorites-sud-africaines-voulaient-faire-subir-des-tests-a-semenya> (Page consultée le 22 juillet 2010)

Presse canadienne à Londres. « Le CIO va organiser un symposium sur le genre sexuel des athlètes ». *Le Devoir*, 28 octobre 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/jeux-olympiques/273985/le-cio-va-organiser-un-symposium-sur-le-genre-sexuel-des-athletes> (Page consultée le 22 juillet 2010)

Associated Press à Johannesburg. « Semenya attendra les résultats des tests avant de revenir à la compétition ». *Le Devoir*, 7 avril 2010, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/actualites-sportives/286500/semenya-attendra-les-resultats-des-tests-avant-de-revenir-a-la-competition> (Page consultée le 22 juillet 2010)

Associated Press à Lappeenranta. « En bref – Semenya est loin de sa forme optimale ». *Le Devoir*, 15 juillet 2010, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/sports/actualites-sportives/292602/en-bref-semenya-est-loin-de-sa-forme-optimale> (Page consultée le 22 juillet)

3.2. Sur la mixité à l'école

Bélair-Cirino, Marco. « Ségrégation sexuelle dans des écoles – Accommodements inacceptables, tranche Courchesne ». *Le Devoir*, 8 décembre 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/societe/education/278824/segregation-sexuelle-dans-des-ecoles-accommodements-inacceptables-tranche-courchesne> (Page consultée le 29 juillet 2010)

Daoust-Boisvert, Amélie. « Pour filles, pour garçons ou mixte ? – Les centres d'intérêt de l'enfant devraient être le premier critère de choix ». *Le Devoir*, 19 septembre 2009, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/societe/education/267669/pour-filles-pour-garcons-ou-mixte-les-centres-d-interet-de-l-enfant-devraient-etre-le-premier-critere-de-choix> (Page consultée le 29 juillet 2010)

Ferland, Guy. « Comment faire réussir davantage les garçons ? ». *Le Devoir*, 7 avril 2010, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/non-classe/11366/comment-faire-reussir-davantage-les-garcons> (Page consultée le 29 juillet 2010)

Nadeau, Jessica. « Mixité ou non? – Les tenants de chaque camp campent sur leur position ». *Le Devoir*, 27 septembre 2003, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/societe/education/36851/mixite-ou-non-les-tenants-de-chaque-camp-campent-sur-leur-position> (Page consultée le 29 juillet 2010)

Science et technologie. « Côté filles, côté garçons – Ils sont plus actifs, elles préfèrent le dialogue, et cela commence dès la naissance. Question de nature ou poids de la pression sociale ? ». *Le Devoir*, 31 janvier 2004, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/societe/science-et-technologie/46236/cote-filles-cote-garcons> (Page consultée le 29 juillet 2010)

Washington. « Bush veut séparer garçons et filles à l'école ». *Le Devoir*, 16 mai 2002, [En ligne], <http://www.ledevoir.com/societe/education/1182/bush-veut-separer-garcons-et-filles-a-l-ecole> (Page consultée le 29 juillet 2010)

4. Sites internet

4.1. Sur la catégorisation des athlètes olympiques

Bohuon, Anaïs. *Sport, sexe et genre : La bicatégorisation sexuée, l'inanité d'un projet ?* [En ligne], <http://biosex.univ-paris1.fr/dossiers-thematiques/sport-sexe-et-genre/> (Page consultée le 29 décembre 2012)

Bohuon, Anaïs. *La revanche de Caster Semenya aux mondiaux d'athlétisme*. [En ligne], <http://blogs.mediapart.fr/edition/les-invites-de-mediapart/article/100911> (Page consultée le 29 décembre 2012)

Bohuon, Anaïs et Catherine Louveau. *Le test de féminité, analyseur du procès de virilisation fait aux sportives*. [En ligne], <http://books.google.ca/books?id=LP4uprunqkC&pg=PA87&dq=Ana%C3%AFs+Bohuo> (Page consultée le 29 décembre 2012)

Bohuon, Anaïs. *J.O et tests de féminité*. [En ligne], <http://sciencesetavenir.nouvelobs.com/decryptage/20120802> (Page consultée le 29 décembre 2012)

L'Encyclopédie Libre, Wikipédia. *Jeux Olympiques d'été de 1928*. [En ligne], http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeux_olympiques_d'%C3%A9t%C3%A9_de_1928 (Page consultée le 10 mai 2011)

L'Encyclopédie Libre, Wikipédia. *Pierre de Coubertin*. [En ligne], http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_de_Coubertin (Page consultée le 10 mai 2011)

Olympique, Le Musée. *Les Jeux Olympiques modernes, l'évolution des Jeux*. 2^e édition, 2007, [En ligne], http://multimedia.olympic.org/pdf/fr_report_668.pdf (Page consultée le 10 mai 2011)

Raim, Laura. *JO : le nouveau test de féminité très contesté*. [En ligne], <http://sante.lefigaro.fr/actualite/2012/08/01/18718> (Page consultée le 29 décembre 2012)

4.2. Sur les hormones ou le cerveau

Aufeminin. *Les hormones sexuelles*. [En ligne], <http://aufeminin.com/fiche/couple/f8053-les-hormones-sexuelles.html> (page consultée le 15 août 2012).

European Dana Alliance for the Brain. *Cerveau de femme, cerveau d'homme : le point sur les différences*. [En ligne], http://www.dana.org/uploadedFiles/The_Dana_Alliances/European_Dana_Alliance_for_the_Brain/otherpublications-braingender_fr.pdf (page consultée le 15 août 2012)

Encyclopédie Savoir. *Cherchez la différence : quelles traces sexuées dans nos têtes ?* [En ligne], <http://savoir.fr/cherchez-la-difference-queelles-traces-sexuees-dans-nos-tetes> (page consultée le 15 août 2012).

Habib, Michel. *Le cerveau divisé au masculin et au féminin*. [En ligne], <http://www.wens.uqac.ca/~flabelle/socio/schaywitz.htm> (page consultée le 15 août 2012)

Lewino, Frédéric. *Donnez de la testostérone à une femme, elle sera plus détendue...* [En ligne], <http://www.lepoint.fr/sciences/2009-12-08/donnez-de-la-testosterone-a-une-femme-elle-sera-plus-detendue/2091/0/402834> (page consultée le 15 août 2012).

Passeport Santé. *Syndrome prémenstruel*. [En ligne], http://www.passeportsante.net/fr/Maux/Problemes/Fiche.aspx?doc=syndrome_premenstruel_pm (page consultée le 15 août 2012), p.1-7.

PsychoMédia. *L'influence de la testostérone sur les comportements sociaux est à repenser*. [En ligne], <http://www.psychomedia.qc.ca/fonctionnement-psychologique/2009-12-10/l-influence-de-la-testosterone-sur-les-comportements-sociaux-est-a-repenser> (page consultée le 15 août 2012).

4.3. Sur la garderie sans genre en Suède

Ankhe, Citoyen. *Suède : Egalia, un pas vers la folie*. AgoraVox, 29 juin 2011, [En ligne], <http://www.agoravox.fr/auteur/ankhe> (Page consultée le 16 septembre 2011)

Belotti, Catherine. *Egalia : lutte contre les stéréotypes de genre*. Social Innovations, 12 juillet 2007, [En ligne], <http://www.catherinebelotti.com/2011/07/exp%C3%A9riences-internationales-europ%C3%A9ennes-egalia-lutte-contre-les-stereotypes-de-genre.html> (Page consultée le 16 septembre 2011)

Galipeau, Silvia. *Après l'enfant sans genre, la garderie sans fille ni garçon*. Cyberpresse, 28 juin 2011, [En ligne], <http://blogues.cyberpresse.ca/mere/2011/06/28/apres-lenfant-sans-genre-la-garderie-sans-fille-ni-garcon/> (Page consultée le 16 septembre 2011)

Libre, Homme. *Suède : egalia, un pas vers la folie*. Tribune de Genève, 29 juin 2011, [En ligne], <http://hommelibre.blog.tdg.ch/archive/2011/06/29/suede-egalia-un-pas-vers-la-folie.html> (Page consultée le 16 septembre 2011)

Libre, Homme. *Egalia, genre et éducation, éloge de la différence*. Le Post.fr, 2 juillet 2011, [En ligne], http://www.lepost.fr/article/2011/07/02/2539133_egalie-genre-et-education-eloge-de-la-difference.html (Page consultée le 16 septembre 2011)

Nicolas, Blog. *Une école suédoise lutte contre les préjugés*. 28 juin 2011, [En ligne], <http://www.fdesouche.com/223062-une-ecole-suedoise-lutte-contre-le-s-prejuges> (Page consultée le 16 septembre 2011)

Soffel, Jenny. *Egalia veut faire voler en éclats les stéréotypes de genre*. Associated Press à Stockholm, 27 juillet 2011, [En ligne], <http://www.forum-convergences.com/t267-le-gender-suite-egalie-veut-faire-voler-en-eclats-les-stereotypes-de-genre> (Page consultée le 25 septembre 2011)

4.4. Sur l'éducation somatique

Bérubé, Marie-Lorraine. *Méthode Feldenkrais : Conscience de soi par le mouvement*. [En ligne], <http://www.methode-feldenkrais.ca/> (Page consultée le 20 juin 2011)

Éducation somatique, Regroupement. *Éducation somatique*. [En ligne], <http://www.education-somatique.ca/> (Page consultée le 20 juin 2011)

Feldenkrais Québec, Association. *Méthode Feldenkrais*. [En ligne], <http://www.feldenkraisqc.info/methode-feldenkrais> (Page consultée le 20 juin 2011)

Shusterman, Richard. Dewey' Somatic Philosophy, Florida Atlantic University. [En ligne], http://cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=RIP_245_0293 (Page consultée le 14 juillet 2011), 16 p.

4.5. Autres

Alexandre, Sandrine. *Fabienne Brugère et Guillaume LeBlanc : Judith Butler, Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*. [En ligne], <http://www.actu-philosophia.com/spip.php?article148> (Page consultée le 29 décembre 2012)

Brunet, Marion. *Le transsexualisme n'est plus une maladie mentale*. [En ligne], <http://www.liberation.fr/societe/0101567569-la-transexualite-ne-sera-plus-une-maladie-mentale> (Page consultée le 1 décembre 2012)

Genel, Katia. *Présentation de l'ouvrage de Guillaume LeBlanc : Les maladies de l'homme normal*. [En ligne], <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey> (Page consultée le 29 décembre 2012)

Hacking, Ian. *Philosophie et histoire des concepts philosophiques*. [En ligne] http://www.college-de-france.fr/media/historique/UPL5879_Hacking2004_2005.pdf (Page consultée le 29 décembre 2012)

LeBlanc, Guillaume et Fabienne Brugère. *Présentation de l'ouvrage sur Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*. [En ligne], http://www.puf.com/Autres_Collections:Judith_Butler._Trouble_dans_le_sujet (Page consultée le 29 décembre 2012)

L'Encyclopédie Libre, Wikipédia. *Affirmation du conséquent*. [En ligne], http://fr.wikipedia.org/wiki/Affirmation_du_cons%C3%A9quent (page consultée le 20 juillet 2012)

L'Encyclopédie Libre, Wikipédia. *Idéologie*. [En ligne], <http://fr.wikipedia.org/wiki/Ideologie> (Page consultée le 29 décembre 2012)

L'Encyclopédie Libre, Wikipédia. *Le constructivisme social*. [En ligne], http://fr.wikipedia.org/wiki/Construction_sociale (Page consultée le 18 septembre 2011)

L'Encyclopédie Libre, Wikipédia. *La performativité*. [En ligne], <http://fr.wikipedia.org/wiki/Performativ%C3%A9> (Page consultée le 18 septembre 2011)

Paturet, Arnaud. *Sur « Le sexe incertain : androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine » de Luc Brisson*. Bryn Mawr Classical Review, avril 2009, [En ligne] <http://bmcr.brynmawr.edu/2009/2009-04-48.html> (page consultée le 25 septembre 2011)

Steele, Claude. *Stereotype Threat*. [En ligne], <https://www.mtholyoke.edu/offices/comm/csj/092404/steele.shtml> (Page consultée le 1 décembre 2012)

Tomolillo, Sylvie. *Queer : Ce n'est pas normal !* [En ligne], <http://www.multisexualites-et-sida.org/presentation/queer.html> (page consultée le 27 septembre 2011)

5. Documents audio-visuel et conférence

Baillargeon, Paule. *Le sexe des étoiles*. Québec, 1993, 104 min., DVD.

Berliner, Alain. *Ma vie en rose*. États-Unis, 1997, 88 min., DVD.

Dupré, John. *Sex, Gender, and Essence*. Midwest studies in philosophy XI, 1986.

Hacking, Ian. *Kinds of People: Moving Targets*, British Academy Lecture 151, 2007, p. 285-318.

Pierce, Kimberly. *Boys Don't Cry*. États-Unis, 1999, 118 min., DVD.

Sciamma, Céline. *Tomboy*. France, 2011, 84 min., DVD.

Shusterman, Richard. *Connais-toi toi-même*. Conférence Les Belles soirées, Montréal, Université de Montréal, 29 septembre 2011.

Tucker, Duncan. *Transamerica*. État-Unis, 2005, 103 min., DVD.

6. Ouvrages secondaires

Bourcier, Marie-Hélène. *Queer zones : politique des identités sexuelles et des savoirs*. Paris: Éditions Amsterdam, 2006, 249 p.

Bourcier, Marie-Hélène. *Queer zones. 2, Sexpolitiques*. Paris: La Fabrique, 2005, 301 p.

Gould, Stephen Jay. *Quand les poules auront des dents : réflexions sur l'histoire naturelle*. Paris: Seuil, 2000, 478 p.

Gould, Stephen Jay. *Le renard et le hérisson : comment combler le fossé entre la science et les humanités*. Paris: Seuil, 2005, 265 p.

Gould, Stephen Jay. *La structure de la théorie de l'évolution*. Paris: Gallimard, 2006, 2033 p.

Gould, Stephen Jay. *La vie est belle : les surprises de l'évolution*. Paris: Seuil, 1998, 469 p.

Haraway, Donna Jeanne. *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*. Paris: Exils, 2007, 333 p.

Haraway, Donna Jeanne. *Primate Visions Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*. New York: Routledge, 1989, 486 p.

Harding, Sandra G. *Whose Science ? Whose Knowledge ?* New York: Cornell University Press, 1991, 319 p.

Harding, Sandra G. *Discovering Reality Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science*. Boston: Dordrecht D. Reidel, 1983, 332 p.

Harding, Sandra G. *Sex and Scientific Inquiry*. Chicago: University of Chicago Press, 1987, 317 p.